

Dépôt légal-Bibliothèque et Archives nationales du Québec ,2015

ISBN : 978-2-9815148-1-3

# YVONNE VOYER

Au fil de ma plume...



À mes enfants...

À mes petits-enfants...

À mes arrière-petits-enfants...



# Préface

Grand-maman a bien travaillé...

Vous avez songé à moi pour présenter ce livre qui n'a pas besoin de présentation tellement il est authentique. Quel beau travail ! Que de souvenirs !

Yvonne, elle écrit et elle décrit. Elle s'arrête sur les petites et grandes choses qui ont marqué sa vie ; des moments précis qu'on se souviendra d'avoir vécus avec des personnes que l'on a connues. C'est un livre « générationnel », grâce auquel nous pourrons revivre, durant nos moments de quiétude, des instants parfois heureux, parfois tristes. Pour les enfants et petits-enfants, ce livre est un trésor inestimable.

Avec ce volume, Yvonne ne sera jamais oubliée, elle restera dans nos mémoires pour toujours.

Je vous invite à faire ce voyage dans le passé pour partager ces grands et petits bonheurs.

*Germaine Voyer*



# Prologue

J'ai commencé ce livre en ayant l'intention de relater chronologiquement les événements de ma vie. Je me suis rendu compte que ça m'enlevait une certaine liberté et que ça ne correspondait pas à ma façon d'écrire. Alors, j'ai plutôt choisi de vous raconter ma vie selon les événements que je trouvais les plus importants et les plus intéressants, qu'ils soient bons ou mauvais, et selon ce que ma plume me dictait. Il m'en a pris environ deux ans. Bien sûr, il est possible que j'aie oublié des choses ou que je me sois trompée sur certains détails, mais je pense que j'ai rendu la chose vivante, intéressante, et que je réaliserai mon vœu de laisser à mes enfants et à leurs enfants un souvenir de moi.

Quand je regarde derrière moi, je trouve que j'ai eu une vie intéressante. J'aurais peut-être fait certaines choses différemment, mais je ne regrette rien. Je crois que je suis toujours allée selon mon désir de respecter la liberté de chacun. Si j'avais quelques conseils à donner à mes enfants et petits-enfants, ce serait d'essayer de toujours respecter vos désirs et d'être libres dans vos choix. Ayez confiance en votre jugement et en celui de votre partenaire de vie. Malgré tout, n'oubliez jamais de regarder le chemin que vos parents et grands-parents ont parcouru et de consulter ceux qui ont vécu avant vous. Ceux-ci peuvent être de bons guides pour vous éviter certains obstacles et certaines erreurs. Car entreprendre un projet et le réaliser comportent toujours de nombreux défis !



# Mon enfance et ma famille

Je suis née un 25 août 1929, en pleine crise économique, la 13<sup>e</sup> d'une famille de 15 enfants et la 7<sup>e</sup> des filles. Ascendance malheureuse d'un côté (13<sup>e</sup>) et chanceuse de l'autre (7<sup>e</sup>). Ça s'équilibre...

Pourquoi je porte le nom d'Yvonne? Ma marraine, une nièce à Maman, se nommait Yvonne Rioux. Elle était mariée à Charles Voyer, un neveu à Papa. On voulait leur faire plaisir : c'était de nouveaux mariés. Quel bel honneur que de porter une petite fille sur les fonds baptismaux !

Je dois vous raconter qu'à mon baptême, le curé d'alors demande à mon père : « Est-ce bien à toi celle-là? » Papa de lui répondre : « Je ne sais pas trop, je vais en parler à ma femme. » Un curé qui avait de l'esprit ! J'ai grandi entourée, gâtée et taquinée par mes frères et mes grandes sœurs, particulièrement Jeannette. Elle m'avait prise sous sa protection, sans doute pour soulager ma mère. Quand j'ai eu 3 ans ou plus précisément 2 ans et 4 mois, Maman a eu un autre bébé, une petite fille : Adrienne. Je n'ai pas dû lui en vouloir longtemps d'avoir volé ma place, car du plus loin que je me souviens, nous étions complices et nous le sommes encore. Nous avons souvent déploré le fait que nous n'étions pas jumelles. Alexandre est arrivé en 1934, mettant le point final à cette grande famille de 15 enfants.

Je me souviens de la naissance d'Alexandre : j'avais 5 ans. C'était un 20 décembre et il faisait un froid à fendre les pierres. C'était en pleine nuit !

Dans le temps, on nous faisait croire que c'était les sauvages qui amenaient les bébés. Il fallait donc, nous les enfants, qu'on sorte de la maison (Maman a toujours accouché à la maison). Alors, ce soir-là, la tante Joséphine, la sœur de Papa et notre voisine, vient nous chercher. Elle nous habille en vitesse en oubliant de me mettre des mitaines. J'embarque dans le traîneau tiré par Roland, mon frère. Nous avons un demi-mille à faire (peut-être moins), mais assez pour me geler les mains...

J'ai pleuré toute la nuit. On m'a fait tremper les mains dans l'eau froide.

Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant à la maison le matin, de voir ce beau petit bébé que les « sauvages » venaient de nous apporter. Car c'était bien les sauvages qui amenaient les bébés dans le temps. Quelle belle croyance ! On les trouvait bien cruels, car en échange d'un bébé, ils cassaient une jambe à notre mère. Mon Dieu qu'on trouvait que ça revenait vite cette cassure : au bout de 10 jours, elle reprenait ses occupations. Mais on restait craintifs... On avait bien peur de passer près du petit boisé sur la côte : on était sûrs qu'ils se cachaient là.

La 13<sup>e</sup> de la famille, ça signifie que mes sœurs et frères aînés, n'étaient pas vraiment des frères et des sœurs pour moi. Je n'ai pas eu avec eux la complicité que j'ai connue avec Adrienne, Cécile, Germaine, Édouard et Alexandre. Les relations frères et sœurs avec les plus vieux se sont développées quand j'étais plus vieille, jeune fille, je devrais dire.

\*\*\*

Mes frères et mes sœurs

Omérine, la première de la famille, s'est mariée à 20 ans avec Adrien Beaulieu. J'avais alors 1 an. Imaginez ! Du plus loin que je me souviens, Omérine était pour moi une étrangère, une « visite ». Quand elle venait à la maison, je la vouvoyais. Elle a eu un premier bébé au bout d'un an. J'ai été tante très jeune. Elle a eu 12 enfants.

Deslauriers était le 2<sup>e</sup>. Je me souviens quand il habitait à la maison. Il faisait des meubles. On allait le tanner, on jouait dans la ripe. Deslauriers était un gars très adroit. Il est parti de chez nous pour travailler le bois. Il construisait des granges chez les agriculteurs. D'ailleurs, on en voit encore quelques-unes qu'il a construites. Une chez le grand-père Rioux au Cap-à-l'Original, une autre appartient à Jules Belzile à Saint-Fabien sur mer et celle de Carmel Beauchesne à l'ouest du village de Saint-Fabien. Imaginez, partir gagner sa vie à 18 ans dans la construction ! Ça lui a donné des maux de tête paraît-il... Mais il a foncé en travaillant d'abord avec l'oncle Joseph Voyer, le frère de Papa.

Je me souviens quand il s'est marié avec Germaine D'Astous, un 18 juillet 1938. Pour nous, c'était un dimanche. J'ai mangé de la crème glacée pour la première fois. Quelle corvée pour Maman ! Les noces se faisaient à la maison, 50 à 60 personnes, j'imagine. Pas question pour Maman d'assister au mariage. Il fallait surveiller le gros cipaille. Je suis sûre qu'elle le faisait avec plaisir. Le 4 mai, 10 mois après leur mariage, Deslauriers et Germaine nous annonçaient la naissance de Ginette.

Ils se sont établis à St-Fabien et mon frère a travaillé longtemps à construire des granges. Il paraît qu'il avait un don spécial pour conduire une équipe. Tout se faisait en corvée, avec les voisins et la parenté. Il

distribuait la besogne à chacun : personne ne restait à rien faire. Plus tard, Deslauriers a ouvert une manufacture de meubles. Il a su s'entourer de bons menuisiers, adroits et minutieux. C'est d'ailleurs encore bien prospère aujourd'hui, sous le nom de «St-Fabien Industriel » et ça donne de l'ouvrage à l'année à une vingtaine d'hommes.

J'ai toujours admiré Deslauriers. Il n'avait pas peur de s'affirmer, de dire sa pensée au risque de déplaire. Sa femme et lui ont eu six enfants. Quatre filles : Ginette, Nicole, Jacinthe et Mireille ainsi que deux garçons : Jacques et Jean-Gabriel (dit Jeannot). Nicole a contribué à continuer l'entreprise de son père avec son époux Gervais.

Laura, la 3<sup>e</sup> de la famille, a épousé Aimé Thibault. Ils demeuraient au Bic, face à la mer. Le plus beau panorama du Bic, comme disait Laura. Cette dernière avait un rire franc. Elle ne faisait pas mentir le dicton : « Les Voyers, ça rit fort et ça parle fort. »

Elle a travaillé comme bonne chez le notaire Gagnon. C'était une très bonne cuisinière, particulièrement pour les tartes et les beignes. Tout le monde aimait Laura. Elle a eu 9 enfants. Elle est morte d'un cancer à 63 ans.

Gérard la suivait. Tout un phénomène ce Gérard ! Je ne me souviens pas que quelqu'un l'ait embêté : il avait réponse à tout, une réplique qu'il adoptait à toutes les situations et ça jusqu'à sa mort. Je vous raconte une anecdote. Quelques jours avant sa mort, je vais le voir. Il est à l'hôpital, en phase terminale pour un cancer du pancréas. Je m'informe comment il va, il répond : « Je baisse tout le temps, je sais que je vais mourir bientôt,

mais, comme Montcalm, je peux dire : Je meurs content, je ne verrai pas les P.Q dans Québec... » Il faut préciser que le gouvernement du Parti Québécois venait d'être porté au pouvoir avec Jacques Parizeau comme premier ministre. Quant à Montcalm, il faudrait repasser notre histoire du Canada pour nous rappeler qu'il avait prononcé cette parole lors de la prise de Québec par les Anglais. Lui, il disait plutôt : « Je ne verrai pas les Anglais dans Québec, je meurs content. » Gérard, c'était un bon libéral. Il n'avait pas peur de l'affirmer. C'était un « teindu » rouge foncé comme on s'amusait à lui dire.

Il était marié à Marie-Rose Gagné et agriculteur de son métier. Il a eu 2 enfants. André-Jean et Georges-Émile. Il a adopté une nièce, Pâquerette Gagné, qui s'est fait connaître par ses sculptures sur bois. Elle en avait appris la technique des Bourgeault de St-Jean-Port-Joli.

Gérard, ce n'est pas quelqu'un qu'on oublie facilement. On entend encore son rire sonore. C'était des rencontres spéciales avec Roland, Cécile et Laura. Les rires fusaient.

Jeannette le suivait. Elle était une personne sérieuse, bonne cuisinière. Elle a travaillé longtemps chez le docteur Plante, comme bonne, ou dame de compagnie. C'est ainsi que les filles, qui n'avaient pas d'instruction, gagnaient leur vie. Elle s'est mariée à Laurent Thériault. Elle est morte en 1967 à l'âge de 50 ans. Elle souffrait de fibrillation au cœur. Aujourd'hui, on aurait sûrement pu soigner cette maladie. Cette mort m'a beaucoup peinée. C'était la 1<sup>re</sup> de la famille qui partait. Elle laissait une famille de 8 enfants dont le plus jeune avait 10 ans.

Nous arrivons à Roland, le gars qui paraissait dur, mais, au contraire, qui avait un cœur tendre. Il était très affectueux. À la guerre de 1939, il a dû faire de l'entraînement pour l'armée, le 22<sup>e</sup> régiment, au camp de Rimouski. C'était un événement pour nous, quand on le voyait arriver avec son costume militaire. Il en avait des choses à raconter et des chansons à chanter, des chansons assez « cochonnes » des fois. Je me souviens de ses congés, qu'il appelait des « farlows ». D'ailleurs, il a obtenu un congé de l'armée parce que Papa en avait besoin pour l'aider à cultiver la ferme. Ça l'a empêché d'aller au front en Allemagne.

Roland s'est installé à Rimouski. Il s'est marié avec Rita Rousseau avec qui il a eu 3 garçons. Il a travaillé comme ouvrier dans une manufacture à Rimouski où on fabriquait des meubles. En dernier, avant sa retraite, il faisait la maintenance à l'Université de Rimouski. C'est tout juste s'il n'est pas sorti avec une maîtrise... Les professeurs et le directeur, pour lui, c'étaient des « chums ».

J'aimais beaucoup Roland et Rita. Patrice aussi. On avait toujours du plaisir à les voir arriver. Roland était aussi un musicien à ses heures. Il jouait de l'accordéon et du violon, c'était de la musique folklorique, des « reels » comme on disait dans le temps. Il est mort d'un cancer foudroyant. On perdait un frère et un bon ami.

Gilberte a vécu 80 belles années. Elle arrive première dans la famille pour sa longévité. Pourtant, on ne peut pas dire qu'en dernier elle avait une bonne qualité de vie. Elle avait des pertes de mémoire dues à une dégénérescence des cellules du cerveau. C'était occasionné par un « AVC » qu'elle aurait fait. C'est malheureux et injuste, serait-on porté à

dire, car elle aurait mérité une belle vieillesse après avoir élevé une famille de 14 enfants. Mais on ne peut pas porter de jugement là-dessus.

Gilberte s'est mariée à 18 ans, avec Camille Thériault de St-Valérien. Au bout d'à peine un an, les bébés se sont mis à arriver, un par année, des jumelles à travers cela. Elle était fière de sa famille et avec raison, car ses enfants se sont tous débrouillés et ils étaient tous en santé. À l'exception des deux dernières, elle a toujours accouché à la maison, même pour les jumelles qui pesaient, tenez-vous bien, six livres chacune et qui sont arrivées à terme.

Gilberte était très jolie. D'ailleurs, elle s'est souvent fait dire qu'elle était la plus jolie chez nous. On lui disait souvent par plaisir qu'on était jalouses. De plus, c'était une très bonne cuisinière. Camille l'adorait sa Gilberte.

Voilà maintenant Germaine, mon modèle de toujours. Je la trouvais déterminée, fonceuse. C'est la 1<sup>re</sup> chez nous qui faisait de plus longues études : une 9<sup>e</sup> année (sec II aujourd'hui) et 2 ans d'école normale pour se retrouver enseignante. Elle a enseigné au Bic dans une petite école de rang pendant 4 ans.

Elle a épousé Lorenzo Turcotte et est allée demeurer à Val d'or en Abitibi. Elle est mère de 5 enfants. Dans les années soixante, Lorenzo a vendu le commerce de portes et fenêtres qu'il détenait et s'est acheté une ferme dans les Cantons de l'Est, à Abercorn plus précisément. C'est à ce moment que Germaine a poursuivi ses études et repris l'enseignement. Elle s'est retrouvée directrice d'école. Inutile de vous dire que c'est son dynamisme, son entregent et son leadership qui l'ont conduite à ce poste.

Lorenzo est décédé d'un cancer autour de 1988 et Germaine s'est remariée à Jacques Miquelon, ancien député, ancien ministre des terres et forêts et ancien juge, et je dois ajouter, « millionnaire ». Quelle belle sécurité et quel beau statut pour Germaine. Elle plaisantait en précisant que ce qu'elle désirait chez un homme c'était le chic, le chèque et le choc...!

C'est une grande dame que j'admire encore toujours. Elle est encore en forme. Elle demeure à Longueuil.

Cécile, que dire de Cécile? C'était notre bout en train, celle avec qui on ne pouvait s'ennuyer. Elle avait réplique à tout, un rire franc, une joie de vivre. Elle aimait beaucoup danser et recevoir la famille.

Elle épouse Joseph Rousseau avec qui elle aura 5 enfants. Elle avait une bonne écoute avec eux. En 1967, sa fille Pierrette meurt dans un accident d'auto, à l'âge de 16 ans. Quelle peine pour Cécile et pour toute la famille ! Elle a beaucoup de misère à accepter, mais finalement s'en sort. Elle meurt beaucoup trop jeune à 69 ans d'un cancer (les intestins), comme les autres membres de notre famille, ou à peu près.

Édouard me précède. Très jeune, il manifeste son goût pour l'agriculture et c'est lui qui hérite de la ferme familiale. Il n'avait que 18 ans. Il épouse Denyse Gagnon et ils ont 9 enfants. Ils demeurent dans la maison familiale, laquelle a été un peu modifiée et il décède en 2011. La ferme continue toujours, elle a beaucoup progressé. C'est maintenant une grosse entreprise dénommée « La ferme des Voyer » ayant gardé sa

vocation d'exploitation laitière avec un troupeau de 100 vaches Holstein. C'est une belle ferme prospère. Papa en serait fier.

Voilà, je suis rendue à Adrienne, ma complice, mon amie de toujours. Nous avons été et nous sommes toujours très proches.

Jeune fille, Adrienne reste à la maison pour aider Maman jusqu'au mariage d'Édouard. Elle s'en va alors travailler à Rimouski dans un restaurant et une bijouterie. Elle se marie à Paul-Émile Roussel et ils demeurent au Bic. Paul-Émile se voue au commerce du bois pour finir propriétaire d'une quincaillerie. Adrienne y participe à 100 %. Elle est aimée des clients pour son sourire et sa disponibilité. Ils ont 5 enfants, dont 4 vivants puisqu'Adrienne a perdu l'aîné de ses enfants après quelques semaines de vie : il avait l'œsophage obstrué. Quelle peine elle a dû avoir !

Les enfants d'Adrienne et de Paul-Émile ont tous la piqure du commerce. Grégoire a une brasserie à Montréal : « *L'amère à boire* » C'est lui qui a fait sa recette et brasse sa bière. Sa brasserie a une très belle clientèle. Suzanne, quant à elle, achète le magasin « *La Samare* », un commerce de cadeaux, souvenirs, bibelots, etc. Jocelyne travaille comme comptable et Pierre vend des matériaux de construction ou plutôt, de recouvrement de plancher dans les quincailleries.

Adrienne a beaucoup de caractère. Elle aime cuisiner, et c'est une cuisinière hors pair ! Nous avons beaucoup d'affinités. Nous partageons la passion des mots croisés, nous aimons aller au cinéma, faire des casse-tête. Nous nous téléphonons plusieurs fois par jour.

Et Alexandre, notre petit frère, le petit dernier. Il n'avait que 10 ans quand Papa est décédé. On lui a entendu dire souvent que son père lui avait manqué. Heureusement, il avait sa mère : elle l'aimait beaucoup, et il lui rendait bien.

Alexandre s'est très bien débrouillé dans la vie. Il a travaillé comme apprenti menuisier à Val D'Or, a poursuivi sa carrière à Montréal dans la construction de maisons et finalement il a fondé sa propre compagnie « *Rénovation Alexandre* ».

Il épouse Murielle Couillard et ils ont 3 enfants qui s'affirment très bien eux aussi. Guylaine enseigne, Mario est dans la construction, et Manon est dans l'alimentation. C'est toujours un plaisir de les voir arriver : de la visite de Montréal !

Voilà, j'ai fait connaître ma famille. Pour moi, c'est très important. J'avais une belle famille. J'ai toujours eu une bonne relation avec mes frères et sœurs. Ça toujours été important les rencontres de famille. Quel plaisir nous avions ! Patrice aussi les aimait beaucoup. Il était fier d'en faire partie. Pour lui, mes frères et beaux-frères, c'étaient des « chums » avec qui il aimait jaser et avoir du plaisir. Il y a eu quelques fois quelques différends parmi les membres de la famille, mais jamais pour ne plus se parler. Chapeau ! C'était une belle grosse famille !

\*\*\*

## Mon père

Mon père était un homme dynamique, déterminé, généreux, avant-gardiste, bon chanteur, pince sans rire, il avait une réplique à tout.

Il est né au 2<sup>e</sup> rang du Bic, là où résident Nil Voyer (Édouard) et sa famille présentement. Il faisait partie d'une grosse famille. Il s'est marié à 24 ans avec Jeanne Bélanger qui habitait au 3e rang à Trois-Pistoles. Comment l'a-t-il connue? Sa sœur, la tante Mary restait dans le même coin. Il avait dû la voir en passant, car dans le temps, on avait le temps de regarder : on voyageait en voiture à cheval. Toujours est-il que ça été le coup de foudre pour les deux. Après qu'elle a connu Papa, Jeanne refusait tous les prétendants.

Papa voulait être agriculteur. Une anecdote que j'ai toujours trouvée savoureuse... Un dimanche après-midi, le grand-père Voyer dit à Papa :

« Va chercher le cheval qui est dans le champ, attelle-le, on va aller voir les terres à St-Valérien.

- Pour qui cette terre-là?

- Pour toi.

- Dans ce cas-là, laisse le cheval dans le clos. »

Il ne voulait pas s'établir à St-Valérien. À son point de vue, la terre n'était pas assez productive. Il s'est installé au 3<sup>e</sup> du Bic, là où est la ferme « Des Voyer ».

Je dis qu'il était avant-gardiste parce qu'il a été le premier à mettre de la chaux sur le sol. Ce qui faisait dire aux gens : « Regarde « Fardina », il étend de la poussière sur ses champs », mais il fallait voir la différence de

verdure des prés. Comment avait-il découvert la manière de bien cultiver? Il n'avait ni radio, ni télévision. Il consultait les agronomes, il se procurait toutes les brochures que le gouvernement donnait gratuitement aux agriculteurs pour l'amélioration des cultures. Je me souviens, il en avait des pleins tiroirs. Il lisait fidèlement la «Terre de chez nous » et le « Bulletin des Agriculteurs ». Il s'occupait aussi de son troupeau de vaches *Ayrshires* avec beaucoup d'attention. Il a sûrement été dans les premiers à acheter du pur-sang. Il aimait beaucoup les vaches, mais n'aimait pas les traire, besogne qui se faisait à la main dans le temps. Il déléguait facilement.

C'est un homme qui chantait bien. Quand il entonnait le credo du Paysan ou les Blés d'or, j'avais l'impression que le plafond de la cuisine en levait. Maman disait : « Ne chante pas si fort Ferdinand! » Il aimait beaucoup rire et s'amuser, mais il avait toute une autorité pour un petit homme de 5 pieds 8 po. Je me souviens quand la chamaille voulait s'élever entre les frères, il n'avait qu'à dire un mot et le calme se faisait. Ça m'a toujours impressionnée.

Il était généreux. Quand tante Desneiges, la sœur de Maman, a perdu son mari, mort à 33 ans, il a aménagé un espace à la maison pour elle et sa petite famille. Ils sont restés chez nous 2 à 3 ans.

Papa aimait beaucoup ses enfants. Il aurait voulu leur donner beaucoup plus quand ils quittaient le foyer, mais sa nombreuse famille et les moyens du temps l'ont restreint. Il m'aimait beaucoup, bien que j'étais la 13<sup>e</sup>, preuve à l'appui.

Le printemps qu'il est décédé, j'étais chez Deslauriers à St-Fabien où j'avais passé l'hiver. Le 4 mai, il dit à Maman : « Il faut qu'Yvonne revienne, allez la chercher. Je suis à la veille de mourir et je veux qu'elle soit ici, mais n'oubliez pas de l'envoyer chez les Ursulines en septembre. » Je voulais devenir une enseignante. J'ai souvent repensé à tout cela...

Papa est décédé le 7 juin à 7h30 du soir. Il avait 60 ans. Après 8 mois de lutte contre un cancer du pancréas, sans trop se plaindre et sans trop de médicaments pour adoucir ses souffrances.

\*\*\*

## Ma mère

Nous avons une très bonne maman, une maman douce, compréhensive, toujours à l'écoute des autres, ne comptant pas ses peines. Accueillante, fière de sa personne, elle était en plus très jolie et très amoureuse de son « Fardina » comme elle l'appelait. Je n'ai jamais eu connaissance de chicane entre eux. Je ne l'ai jamais vue donner une tape à un enfant, elle essayait de nous comprendre et faisait appel à Papa quand on devenait trop indisciplinés. Elle a eu 15 grossesses, elle a toujours accouché à la maison : 8 filles et 7 garçons dont 2 sont décédés en bas âge.

Quand on regarde comment elle a vécu dans le temps, pas d'eau chaude, pas d'électricité, pas de toilettes, pas de laveuse ni de sècheuse, pas de réfrigérateur. Tout se faisait manuellement. On n'avait pas de réfrigérateur, donc il fallait conserver le lait dans une source d'eau froide qu'il y avait pas très loin de la maison. On n'avait pas de congélateur, donc, si on voulait de la viande l'été (l'hiver, on la faisait geler), il fallait en mettre en

conserve. Imaginez un bœuf, un porc qu'il fallait dépecer, faire cuire et mettre dans des pots que nous faisons bouillir dans l'eau pour qu'ils se ferment hermétiquement. J'ai connu cela quelques années au début de mon mariage. Chez mes parents, on mettait les légumes et la viande dans des boîtes qu'il fallait fermer hermétiquement à l'aide d'une machine qu'on appelait une « sertisseuse ». Ça demandait l'implication de plusieurs membres de la famille. Quelle corvée !

Le lavage du linge se faisait dans une laveuse qu'on brassait manuellement, on tordait également le linge à la main. Au préalable, on avait chauffé l'eau sur le poêle à bois, dans un réservoir qu'on appelait « boiler », un terme anglais. Alors, vous pensez bien, on ne lavait pas le linge tous les jours et on ne prenait pas un bain tous les jours. Quelle misère et quelles stratégies il fallait inventer pour garder tous les enfants et la maison relativement propre ! Combien ça nous fait apprécier la vie d'aujourd'hui !

Maman avait aussi le jardin à cultiver, à sarcler et elle le faisait assez grand pour avoir des légumes durant l'hiver. Elle nous faisait aussi ramasser des petites fraises et des framboises. Tout se mettait dans des pots qu'on entreposait dans la cave. On ne restait pas souvent désarmés quand il nous arrivait de la visite. Quand on manquait de viande et que quelqu'un s'annonçait, Maman tuait une poule qu'elle faisait rôtir sur le poêle à bois. On avait souvent de la visite chez nous.

Il faut ajouter que l'ameublement était assez rudimentaire : une table et des chaises. Dans les chambres, un lit et une commode et dans le lit, pas de beaux matelas confortables, munis de plusieurs ressorts, mais une

« paillasse ». On appelait ça une « paillasse » parce que c'était une espèce d'enveloppe remplie de paille que nous changions 1 à 2 fois par année ou, plus souvent si l'enfant mouillait son lit. Je ne me souviens pas beaucoup de la paillasse, car j'étais très jeune quand on l'a remplacée par des matelas. Mon Dieu qu'on devait être contents et les apprécier, même si ce n'était pas les matelas d'aujourd'hui.

Maman a eu beaucoup de peine quand Papa est décédé. Il n'avait que 60 ans et elle 56. Il restait encore 7 enfants qui demeuraient à la maison. En plus, elle ne s'était jamais occupée des affaires, de l'administration. Elle n'avait jamais beaucoup manipulé de l'argent. Je me souviens qu'elle était très anxieuse, qu'elle avait peur d'en perdre. Comme elle a dû en passer des nuits sans dormir ! Cependant, elle s'en est relativement bien sortie. Elle a fait beaucoup confiance à ses garçons et elle s'est beaucoup attachée à Adrienne et à moi. Elle a eu bien de la peine quand on s'est mariées et qu'on a quitté la maison à notre tour.

Patrice aimait beaucoup ma mère. Elle venait nous visiter souvent et quand il la voyait arriver, il disait : « Voilà notre rayon de soleil qui arrive. » Elle est morte à 77 ans d'un cancer du rectum. Elle a été opérée, on lui a mis un sac. Je l'ai gardée et soignée durant 18 mois. Elle est décédée au sanatorium de Mont-Joli où elle n'était hospitalisée que depuis une semaine.

Je l'aimais beaucoup et les enfants aussi. Elle affectionnait particulièrement Gilles. C'était le petit dernier, il avait 3 ans quand elle est décédée. Elle trouvait ça drôle de lui faire mettre ses pantoufles et de lui faire apporter un verre d'eau.

\*\*\*

## Les vacances d'été chez nous

Le 22 juin, commençaient les vacances. Que faisons-nous pendant ces vacances jusqu'au retour à l'école?

Dès le 30 juin et une partie du mois de juillet, nous ramassions des petites fraises et des framboises sauvages. Tous les jours de beau temps, on partait avec nos chaudières et on se retrouvait dans le champ de fraises avec nos grandes sœurs. On continuait tout l'été avec la cueillette des framboises sauvages. Au retour, on nettoyait ces petits fruits pour en faire de délicieuses confitures, mais avant, Maman nous faisait des tartes et des poudings pour profiter de ces fruits fraîchement cueillis. Elle les mettait dans des pots qu'elle couvrait d'une paraffine pour qu'elles se conservent. Elle les plaçait dans une armoire dans la cave. C'était pour manger l'hiver. Un délice avec de la crème fouettée ! Maman faisait jusqu'à 50 pots de petites fraises et de framboises,

On vendait aussi de ces petits fruits à des dames du village. Comme elles étaient « mesquines » ! On ouvrait notre contenant, elles regardaient et avaient toujours quelques raisons de chialer : « Pas assez mûrs, pas assez bien nettoyés. » Tout ça pour un prix ridicule de 0.50 \$ pour 10 livres de fraises. Je ne vous cacherai pas que ce n'était pas toujours de gaîté de cœur qu'on allait à la cueillette des ces petits fruits, mais on n'avait pas le choix d'obéir. Avec l'argent amassé, on se promettait, Adrienne et moi de nous acheter une poupée. Nous l'avions même choisie au magasin « 5-10-15 » du Bic. Une belle poupée avec des cheveux. Malheureusement, ma mère a pris cet argent pour s'acheter des rideaux

pour la cuisine. On a pleuré, ça été dur ! Mais aujourd'hui, on lui a pardonné...

Vers la fin d'août et septembre venait le tour des noisettes. Ça, c'était pour nous. On partait avec un grand sac et c'était de savoir lequel en ramasserait le plus. On les laissait reposer, ce qu'on appelait « faner » puis on frappait notre sac sur une roche et la pelure un peu piquante s'enlevait plus facilement et pratiquement toute seule. On étendait ces noisettes sur des papiers pour les faire sécher. L'hiver, on les croquait. Maman nous en faisait préparer pour les mettre dans le sucre à la crème des Fêtes.

C'est ainsi que se passaient nos étés. En plus, comme il y avait une petite rivière à chaque bout de la ferme, on allait pêcher. Il fallait aussi fouler le foin : on n'avait pas de presse à foin dans le temps. Le foin était fauché, râtelé et rentré dans le fenil. Pour en mettre plus dans la voiture, on foulait ce foin. Bernard, Robert, Yves et peut-être Régis ont connu cela. C'était nos activités de vacances. Je n'en garde pas de mauvais souvenirs.

J'oubliais qu'il fallait aussi traire les vaches à la main. Moi, j'ai commencé à l'âge de 10 ans. C'était la corvée du matin et du soir, 7 jours par semaine. C'était l'activité qu'on faisait en chantant. On interprétait toutes les chansons qu'on connaissait, du folklore aux chansons modernes, même, on risquait quelques airs d'opéra : « Funiculi, funiculà ».

Ce qu'on aimait beaucoup aussi et qu'on avait hâte de faire dès les chaleurs arrivées, c'était d'enlever nos chaussures et courir pieds nus. C'était le « fun » si on n'avait pas la malchance de passer sur une planche

cloutée, souvent sur un clou rouillé. Ah, là, ça faisait mal ! Que faisait Maman? Elle nous enveloppait le pied avec une « couenne de lard salé », ça empêchait l'infection, surtout si le clou était rouillé. On n'allait pas souvent à l'urgence...

Elle pouvait tout faire cette maman-là. Ça ne la dérangeait pas de tuer un poulet ou une poule si elle n'avait pas de viande et que la visite s'annonçait. Il fallait prendre les moyens qu'on avait, car on n'avait pas d'autos ni de téléphone dans le temps. Elle a même tué un chevreuil de ses mains, sans arme à part cela, me croyez-vous? Je vous raconte : c'est l'avant-midi, Maman est en train de faire son ménage, Papa est allé au village, quand elle s'aperçoit, en regardant dans la fenêtre, qu'un chevreuil semble pris dans une clôture de broche. Elle n'hésite pas, prend un couteau bien aiguisé et saigne le petit chevreuil. Étant blessé, il serait mort si elle ne l'avait pas fait. Je dois vous dire que Papa a été bien surpris en arrivant d'avoir à dépecer un chevreuil. Maman, malgré ces actions un peu extraordinaires, n'était pas une femme « marâtre » ou cruelle, au contraire, je pense qu'elle n'a jamais donné une tape à un enfant. Elle savait faire face à toutes les situations. Elle n'aurait sûrement pas eu une bonne note de la part des végétariens. Qu'importe !

\*\*\*

## Le temps de Fêtes

Du plus loin que je me souvienne, du 15 décembre au 6 janvier, s'appelle le temps de Fêtes. C'est une période où jadis, on trouvait toutes les occasions de visiter ou de recevoir la parenté. On attendait cette période

depuis longtemps, depuis les premières neiges, vers le début de décembre.

Le 24 décembre, la nuit de Noël, était importante. Si on était jeune, on se couchait après le souper et Maman nous réveillait vers 10h30, car il fallait se préparer pour la messe qui se célébrait toujours à minuit, et il y en avait deux de suite à part cela : la messe de Noël et la messe de l'aurore. On s'habillait le plus chaudement possible. Papa ou le grand frère attelait le cheval sur la carriole. On se couvrait d'une peau d'ours (je ne sais pas si c'était de l'ours, mais c'était noir et poilu). Quand il faisait beau, c'était merveilleux, surtout quand la lune et les étoiles étaient de la partie. L'aller et le retour se faisaient accompagnés de clochette et de chants de Noël qu'on chante encore aujourd'hui : *Minuit chrétien, Venez divin Messie, Les Anges dans nos campagnes*. Nous, les plus jeunes, souvent, au retour, on s'endormait, car après ces deux messes, il était 2 heures du matin. De retour à la maison, je ne me souviens pas, je pense qu'on se couchait tout de suite.

Mais la journée la plus importante pour nous était le Jour de l'an. Je me souviens encore de la grosse boîte d'épicerie que Papa allait acheter quelques jours avant. Il y en avait des choses dans cela : oranges, peanuts sur écale, des bonbons de toutes sortes, biscuits guimauves. Il faut dire que dans le temps, on ne voyait pas beaucoup de fruits et jamais de bonbons. On avait aussi le sucre à la crème que Maman faisait, et les beignes. Il ne faut pas que j'oublie le gallon de vin St-Georges que Papa n'oubliait pas. Quand j'étais petite, du plus loin que je me rappelle, Papa achetait toujours un gallon de vin St-Georges pour le Jour de l'An. Je ne voyais pas d'autre boisson à la maison si ce n'est que Maman faisait du

vin de cerises, de pissenlit, de betteraves. C'était du jus de fruits bon pour la grippe et le mal de dents des fois.

Que de souvenirs ça me rappelle. Les préparatifs pour ces fêtes se faisaient longtemps d'avance, dès qu'il faisait froid. On abattait alors le bœuf et le porc qu'on séparait et qu'on mettait à geler dehors, car on n'avait pas de congélateur. Maman faisait alors les cretons, le boudin, les pâtés à la viande. Que c'était délicieux les mets que Maman préparait, surtout le boudin. On n'en voit plus maintenant. Patrice et moi, on adorait cela.

Savez-vous comment on faisait le boudin? Pour tuer le porc, on prenait un couteau bien aiguisé et bien pointu. On avait attaché le porc et on lui perçait un trou dans la gorge. Le sang sortait et Maman le recueillait dans un poêlon tout en le brassant pour ne pas qu'il « caille ». On faisait ensuite refroidir ce sang, on l'assaisonnait de lard, de sel, de poivre et d'épices (cannelle et clou de girofle). Ensuite, Maman remplissait des tripes du porc qu'elle avait au préalable bien nettoyées. Elle faisait cuire ce boudin à la vapeur. Moi, j'ai déjà fait du boudin, mais je ne le mettais pas dans des tripes, mais dans des pots fermés hermétiquement. Je faisais cuire dans l'eau bouillante. C'était aussi délicieux et moins d'ouvrage que nettoyer les boyaux.

Je ne sais pas, si je demandais à la famille s'ils aimaient cela, que la réponse serait positive. Je ne suis pas sûre que c'était une fête quand il y avait du boudin pour souper...

La veille du Jour de l'an, on pendait nos bas qu'on retrouvait le lendemain remplis d'une orange, d'une pomme, de bonbons quand les grands frères n'avaient pas la joie de nous mettre, une carotte ou une patate. C'était leur plaisir de nous faire pleurer.

Le matin du Jour de l'an, de bonne heure, Papa nous donnait sa bénédiction. Après, la table était mise et la fête commençait. J'entends encore les rires de Laura et de Gérard : c'était de beaux moments.

Il y a beaucoup de ces traditions qui ont disparu : la bénédiction paternelle, pendre son bas, et des fruits, nous en avons toute l'année dans les épiceries. Moi aussi, après notre mariage, j'ai laissé tomber bien des coutumes pour en établir d'autres qui nous convenaient mieux.

Quand Bernard et Robert eurent environ 4 ou 5 ans, et surtout quand ils commencèrent l'école, j'ai décidé qu'on devrait donner les cadeaux à Noël plutôt qu'au Jour de l'an. Ce n'était pas tout à fait au désir de Patrice, mais il trouvait que j'avais raison. Ça permettait aux enfants de s'amuser 15 jours à leur guise avec les jouets qu'on leur donnait. Le Jour de l'an, on gardait cela pour recevoir et aller dans les familles Belzile et Voyer.

Pour Patrice, le Jour de l'an, c'était tellement de beaux souvenirs. Il me racontait qu'au Jour de l'an, ils partaient le matin pour aller à la messe et ensuite au Cap à l'Orignal, chez les grands-parents Rioux, pour rencontrer les oncles et les tantes. En revenant, ils arrêtaient chez l'oncle Joseph Belzile (où Gilles demeure aujourd'hui). Tout ce trajet se faisait en voiture à cheval, beau temps, mauvais temps. Il me racontait cela souvent.

Nous avons aussi de belles rencontres chez Élie à la mer, en voiture, en « snow » et finalement en auto quand c'était possible. Ça me rappelle de nombreuses fois où il fallait débarquer et pousser l'auto dans les côtes de la mer. Nos pneus ne devaient pas être ceux d'aujourd'hui et la route pas aussi bien entretenue. Ça a été l'élément déclencheur qui m'a décidée à ne pas aller rester à la mer à notre retraite : je ne me voyais pas seule dans les côtes.

Je me souviens de la fête de Noël où on a manqué d'électricité à cause du verglas en 1974. Quelle corvée et quelle noirceur ! Traire les vaches à la main, les soigner, et tout cela, dans le noir, à la lumière d'une lanterne qu'on appelait le fanal. On était allé à la messe de minuit pareil. Je ne garantis pas qu'on était propre, propre : de l'eau réduite, et pas de lumière...

J'avais préparé un petit réveillon pareil en faisant cuire les aliments sur la braise dans la fournaise de la cave. C'était délicieux paraît-il. On avait eu du plaisir au réveillon. Il fallait trouver du plaisir dans le malheur !

Les fêtes de Noël et du Jour de l'an se succèdent, nous en avons fêté à la ferme et au village. Pour moi les plus merveilleuses, et dont le souvenir est impérissable, ce sont celles célébrées à la ferme quand les enfants étaient jeunes et plus tard, mariés, ils venaient avec leurs enfants. C'était le mystère pour tous ces jeunes. Les parents se reléguaient chaque année pour se déguiser en Père Noël et distribuer les étrennes. Noël a toujours été la fête des enfants. Aujourd'hui, je suis seule. Il y a toujours une famille à cette occasion. Nous allons souvent à la ferme, mais je sens que chacun trouve qu'il y a un absent...

\*\*\*

## Ma vie d'adolescente et de jeune fille

Je n'ai pas tellement de souvenirs de mon enfance et de mon adolescence. Je vais essayer d'en relater quelques-uns.

J'ai commencé l'école à 6 ans. Je n'ai jamais vraiment eu de difficulté à apprendre. Heureusement parce qu'il fallait que ça rentre vite et facilement avec le professeur que nous avions. Elle se nommait Lucie Turcotte, une fille assez avancée en âge. Je l'ai eue pendant 7 ans. Elle était maligne et avait de drôles d'expressions. Si on se promenait trop dans la classe, elle disait : « Assieds-toi avec tes petites bottines de velours. » Si on ne réussissait pas un travail ou si on avait de la difficulté, elle nous défilait : « Vous le regretterez quand vous serez plus grands, les larmes creuseront des sillons sur vos joues, vous pleurerez et vous direz : par ma faute, par ma très grande faute. » Inutile de dire qu'elle ne nous était pas très sympathique. Voilà pourquoi on priait et on faisait brûler des lampions pour qu'elle se marie, et on a été exaucés. Quel bonheur ! La dernière année du primaire, c'est une belle grande brune qui l'a remplacée. Elle était gentille. Quelle belle année j'ai passée. Nous fréquentions une école de rang. Nous étions une trentaine d'élèves, garçons et filles. Je me souviens que les gars nous trouvaient jolies nous les petites Voyer. Ils nous flirtaient déjà !

Comme on l'a décrit dans le livre et l'émission *Les filles de Caleb*, ce n'était pas le grand luxe ces écoles de rang. Un local où s'alignaient des pupitres de 2 places avec banquettes. En plein milieu du local, un gros poêle à 2 quarts (comme on l'appelait), un poêle qu'il fallait allumer le

matin pendant l'hiver. D'un côté du poêle, on plaçait les filles et de l'autre les garçons. En avant trônait le bureau de l'enseignante placé sur une tribune de 10 pouces de hauteur et derrière, le tableau noir.

Nous n'avions pas l'eau courante. Une chaudière avec robinet placée dans un coin de l'école servait à ce besoin. Deux élèves étaient chargés d'aller remplir cette chaudière d'eau fraîche chez un voisin de l'école. Nous n'avions pas l'eau courante, donc pas de toilette. Comment vais-je décrire cela? Tout au fond de la remise à bois attendant à l'école, on avait aménagé 2 petites chambrettes (une pour les garçons, l'autre pour les filles) dans lesquelles il y avait 2 bancs perforés. C'est là que nous allions nous soulager naturellement et seulement en cas d'urgence... Pensez à l'hiver quand la température est sous zéro... Le papier de toilette : des morceaux de journaux que nous découpons. Quelle misère !

Mon secondaire, qu'on appelait 8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> année dans le temps, je l'ai fait avec ma sœur Germaine, qui était enseignante. À la fin de la première année, je me suis présentée pour le certificat de 9<sup>e</sup> année, et je l'ai eu. Comme j'étais trop jeune pour commencer mes études d'enseignante, je suis allée passer une année à St-Fabien chez mon frère Deslauriers faire ma 9<sup>e</sup> année. Deslauriers travaillait à Québec et Germaine, sa femme, avait besoin de quelqu'un pour rester avec elle. Elle était enceinte. Ça explique pourquoi le 4 mai de cette année-là, je suis revenue à la maison, je n'avais pas besoin de me présenter pour le certificat, je l'avais déjà. Je suis revenue à la maison, mon père était mourant d'un cancer.

En septembre, je rentrais en internat chez les Ursulines de Rimouski (où est l'Université maintenant) pour continuer mes études et obtenir mon diplôme d'enseignement. C'était d'une durée de 2 ans.

Ce n'était pas compliqué dans le temps d'obtenir un diplôme d'enseignement, comparativement à aujourd'hui. On étudiait le français, l'anglais, les mathématiques, l'algèbre, un peu de chimie et bien sûr la pédagogie. On ne faisait pas de stages comme aujourd'hui. Pour se pratiquer, on préparait une leçon que l'on donnait à des jeunes garçons pensionnaires dans une résidence que les Ursulines possédaient près de l'École normale.

Ce n'est sûrement pas ces occasions qui m'ont permis de montrer mes talents d'enseignante. Les religieuses étaient présentes. Mon Dieu que j'étais stressée, je n'avais que 16 ans, une adolescente. J'ai donc fini mes études d'enseignante à 16 ans avec un diplôme, tenez-vous bien, portant la mention « Grande distinction ».

Que j'étais jeune, sans expérience pour prendre la direction d'une école de la 1<sup>ère</sup> à la 7<sup>e</sup> année, garçons et filles (des élèves indisciplinés). J'ai dû faire preuve d'autorité, de despotisme même. J'avais une tante, une ancienne enseignante, elle n'imaginait pas que je pouvais réussir sans avoir une « férule ». Elle m'a donc fait cadeau de la sienne : une planche en érable de 20 pouces de long et ½ pouce d'épaisseur. C'est avec cela que je corrigeais les grands garçons qui me désobéissaient et essayaient de me tenir tête ou me manquaient de respect. Ils avaient droit à 4 ou 5 coups de règle. Soyez sans crainte, je ne m'en suis jamais donné de coup

sur les cuisses, je leur tenais la main solidement. Je ne m'en suis servie que cette année-là. J'ai changé d'école l'année suivante et rangé la férule.

Je dois dire que cette 1<sup>re</sup> année d'enseignement, j'ai failli tomber en amour avec un élève. Il était beau, blond, cheveux frisés. J'aurais pu écrire un roman comme *Les filles de Caleb*, mais j'étais professionnelle jusque dans le bout des ongles.

C'était vraiment simple, vraiment primaire comme enseignement à cette époque : religion, français, mathématiques, histoire du Canada, géographie et dessin. Mais je peux vous affirmer que nos élèves recevaient un bon enseignement de base. Je suis encore surprise aujourd'hui quand des jeunes ignorent qui a fondé Québec, Montréal ou Trois-Rivières, et les capitales des pays. À mon avis, il y a des lacunes en histoire et connaissances du milieu.

Je demeurais à la maison, car l'école où j'enseignais était à quelques pas de la maison familiale. Je passais les vacances à la maison. J'aidais à traire les vaches, à l'entretien de la maison, à sarcler le jardin et à faire les conserves de fruits et légumes.

Avec un petit salaire de 65 \$ par mois, 650 \$ pour l'année, quand on s'était habillés et qu'on avait acheté quelques cadeaux à la famille, il ne nous restait pas tellement de sous pour penser à l'avenir ou faire des voyages. Tout de même, je suis allée à Val D'Or 2 fois y passer un mois de mes vacances. J'allais aider Germaine. Elle en avait plein les bras avec sa petite famille. Je voyageais par train, tout payé par la famille Turcotte. Que je trouvais ça loin 750 milles. Qu'il y en avait des lacs et du bois !

## Distractions et sorties quand j'étais jeune fille

On n'allait jamais au Cinéma, excepté quand des troupes de théâtre venaient donner un spectacle dans nos salles paroissiales. On n'allait peu ou pas souvent manger au restaurant. Nos seules sorties étaient les soirées de noces (il y en avait souvent dans le temps, les gens se mariaient à cette époque), les noces se fêtaient à la maison. On dansait des quadrilles, des sept carrés, des brandys, sur des airs de violon, de guitare, d'accordéon : de la musique jouée à l'oreille comme on dit. Il n'y avait aucun apprentissage. Roland et Deslauriers jouaient du violon : Deslauriers s'en était même fabriqué un.

C'est à ces soirées que nous allions pour faire des rencontres et qui sait, découvrir l'homme de nos rêves. C'est d'ailleurs à une soirée de ce genre que j'ai rencontré Patrice. J'étais déjà accompagnée de Berthold Côté, un soupirant et qui soupirait beaucoup... En sortant dehors pour aller prendre l'air et se rafraîchir quelque peu, un jeune homme m'arrête et me dit : « Il me semble vous avoir vu quelque part Mademoiselle? » Une amie me souffle : « C'est le gars d'Arthur Belzile. » Moi aussi je l'avais remarqué en allant à la messe à la mer de Saint-Fabien le dimanche précédent et je l'avais trouvé beau. Je n'ai pas été surprise de recevoir une lettre dans la semaine où il me demandait l'accord pour me fréquenter. Comme je partais pour Val-d'Or passer l'été, on s'est revus à la fin d'août et les amours ont commencé, mais on ne s'est pas vu souvent cet automne-là, car il partait pour les chantiers sur la Côte-Nord. Il allait bûcher du bois avec une petite scie. Il est revenu en novembre. Je lui plaisais apparemment beaucoup et il me plaisait aussi. C'est à cette deuxième

rencontre qu'il m'a donné un premier baiser. J'y ai pensé tout l'hiver. Ça commençait lentement dans le temps...

On s'écrivait. Il est revenu en février, le 14 plus précisément, à la St-Valentin. À l'occasion, il m'avait apporté une boîte de chocolats en forme de cœur. Quel beau symbole ! Il venait me voir tous les dimanches. C'était encore l'hiver. Alors le trajet se faisait en voiture à cheval. Imaginez ! De St-Fabien sur mer au 3<sup>e</sup> du Bic. Quel courage il fallait ! Il partait de chez nous vers minuit pour retourner, car il ne voulait pas coucher chez moi. C'était de l'amour ça ! Je ne pouvais pas en douter.

Une fois rendu au printemps, les routes devenaient praticables en auto au moins jusqu'à la 132, chez Rodrigue Côté. Eh bien, il se rendait à pied chez nous, ce qui représentait 7 kilomètres environ. Il le faisait en une heure. Je ne pouvais plus vraiment douter de son amour et moi aussi, je l'aimais. J'étais la plus heureuse des femmes, j'aimais, et j'étais aimé par l'homme le plus parfait du monde : respectueux, tendre, sensible, amoureux, d'une infinie délicatesse et de surcroît, beau. Comblée, oui, j'étais une femme comblée.

Il m'amenait au cinéma. On allait voir des spectacles comme Barbara Ann Scott, une patineuse de fantaisie. L'été, on allait passer nos dimanches après-midi à la mer de St-Fabien, sur les cailles, comme il appelait cela. C'était vraiment l'homme de mes rêves. On est sorti 3 ans ensemble ou plutôt, 3 étés, car, l'hiver, il retournait toujours dans les chantiers. On s'écrivait. Je regrette, on a jeté tous ces beaux paquets de lettres. Vous auriez eu du plaisir à lire ces beaux messages d'amour... Il écrivait bien Patrice. Il avait une bonne composition et ne faisait pratiquement pas de

fautes de français. Je l'admirais et je l'admire encore. Comment trouvait-il le courage de m'écrire après une journée de travail de 8 heures et plus, du lever du soleil au coucher de celui-ci dans des conditions pas toujours faciles; le bois n'était pas toujours facile à bûcher dans les montagnes, la nourriture souvent médiocre, les patrons exigeants, les lits impossibles, un cheval à conduire pas toujours facile, les compagnons de travail inconnus et qui n'étaient pas toujours agréables à côtoyer.

Enfin, c'était une vie de misère. Il a fait cela pendant 3 hivers, d'octobre à avril. Heureusement qu'il était jeune et en santé. Il n'était jamais avec moi pour les fêtes de Noël et du Jour de l'an. On s'ennuyait beaucoup et on était très heureux de se revoir. C'était peut-être une façon de mesurer notre amour.

Quand on a commencé à sortir ensemble, il n'était pas sensé être un agriculteur. Il travaillait à Rimouski à la Coopérative. Il faisait des projets pour se construire une maison. On avait même choisi l'endroit. C'était à Rimouski-Est. Il n'aimait pas beaucoup son emploi et la permanence n'était pas assurée. L'idée lui vint alors d'acquérir une ferme. Il y en avait 2 qui l'intéressaient vraiment. La première, là où demeure Carol Roy, actuellement « *La chevauchée* », et l'autre, à la sortie ouest du village où demeure Carmel Beauchesne. J'aurais beaucoup aimé chez Carol Roy, un endroit tranquille près de la montagne. Mais ce n'était pas pour nous paraît-il. D'autres ont été plus opportunistes.

Finalement, il a acheté la terre où demeure Laurent Jean maintenant. On y est demeuré 10 ans pour ensuite acheter la ferme ancestrale des Belzile. Mais d'abord, avant d'acheter une ferme, il fallait se marier. Donc, un

certain 12 juillet 1952, après 3 ans de fréquentations, en l'église de Bic, nous avons convolé. Quelle belle journée ! Un peu brumeuse le matin, mais radieuse par la suite.

Mais avant d'aller plus loin dans notre vie à deux, je dois faire connaître la famille Belzile.

# La famille Belzile

Le père de Patrice (le fameux Arthur Belzile comme vous aimez l'appeler) avait acheté une ferme à la mer de Saint-Fabien. Le père Arthur est un homme sérieux, discipliné, autoritaire, même sa stature en imposait, mais il était sociable. Il est né au 2<sup>e</sup> rang de St-Fabien, mais a passé une partie de sa vie là où demeure Gilles. Arthur est un homme qui aime s'occuper du social. On le retrouve président de plusieurs organismes : la société d'agriculture, le club Ayrshire, la coopérative, etc. C'est un libéral convaincu, alors on l'a vu faire des campagnes électorales avec le candidat de la circonscription de Rimouski. Il s'exprime facilement et il est très convaincant. En politique, il était un peu trop tenace à ses idées, ce qui lui a valu quelques prises de bec avec ses parents, ses gendres..., mais ça revenait vite.

C'était un bon agriculteur et un bon éleveur. Il a été un des premiers à avoir un beau troupeau de vaches Ayrshire pur-sang. Il les présentait fièrement à l'exposition de Rimouski où il obtenait de bons prix.

Il se marie avec Élyse Rioux qui demeurait au Cap à l'Original. C'est peut-être ce qui l'a incité à acheter une ferme à la mer de St-Fabien. Patrice m'a beaucoup parlé de sa mère (je ne l'ai pas connue) comme une femme douce, bonne cuisinière, attentionnée à ses enfants. Patrice l'aimait beaucoup, elle a été très importante dans sa vie. Il a eu énormément de peine quand elle est morte d'un cancer à 52 ans. Il avait 20 ans.

Arthur et Élyse ont eu 6 enfants : d'abord Élie, l'aîné qui, comme il était le plus vieux des garçons, hérite de la ferme. Dans le temps, c'était la tradition. Il épouse Mariette Bélanger, ils ont 11 enfants. Mariette est décédée d'un cancer en 1985, ça m'a fait beaucoup de peine.

Aline, la deuxième, épouse Louis-Gonzague Gagnon, un agriculteur. Ils n'ont pas d'enfants, mais adoptent Lucien et Danielle. Ils demeurent à Ste-Odile, près de Rimouski. Aline passe une partie de sa vie malade. Elle meurt d'un cancer. J'aimais beaucoup Aline, et Patrice aimait son beau-frère. On allait les visiter souvent et avec plaisir. Gonzague aimait beaucoup la musique. Il avait toute une collection de CD et de DVD qu'il écoutait religieusement jusqu'à sa mort. C'était un bon bonhomme.

Claire, épouse Léopold Gagnon. Eux aussi n'ont pas d'enfants et adoptent Mario et Odile. On a beaucoup visité Claire et Léopold. On a même fait un voyage ensemble à notre 25<sup>e</sup> anniversaire de mariage : on a passé une semaine dans les maritimes. Ça été un voyage formidable ! On avait bien aimé le sable de l'île du Prince-Édouard.

Ils ont eu une ferme et un magasin de tissus pour finir leur vie. Léopold est décédé assez jeune, mais Claire est toujours en forme. Elle est toujours amoureuse de la mer de St-Fabien où elle a eu un chalet. C'est la seule qui reste de la famille Belzile.

Monique étudie chez les Ursulines pour être enseignante. Elle a vraiment la piqûre, car elle devient une religieuse ursuline cloîtrée. Elle ira quelques années à Vancouver (Maillardville) et au Pérou. Monique était très jolie et très gentille. C'était une sœur à la mode.

Annette étudie pour devenir enseignante. Elle enseigne quelques années, mais change complètement de cap et devient infirmière. Elle épouse Gabriel Morissette. Annette et Gaby ne peuvent pas avoir d'enfants, ils adoptent André qui meurt à 20 ans d'un accident d'auto. Je garde un très bon souvenir d'Annette. On aimait aller à Gaspé. Je me souviens de ses bonnes chaudières. Elle avait un tour spécial pour cuire le poisson. C'était une excellente infirmière. Elle travaillait au sanatorium de Gaspé où elle s'occupait surtout de personnes déficientes. Les malades l'aimaient beaucoup. Elle était très professionnelle. C'était très émouvant de voir ces malades s'agenouiller près de sa tombe à son décès. Elle n'avait que 49 ans.

Les parents de Patrice s'installent donc à la mer de St-Fabien, sur la côte qui fait face à la mer, aux caps, et à l'île du Bic. Ils ont une vue époustouflante. Patrice est le premier qui naît à la mer.

Comme la terre de sable n'est pas très productive et pour augmenter les revenus, ils décident de prendre en pension des touristes qui venaient passer l'été ou quelques semaines à la mer. Ça comportait : louer des chambres et leur donner les 3 repas à un prix plus que raisonnable. Élyse est une très bonne cuisinière, mais quelle besogne pour elle et aussi pour Aline, Claire, Monique et Annette. Un poêle à bois et pas de réfrigérateur. Heureusement, il y a un petit ruisseau qui coule près de la maison. On mettait tout à refroidir là. Quelle misère ! Il fait chaud, il faut chauffer le poêle pour cuisiner. Elle faisait même son pain. Et les touristes, il y en avait, la maison se remplissait de juin à septembre.

L'été, la famille se cantonnait dans quelques chambres, même au 3e sous les toits. Ils ont tenu gîte jusqu'à la mort d'Élyse. Parmi les touristes qui sont venus en vacances à la mer, on peut citer : Gracien Gélinas, Juliette Huot, un certain docteur Delage (Patrice en a parlé plus longuement dans son livre). Il y a même eu Jean Paul Riopelle étant jeune.

J'aimais beaucoup aller à la mer quand je sortais avec Patrice. On est allé souvent, même tous les jours, se promener à la mer à notre retraite.

Deux ans après la mort de son épouse, Arthur commence à penser à se remarier. Finalement il se remarie avec Éva Thériault. Ça change toute sa vie ! Elle n'aimait pas beaucoup la mer, donc ils achètent une maison au village. Arthur devient secrétaire trésorier de la beurrerie qui était située tout près. Je peux vous affirmer, bien que n'ayant pas connu la mère de Patrice, qu'Arthur n'a pas eu une belle sérénité à la fin de sa vie. Sa nouvelle femme n'avait jamais eu d'enfants, donc elle ne les aimait pas. J'en parlerai plus loin dans ce livre.

J'ai toujours apprécié la famille Belzile et je crois qu'eux aussi m'appréciaient. Pourtant, les Belzile étaient des gens tout à fait à l'opposé des Voyers. Des gens sérieux, conformistes, délicats. J'étais toujours surprise quand j'allais chez M. Belzile : gentil, mais froid. Les réunions des fêtes et toutes les réunions de famille étaient plutôt sérieuses. Tout le contraire des réunions des Voyers où on laissait vite le sérieux de côté pour se rivaliser dans les blagues. Chez nous, Gérard, Laura, Cécile, Roland et Alexandre étaient les plus extravertis, les plus drôles. Ils avaient un rire sonore et communicatif. Je me rappelle encore les soirées avec eux. Je pense que Patrice aimait bien ces rencontres. Quand Joseph

Rousseau, Paul-Émile et Patrice étaient ensemble, c'était la fête. On les appelait les 3 mousquetaires.

Mes grands frères étaient aussi des joueurs de tours. Nous, les plus jeunes, avons eu droit à plusieurs de leurs fredaines. Ils nous racontaient des histoires de morts, de revenants... Ils nous servaient ça le soir et il y en avait toujours un de caché pour nous surprendre. Après, il fallait aller se coucher dans le noir. C'est de là que provient ma peur du noir et des morts; une peur que j'ai dû vaincre après la mort de Patrice, toute seule dans la maison. Mais, j'aime encore mieux la lumière que la noirceur, le soleil que les jours sombres !



# Nos débuts

Eh bien, je reviens, nous voilà mariés ! Nous avons fait notre voyage de noces à La Malbaie, dans Charlevoix, tout près du Manoir Richelieu. On le trouve magnifique, la vue du fleuve merveilleuse, mais on ne fait que l'admirer, on n'y séjourne pas. On prend pension chez une dame Deblois. On y est très bien, la nourriture excellente, et le confort parfait. On y séjourne 4 jours et on reprend le traversier pour Rivière-du-Loup, plus précisément pour Notre-Dame-du-Portage où on y finit la semaine.

On revient chez nous le samedi et le dimanche les noces se continuent par une soirée chez Maman. Je revêts ma belle robe Blanche, Patrice son bel habit bleu marine et on reçoit les vœux de bonheur et de prospérité de tous les parents et amis qui n'étaient pas présents au mariage. Durant toute la soirée se succèdent les quadrilles, les sept-carrés sur de la musique canadienne : violon, accordéon et guitare, la coutume de l'époque.

Le lundi, on retourne à St-Fabien-sur-mer chez Élie, où on y passera l'été, c'est-à-dire les samedis et dimanches, car le reste de la semaine, on va sur notre ferme où il y a tant à faire.

Qu'il en fallait du courage, de la détermination, un peu de naïveté et surtout, surtout beaucoup d'amour pour commencer notre vie à deux sur cette ferme. C'était vraiment commencer au bas de l'échelle. Tout était à

refaire, à réparer, à reconstruire, la terre n'était pas très productive et négligée depuis longtemps.

On s'attelle à la besogne. Patrice avait engagé des hommes pour réparer la grange étable : solage, plancher de ciment. Je me rappelle, Patrice posait du bois jusqu'à la noirceur. Je peux vous dire que j'ai trouvé l'été long : à demi installés et voyager à la mer. J'étais très heureuse quand nous nous sommes installés pour de bon dans notre maison en novembre.

Nous n'étions pas riches avec nos 6 vaches, 6 brebis, 25 poules et une truie. J'ai fait un bon ménage dans la maison. On a fait installer une toilette et un poêle à bois. J'ai installé toutes les belles choses que j'avais dans mon coffre de cèdre (mon coffre d'espérance que j'avais rempli en attendant le grand jour). Nous commençons vraiment notre vie à deux. Nous avons essayé de la rendre agréable malgré notre peu de richesse. Je préparais de bons petits repas. Le soir on veillait près du poêle. Je lisais des livres à haute voix que Patrice écoutait. Je me souviens de deux titres : *La Porteuse de pain* de Xavier de Montépin et *La vallée des Larmes* dont je ne me souviens plus l'auteur.

Patrice écoutait le hockey à la radio. Nous n'avions pas d'auto. Pour se promener, aller voir Maman, il fallait demander l'aide des autres, ce que j'aimais moins, ou on y allait en voiture à cheval, l'été dans ce qu'on appelait les « bogheys » et l'hiver en carriole. Nous n'étions pas exigeants, on se contentait de peu, l'important, c'était d'être ensemble.

Nous sommes nés et avons vécu à l'époque des grands changements. On a connu la voiture à cheval, traire les vaches à la main, labourer avec une

charrue tirée par un cheval, cultiver sans tracteur, laver le linge à la main, cuisiner sur le poêle à bois et y faire chauffer l'eau pour le bain et la lessive, les accouchements à la maison, la maison sans électricité, sans toilette à eau (mais le seau), le salaire d'un professeur à 60 \$ par mois, l'autorité à l'école, sans oublier la règle correctrice ainsi que l'arrivée de la radio, de la télévision et de toutes ces inventions dont on peut profiter aujourd'hui sans souvent se demander si ç'a toujours été là.

Soyez assurés que, quand on avait la chance de se procurer un morceau comme, par exemple, quand on a acheté ma première laveuse à linge à l'électricité, j'étais folle de joie. On l'a achetée à crédit à part cela. Une offre pas refusable de M. Ernest Pelletier, le père de Lorenzo que vous connaissez tous pour être allés y faire réparer un instrument de ferme. De marque « Beauty », elle me plaisait beaucoup. M. Pelletier dit à Patrice : « Apporte-la, tu me la paieras au printemps. » Il savait que Patrice bûchait du bois pour vendre. J'étais contente comme vous ne pouvez l'imaginer. Pourtant, elle n'était pas automatique. Il fallait faire chauffer l'eau sur le poêle pour la remplir : on n'avait pas de réservoir à eau chaude. J'en remercie encore M. Pelletier. C'était un bon monsieur. Je devrais lui dire un Ave plus souvent ah ! C'était en 1953. J'avais lavé le linge un an avec une machine manuelle. Tout se passait ainsi. On achetait un morceau pour la maison quand on savait qu'on pouvait le payer. Il fallait être patient. Il n'y avait pas de cartes de crédit.

Tout était rudimentaire aussi pour les travaux sur la ferme. Pas de tracteur, mais 2 chevaux qui faisaient office pour tout. Il fallait les nourrir, les atteler, et marcher derrière pour les labours, le hersage. Inutile de vous dire que le morceau labouré ou hersé dans une journée n'était pas

immense, mais le conducteur était bien fatigué. Heureusement qu'on n'avait pas une ferme aussi grande qu'aujourd'hui.

\*\*\*

Et les enfants arrivent...

Bernard, le 20 avril 1954. Robert, le 04 juillet 1955. Yves le 20 décembre 1956. Régis le 14 mai 1960. Gilles, le 9 juin 1963, et Louise, le 11 décembre 1965.

Que je trouvais qu'ils arrivaient vite, ces enfants-là, 3 dans deux ans : une bonne moyenne et toujours des garçons... J'aurais bien aimé qu'il m'arrive une fille un moment donné. Après le 5e garçon, comme je ne pourrais plus en avoir d'autres, on a adopté notre Louise. C'était vraiment la petite fille qu'on désirait. Mais n'allez pas croire que j'ai boudé mes garçons pour autant. Je les ai toujours aimés en les voyant, et je les aime encore. Il aurait été bien astucieux celui qui nous aurait convaincus de leur en donner un...

Aujourd'hui tous ces enfants-là ont fondé une famille. Chacun a bien réussi et semble heureux dans la vie qu'il a choisie. Je suis toujours contente de les revoir et de les recevoir. Patrice et moi disions souvent : « Ce sont nos trophées. » On a essayé de bien les élever, de les diriger dans leur choix de vie tout en étant respectueux de leurs goûts. Ils nous ont aidés dans les travaux de la ferme, peut-être qu'on leur en demandait trop. On se culpabilisait souvent. Mais c'était la mode du temps et pour réussir sur une ferme, je pense qu'on a besoin de la contribution de toute

la famille. On se réjouissait quand on voyait comment ils se débrouillaient tous et comment ils réussissaient à vaincre toutes les difficultés.

J'ai 17 petits enfants et 13 arrières petits-enfants. Je les adore et ils me le rendent bien.

Définitivement, je peux dire que j'ai une très belle famille. J'en suis très fière. Tous les 2 ans, on essaie de se regrouper tous pour une fin de semaine. C'est formidable, mais de plus en plus on a de la misère à réunir tout le monde à cause du travail et de la disponibilité de chacun. C'est une belle coutume qu'il faut garder. C'est une belle façon de garder la bonne entente, de se retrouver, d'échanger et de faire valoir sa performance à des jeux organisés, surtout le tournoi de fer et le volley-ball.

Je souhaite, et Patrice le souhaitait aussi, que la famille reste toujours unie; c'est tellement malheureux de voir des familles se diviser, souvent pour des choses banales, des questions d'argent par exemple. J'ai confiance et je sais que c'est le vœu de chacun.

Je ne parlerai pas personnellement de chacun des membres de cette belle famille. Je le ferai sûrement à l'occasion de mes écritures. Là, je vais laisser aller ma plume sur des réflexions, ou souvenirs qui marquent ma vie.



# Anecdotes

Les carrés aux dattes...

Patrice a commencé à me courtiser. Alors, pour lui faire plaisir, et surtout pour lui montrer mes talents de cuisinière, je décide de lui faire des carrés aux dattes. Je lui en présente, il en mange et je lui demande : « Comment tu les trouves? Il répond : Ils sont bons, mais ils manquent un peu de cuisson. » Ah ! Là je me suis rendue compte que c'était un gars qui ne me dirait jamais c'est noir, quand c'est blanc ou vice versa. Ça s'est avéré vrai. Je repense à tout cela quand je fais des carrés aux dattes. Vous remarquerez : ils sont toujours spécialement bien cuits.

Une autre fois, on est mariés, je fais ma première tarte et je n'ai pas assez de pâte pour faire un dessus. C'était une tarte aux raisins. Il me dit : « J'aime mieux des tartes aux raisins couvertes. »

Je dois vous dire que j'en ai fait des efforts pour réussir à faire les tartes que vous mangez chez moi aujourd'hui : surtout les tartes au sucre...

Louise doit se souvenir, quand elle faisait des toiles, Patrice lui disait tous les défauts avant de lui dire : « C'est beau, c'est bien fait. » Louise en a hérité un peu. Quand je lui cousais une robe, elle me disait tous les défauts, ce qu'elle n'aimait pas, avant de dire : « Eh bien, elle est belle ! »

\*\*\*

J'ai déjà chanté pour de l'argent; ne riez pas, c'est vrai !

Mes parents avaient de la parenté qui demeurait aux États-Unis. Ils venaient nous voir une fois par année. Quel événement, des Américains ! Il fallait bien les recevoir, leur donner un petit spectacle. J'ai 10 ans, on me demande de chanter, je m'exécute et on me donne un gros 10 \$ américain. Comptez combien ça vaudrait aujourd'hui ah ! Ma carrière s'est finie là... Je n'avais sans doute pas un bon gérant.

Ces mêmes Américains nous envoyaient souvent un baril de linge usagé. Nous on disait qu'on recevait un « Quart des États ». Maman était toute fière, avec mes sœurs, elle nous cousait du linge neuf.

\*\*\*

J'ai été réalisatrice de théâtre

J'étais enseignante et c'était la fin de l'année scolaire. Alors, pour impressionner, je décide d'organiser une soirée de théâtre à l'école avec les élèves. Je monte une petite pièce avec quelques élèves, d'autres récitent quelques poèmes et on allonge la soirée Adrienne et moi. Je récite *La petite curieuse*, que j'avais appris au couvent pendant mes années de pensionnat, Adrienne récite *Une étoile un soir d'hiver* et on y va toutes deux dans un duo, *Conférence à deux*, qui est très drôle. On complète avec de la musique canadienne. Alexandre était le maître de cérémonie à cette occasion.

La classe est remplie à craquer, et la soirée très appréciée. Je dois ajouter que c'était une école de rang, comme il existait dans le temps. J'y étais

enseignante et directrice tout à la fois, avec un salaire en conséquence : soixante-cinq dollars par mois.

\*\*\*

### Mon frère Alexandre

Alexandre était le dernier de la famille, on l'aimait beaucoup et les grands frères imaginaient toutes sortes de mauvais tours à lui faire. Il était sans doute beaucoup gâté par sa mère : « le petit dernier ». À toutes les nuits, ou à quelques exceptions près, il descendait coucher avec Maman. Donc, c'est le temps des fêtes et comme je vous disais, dès qu'il faisait froid, on tuait un porc qu'il fallait couper en morceaux pour les rôtis, la viande à pâtés et les cretons. Le porc est gelé et la veille on le rentre dans la maison pour qu'il soit malléable le lendemain. Pour jouer un tour à Alexandre, on place le porc devant l'escalier. Comme il est gelé, il se tient debout sur ses quatre pattes. Dès minuit, comme les autres nuits, Alexandre descend de l'étage pour venir coucher avec Maman. Quelle surprise quand il voit le cochon. Mais sans trop prendre peur, et sans crier, il dit : « Maudit cochon, tu m'as fait peur ! », et il continue son chemin. Les grands frères ont été un peu déçus, j'imagine...

\*\*\*

### Une triste anecdote

Dans mon temps, comme je le répète souvent, tous les travaux se faisaient manuellement et ce n'était pas toujours facile. Si on parle, par exemple, de la récolte de foin. Au début de juillet, quand le temps s'annonçait beau, c'est-à-dire qu'on ne prévoyait pas de pluie pour les

jours à venir, on fauchait. Dans ce temps-là, il fallait prévoir le beau temps par des indices, car on ne donnait pas la météo à la télévision ou à la radio. On se fiait à nos prévisions : le soleil se couchait beau, la lune n'était pas cernée, etc. Je ne me souviens pas de toutes les annonces de beau temps.

Enfin, si le temps était favorable, le foin fauché séchait bien. Alors, le matin dès que la rosée était tombée, on attelait le cheval sur le râteau et on roulait le foin en andains. Le lendemain, on brassait encore le foin et toujours avec une voiture et cheval, on le rentrait. (Louise a très bien illustré cette opération sur un tableau qu'elle nous a donné à notre 50<sup>e</sup> anniversaire de mariage).

Il fallait fouler ce foin et les jeunes se voyaient confier la tâche. Cécile était en train de fouler le voyage quand elle est tombée en bas de la voiture, et le voyage devait être plein, j'imagine. On va chercher le médecin et, tenez-vous bien, il lui pose un plâtre à froid sans anesthésie. Cécile crie, pleure, elle est allongée sur la table de cuisine. Moi, je regardais tout cela de dehors par la fenêtre et je pleurais aussi. Mais son bras a été bien réparé. Elle a gardé le plâtre 40 jours, le bras faible, mais sans séquelle. Des souvenirs qui ne s'oublient pas.

\*\*\*

## Un bon tour

Henriette Thériault, une nièce à moi, travaille chez nous. C'est une fille que j'aime beaucoup. Elle est toujours souriante, toujours de bonne humeur. De plus, elle est drôle, elle a toujours la réplique pour faire rire.

Elle m'a dépannée souvent quand j'avais besoin. C'est elle qui m'a secourue à la naissance de Gilles et quand on m'a fait l'ablation de l'utérus. On ne pouvait pas avoir meilleure qu'elle pour remonter le moral. En plus, elle faisait bien à manger et elle allait même à l'étable aider à la traite. Bref, je n'ai que des qualités à attribuer à Henriette.

Pourtant, on ne savait pas qu'elle pouvait aussi jouer des tours, et des tours « pendables ». Je raconte. Patrice s'est acheté une scie mécanique. Il en est très fier. Ça facilitera beaucoup le bûchage du bois. Lui qui a toujours fait cela avec un « sciote », ce qui est très, très épuisant. Il vante beaucoup sa scie mécanique, mais je trouve qu'il n'en prend pas soin. Il la laisse souvent dehors, près du tas de bois. Je lui en fais la remarque, mais il me dit : « C'est derrière la maison et tous les cultivateurs en ont une... »

Un matin, il se lève pour la besogne et en revenant, il dit : « Batince, ma scie mécanique a disparu. » Il est découragé, car ça lui a coûté 300 dollars et il se souvient que je lui disais de la serrer. Henriette semble aussi découragée que nous. Elle laisse Patrice se morfondre et chercher pendant 2 ou 3 jours. Enfin, elle va la chercher : elle l'avait cachée dans le grenier. C'était un coup pendable, mais on ne pouvait qu'en rire.

C'est ce que les gars ont rappelé à notre 50<sup>e</sup> anniversaire en faisant une parodie de cet événement. On n'a évidemment pas gardé rancune à Henriette pour cela.



# Souvenirs à oublier

## Agression

J'ai 10 ans environ. C'est la fin de mars, la température est clémente, nous allons à l'école. En partant, le facteur qui passe la malle dans une voiture couverte nous offre à embarquer, Édouard, Adrienne et moi. On trouve ça le fun d'embarquer dans une voiture couverte. Comme la voiture n'a qu'un banc et qu'il est étroit, il me fait asseoir sur lui, et voilà, il sort son « zizi » bien en forme, il me prend la main pour la mettre là-dessus, mais avant, il dit enlève tes mitaines toutes mouillées. Je n'ai pas voulu. Ç'a été la « débandade ». Je ne l'ai pas dit à mes parents... Dans ce temps-là, on ne se confiait pas beaucoup, surtout sur ces choses-là. Je suis certaine qu'ils ne m'auraient peut-être pas crue. C'était un handicapé, il avait de la misère à marcher, mais même un handicapé peut avoir des mauvaises idées. Prudence ! Je ne me souviens pas si on a embarqué de nouveau avec lui, mais il ne m'a jamais plus demandé des choses comme ça, je n'étais pas assez coopérative, il n'aimait pas mes mitaines de laine, mouillées en plus...

\*\*\*

## Ma peur des taureaux

J'ai vraiment peur des taureaux, j'ai vraiment la phobie des bœufs. Quand je fais des cauchemars, c'est toujours un taureau qui hante mes rêves. Je pense que ça relève de mon enfance.

J'avais environ 8 ans, mon père gardait un taureau pour saillir les vaches. Une fois que j'étais en train de manger des petites fraises, je lève la tête et j'aperçois le taureau qui est sorti de son enclos, il est à peu près à 50 pieds de moi. Les jambes à mon cou, je me suis sauvée sur la galerie avant de la maison. C'était l'endroit le plus proche, et elle était haute.

Je dois vous expliquer que dans ce temps-là, l'insémination artificielle ne se pratiquait pas encore. Pour que les vaches et les taures vèlent, on mettait un taureau avec elles. C'est lui qui assurait le service.

Je n'ai jamais aimé ces grosses bêtes. Je me souviens quand Patrice sortait le taureau pour faire saillir une vache, je le surveillais de la fenêtre. Lui, ça ne l'énervait pas ou, du moins, ça ne paraissait pas. Moi, je tremblais quand je le voyais faire saillir les vaches, car on le gardait dans un enclos à l'étable. Patrice les conduisait avec un bâton spécial qu'il accrochait à un anneau qui traversait le nez du taureau, ça le mettait très sensible à la douleur. Il faisait cela calmement. Une fois même, chez Léopold Belzile, le taureau sort de son clos et est en liberté. Dorothee est seule, elle téléphone chez-nous. Patrice a réussi à le rentrer. Il semblait à l'aise avec les taureaux, mais il était très prudent. Il l'attachait avant d'entrer dans son enclos pour le nettoyer, car c'est déjà arrivé qu'un taureau ait tué son propriétaire en le cornant.

J'étais contente quand l'insémination artificielle l'a remplacé, même si les vaches ont eu de la peine... Ça s'est avéré un bon avancement à tous les points de vue. Régis pourrait vous en parler longuement, car il est inséminateur depuis plusieurs années. Il s'y connaît très bien dans l'amélioration que ça apporte aux troupeaux.

\*\*\*

## Un accident malheureux

C'est le 11 décembre, la fête à Louise. Je suis demandée pour une journée de suppléance à l'école au Bic. Il neige, mais la route semble assez belle. Je me risque et je dois venir dîner à la maison. En revenant, la route n'est vraiment pas belle, il a neigé plus que je croyais. Il y a de la « slush » sur la route.

En descendant la côte de l'auberge du Français, près du camping Bic, je perds le contrôle de mon auto. Je me ramasse sur l'autre voie et je frappe une grosse roche le long du chemin. (Je suis certaine que c'était la seule qu'il y avait dans ce secteur-là) C'est un coup assez fort, je me dévisage sur mon volant et je me casse le nez, une fracture ouverte, ce n'était pas beau à voir paraît-il. Patrice a un choc en me voyant.

C'est un camionneur qui vient à mon secours. Il me conduit à l'hôpital de Rimouski. De là, j'avertis Patrice qui s'inquiétait beaucoup. Il vient tout de suite. Il avertit le chirurgien de réparer mon nez comme je l'avais avant. Mais il n'a pas réussi. Patrice aimait mon nez qui était un petit peu pointu. Il a dû se contenter de me regarder avec un nez plus rond. Il m'a même amenée voir un chirurgien esthétique, mais il a refusé de corriger mon nez, car il paraît que c'est très délicat une telle opération. Quel malencontreux accident ! Moi, je pense que j'avais plus de peine d'avoir brisé l'auto que mon nez. C'était une auto assez récente, la première auto neuve que Patrice s'achetait. Mais je suis chanceuse d'être encore là, de ne pas avoir rencontré un camion ou une auto. Combien de fois depuis, j'entends parler de quelqu'un qui perd le contrôle de sa voiture et se trouve

face à face avec un autre véhicule. Moi, j'étais seule sur la route et un bon samaritain m'a secourue. J'avais encore des choses à accomplir sans doute...

\*\*\*

### Je tombe dans l'escalier

On est encore dans la vieille maison. Je monte l'escalier pour aller coucher les enfants. En redescendant, cet escalier vieux de plus de 100 ans est plein de nœuds qui sortent, je porte des pantoufles de laine et après quelques marches, je m'accroche le pied dans un nœud et je dégringole. Dans ma fouille, je me prends le doigt dans un clou qui servait à accrocher les manteaux. Je casse ma bague de fiançailles et je me déchire le doigt assez profondément. C'est là qu'a commencé notre désir de bâtir une autre maison.

\*\*\*

### La taure maligne

Une aventure que je me dois de raconter. On a 8 ans et 10 ans, Adrienne et moi. Notre mère nous envoie souvent faire une commission, porter un message ou autre chose chez notre sœur Omérine qui demeure à Saint-Valérien. Elle demeure sur une ferme située pratiquement en face de chez mes parents. Ça ne nous tente pas toujours, c'est loin et comme d'autres enfants, on a d'autres projets que d'aller en commission. On n'a pas de téléphone dans le temps. Pour aller là, il faut traverser des champs où il y a souvent des vaches et une rivière.

La rivière, c'est plaisant. Il n'y a pas beaucoup d'eau. On enlève nos souliers et on traverse en s'amusant sûrement à lancer des roches ou à pêcher quelquefois. C'est une petite rivière, ce n'est pas dangereux de se noyer. En tous les cas, maman ne semble pas inquiète, malgré qu'on ne soit pas vieilles.

Mais traverser les champs, ce n'est pas pareil. Il y a souvent un taureau avec les taures et les vaches et souvent leur grondement nous fait peur. On rase la clôture. En plus, dans notre troupeau, il y a une taure qui est maligne. Quand elle voit des enfants, elle court après eux et veut les « corner ». Elle a déjà malmené Alexandre. Heureusement que Maman l'a vu à temps. Croyant d'abord qu'elle cornait une chaudière, elle s'est aperçue vite que c'était Alexandre. Je dois vous dire qu'elle avait des cornes de 3 à 4 pouces. Nous, on est seules, Adrienne et moi. La taure nous voit. Elle se met à nous poursuivre. On a peur, on court dans tous les sens, on saute les clôtures, on s'écarte. J'imagine qu'on s'est retrouvée, car on est encore là toutes les deux... Mais la commission qu'on avait à faire, elle attend encore... Je pense que c'est la dernière fois qu'on nous a confié une telle mission.

En tous les cas, en arrivant à la maison, on a dit à nos parents : « Si vous la tuez pour manger, on n'en mangera pas une goutte. »

\*\*\*

## Un pépin inoubliable

Depuis longtemps, Patrice trouvait qu'il manquait de place pour son foin, alors on décide de construire une grange à foin attenant à notre étable.

C'est prévu depuis quelques années, alors le plan est fait, on demande un ouvrier : Léopold Voyer. On a confiance en lui, ce n'est pas la première construction qu'il fait. Le plan est fait, on fait les fondations, achete les chevrons de la toiture. Un samedi, on fait une corvée avec les voisins, Léopold Belzile, son gendre, son fils, ainsi que Robert, Régis et Gilles. Il fait beau, il ne vente pas, une journée idéale pour entreprendre le montage de cette bâtisse. Tout va bien, le carré se monte, on pose les chevrons. On est à poser le dernier. Léopold Belzile trouve que Voyer ne solidifie pas beaucoup la structure, mais il ne dit rien. Il fait beau et Voyer doit connaître son affaire. Mais surprise, vers 5 heures, un vent léger se lève et tout s'effondre. Patrice était en train de limer une scie dans le hangar, il sort et voit cela. Nous, on est à la fenêtre, on voit tout cela à terre. Imaginez tout ce qui nous passe par la tête en quelques secondes. Je vois Germaine devenir toute pâle, elle est enceinte : où est Robert? Tout le monde accourt, il y a quelqu'un à terre, c'est Régis. En se hâtant à sauter en bas de la bâtisse et se foule un pied. Sur ce côté on est chanceux, car il aurait pu y avoir des blessés très grave, et même des morts. Mais tout le travail est à terre, les trusts à moitié brisés, tous croches, tout est à refaire. C'est la catastrophe ! Que faut-il faire? Se reprendre, le plus tôt possible, mais notre cher ouvrier ne peut revenir, il a un autre contrat de cédulé. Nous on ne peut remettre. Il a l'affront de nous demander sa paye, il ne s'excuse pas. Mais nous, rien ne peut décrire ce qu'on ressent. On se console parce qu'il n'y a pas de blessés grave. Il faut trouver un autre ouvrier pour reprendre ce gâchis. C'est un ami qui vient à notre secours. Je l'en remercie encore. Tout est croche, brisé, c'est difficile de refaire cela comme la 1<sup>re</sup> fois, mais on y parvient.

Pourtant, croyez-vous qu'on a oublié cette catastrophe? Jamais on ne redemandera Voyer, et on n'encourage personne de le faire. On lui a pardonné, mais jamais oublié. Encore aujourd'hui, j'y pense à chaque fois que je le rencontre.

\*\*\*

### Accidents en face de chez nous

Il y a des accidents qu'on ne peut pas oublier surtout quand c'est le fils d'un voisin et d'un couple d'amis, Françoise et Aurèle Gagné.

C'est le 31 août en soirée. Il fait noir, c'est vers 21 heures. Patrice est parti à une assemblée. Je suis seule avec les enfants. Tout à coup, on entend un bruit sourd et assez fort, comme si quelqu'un arrachait ma corde à linge, et tout à coup des coups à la porte. J'ouvre, c'est Marcelle Gagné, la fille de nos voisins. Elle pleure, elle crie. «Mon frère Jean vient de se faire tuer. On marchait tranquillement sur la route, quand une voiture qui roulait à toute vitesse l'a frappé et il est mort Mme Belzile. Je dis : Voyons Marcelle, ça ne se peut pas ! » On appelle la famille, le médecin, le curé.

Celui qui l'a frappé, c'est un médecin, natif de Saint-Fabien, le docteur Gendreau. Il allait vite, il avait un rendez-vous et il était en retard. Je le trouve très froid devant la situation et pas beaucoup d'empathie pour Marcelle. Même, il n'est jamais allé rencontrer la famille qui était tellement brisée.

C'est triste, Jean est bien mort, il avait été projeté à plus de cent pieds, d'où le bruit entendu. Et après plusieurs années j'ai encore ce son dans

les oreilles. Ce sont des événements qu'on n'oublie pas. Marcelle et son frère allaient tout simplement saluer leur oncle et tante. Jean rentrait dans l'armée, il avait 18 ans.

C'est un parmi les nombreux accidents survenus en face de chez nous. On ne peut compter tous les accrochages d'auto ces années-là, toutes dues à la vitesse, car la route est droite.

Un autre accident qui nous est resté en mémoire, c'est quand 2 autos faisaient de la vitesse, une course, je pense. Celle qui suivait a même passé par-dessus celle d'en avant arrachant le toit et la tête du passager. Bernard doit s'en souvenir encore, il était allé voir cela. Le policier qui était venu à la maison pour téléphoner nous disait qu'il n'avait jamais vu d'accident comme cela.

Il y en a eu de toutes les sortes : la boîte à malle arrachée, une auto entrée dans le poulailler situé au bord du chemin à l'époque, des pertes de roues. Bref, de mauvais souvenirs...

# Place aux enfants

## La naissance des enfants

J'ai accouché de 5 enfants, 5 beaux garçons pleins de santé. Je tiens à raconter ces événements parce qu'à chaque fois, il arrivait une tuile qui nous empêchait de vivre calmement ces heureux événements.

Je me souviens de chaque naissance, mais pas du mal que j'ai ressenti. Comme ma mère me disait : « C'est un mal d'oubli, l'après est tellement merveilleux quand on entend pleurer ce petit poupon. »

Il faut dire que dans mon temps, on n'avait pas les bébés naturellement, on nous endormait quand les douleurs devenaient trop vives. Et tenez-vous bien, on nous endormait avec du chloroforme. Comme je lis dans le dictionnaire Larousse : c'est un « liquide incolore, d'une odeur éthérée, résultant de l'action du chlore sur l'alcool et utilisé jadis comme anesthésique ». On nous mettait un cornet sur le nez et l'assistante ou le mari, qui aidait le médecin, versait le liquide selon les ordres de celui-ci. C'est Maman qui a assisté à 3 de mes accouchements. Il paraît que c'était un procédé assez dangereux, mais rien de fâcheux n'est arrivé. Ça soulageait, et j'étais contente de m'éveiller et d'entendre les pleurs du bébé. Je pleurais moi aussi.

J'ai eu 4 bébés à la maison. Il n'y avait pas d'assurance hospitalisation ni d'assurance maladie dans le temps.

Bernard est né un 20 avril 1954, vers 4 heures de l'après-midi. On était fier, notre premier bébé, un petit garçon. Je me souviens, quand les douleurs ont commencé, j'ai téléphoné au médecin. J'aurais dû attendre, mais on était des néophytes dans tout cela, et on ne voyait pas le médecin souvent pendant une grossesse : une fois pour se faire confirmer qu'on était enceinte et, si ça allait bien, on le revoyait à l'accouchement. Il fallait payer chaque visite chez le médecin, alors on s'en privait.

Le médecin est venu. Je ne me souviens pas du nom, mais lui il ne faisait pas deux voyages, prête ou pas prête, il procédait à l'accouchement. Naturellement, il a dû accélérer le travail. Ç'a été plus pénible et le petit bébé avait une bosse après la tête, mais tout cela n'a pas nui à son développement physique, mental et intellectuel. Malgré tout, je ne garde pas un bon souvenir de ce médecin.

Robert est arrivé le 4 juillet 1955. C'était l'année du Congrès eucharistique de Rimouski. Un événement très important. J'y suis allée le 1<sup>er</sup> juillet. C'était risqué, car je me savais sur le bord d'accoucher, mais j'étais tout près de l'hôpital. Tout a bien été. J'ai accouché 3 jours après. Cette fois, le docteur tardait à venir parce qu'une urgence l'appelait pour une petite fille que la maman avait eu la malchance de brûler avec le l'eau bouillante. Enfin, il est venu et j'ai accouché d'un beau petit garçon de 7 livres ½ plein de vie.

Yves, qui devait arriver au début de janvier 1957, s'annonce pour le 20 décembre 1956. Ouf ! Qu'il restait du travail à faire pour la préparation des fêtes. Je me souviens, j'avais lavé mes planchers et préparé quelques repas. Pour me donner une chance, j'avais attaché Robert (18 mois)

quelques heures après la patte de la table, car il était à l'âge où on grimpe et fouille partout. Il se dit encore frustré de cette situation ! J'en doute, ça ne lui paraît pas. On attendait une fille, mais encore un petit garçon. On l'accueille avec plaisir, il est particulièrement beau et c'est un bébé facile.

Régis arrive la 14 mai 1960. C'est un petit bébé et le lendemain de sa naissance, on a la surprise de constater qu'il fait une jaunisse. On l'ignorait, mais c'était grave. Quelques jours après sa naissance, Maman vient me voir et en prenant le bébé, elle nous dit : « Votre petit bébé est malade, il est très pâle. » Maman s'y connaissait dans le domaine, elle en avait eu 15... On est allé chez le médecin. Notre bébé manquait de fer et la cause, j'étais Rh négatif et Patrice Rh positif, chose qu'on aurait dû savoir si on avait eu plus de suivi avec le médecin, mais grâce à ma mère, on l'a sauvé. Mais je me suis promis : « C'est le dernier que j'ai à la maison, s'il y en a un prochain, ce sera à l'hôpital. » On parlait d'instaurer l'assurance-hospitalisation.

Et voilà, Gilles s'annonce pour juin 1963. Je n'hésite pas, j'accoucherai à l'hôpital ! Fort heureusement, car il serait mort. Je raconte. C'est un dimanche, Patrice part pour une journée consacrée à l'ambulance Saint-Jean dont il fait partie. C'est à Rimouski, mais je ne pourrai le rejoindre, il n'y avait pas de cellulaire dans le temps.

Ça va bien, je ne suis pas inquiète, c'est le 9 juin et j'attends le bébé pour le 30, mais le midi, je suis en train de laver la vaisselle quand mes eaux crèvent. Ouf ! C'est la première fois que ça commence comme ça, je dois avoir une fille (ça me trotte dans la tête). J'appelle le médecin. Je lui raconte ce qui m'arrive et je lui dis : « Mon mari n'est pas ici, il est parti

pour la journée et je ne peux le rejoindre. Ne vous inquiétez pas, qu'il me dit, je passe vous voir et je vous descends à l'hôpital. » Je ne me sens pas nerveuse.

En arrivant à la maison, il me passe un examen et me dit vous avez sûrement des jumeaux (ou des jumelles?).

À l'hôpital, l'attente est longue. Les contractions se succèdent de plus en plus fortes et de plus en plus rapprochées. On me passe examens par-dessus examens pour finalement se rendre compte qu'on devra me faire une césarienne, car il y a quelque chose qui obstrue l'utérus. Je me sens seule, je pleure et j'attends, car pour faire une césarienne, il faut d'abord trouver un chirurgien et j'ai besoin de la signature de mon mari. Imaginez, on est en 1963, que valait la signature d'une femme dans ce temps-là, même si c'était pour son propre corps ? Il y en a eu du travail de fait depuis. Enfin, Patrice arrive vers 9 heures. Il a la surprise de voir que le chirurgien est le docteur Sabin Plourde, un ami d'enfance. Il venait passer les étés à la mer.

Tout s'est relativement bien passé. On a la surprise d'avoir un 5e garçon, pas de jumeaux, mais des fibromes qui m'empêchaient d'accoucher normalement. Ces fibromes nécessiteront l'ablation de l'utérus. Fini la famille, et fini l'espoir d'avoir une fille !

Gilles est un beau bébé, plein de santé, on le pense. Mais le lendemain de sa naissance, à 5 heures du matin, on téléphone à Patrice et on vient me voir. Le bébé a passé la nuit dans les bras d'une infirmière, il a failli mourir. La solution, il faut changer son sang. La question ne se pose même pas.

On procède tout de suite, et on a dû le faire 2 fois. C'était délicat, mais on l'a sauvé. Les médecins sont surpris qu'on ne soit pas au courant de la situation reliée à notre sang, car c'est un problème qui se prévient. Ah ! La science. Je me suis trouvée chanceuse d'avoir accouché à l'hôpital, car à la maison, notre bébé serait mort et même si c'est un 5<sup>e</sup> garçon, il est précieux ce bébé-là.

En septembre, je rentre à l'hôpital pour l'ablation de l'utérus, « la grande opération » comme on dit dans le temps.

Aline et Gonzague, marraine et parrain de Gilles, s'offrent à le garder pendant mon séjour à l'hôpital et ma convalescence. Ils l'aiment beaucoup. Ils ont déjà 2 enfants qu'ils ont adoptés, mais ils veulent qu'on leur donne le nôtre. Il est beau et très éveillé, ils veulent le garder. « Vous en avez déjà 4 », nous disent-ils... La réponse ne se fait pas attendre, c'est catégorique, on refuse et on leur demande de nous ramener notre petit bébé.

Je me souviens, le soir où ils nous l'ont ramené, au souper, Patrice a approché la petite couchette près de lui et a dit : « On voulait nous enlever ça ce petit garçon-là ! » Ça ne se donne pas un enfant. Je pense que, déjà, il avait une mission future : c'est lui qui achète la ferme. C'est le seul qui demeure à Saint-Fabien. Comme j'aime à le répéter : « C'est mon poteau de vieillesse ... »

Bon, la famille est finie, 5 garçons, pas de fille. Moi, je ne peux concevoir une maison, une famille sans la présence d'une fille. En 1966, on place une demande d'adoption pour une fille. La réponse ne se fait pas attendre,

on est en mars, et en juin, une lettre nous demande de se rendre à Rimouski, on a 3 filles à nous présenter. On s'y rend toute la famille. On est très déçu, aucun des bébés ne nous attire et les enfants sont indifférents. On nous propose d'en apporter une, on viendra à l'aimer... peut-être. Mais c'est catégorique, ça ne nous tente pas, ce ne sera pas comme ça que nous adopterons une fille, ce sera le coup de foudre en la voyant ou on renoncera.

De retour à la maison, j'écris à l'infirmière. Je lui dis qu'aucun des bébés ne nous a plu, mais j'ajoute : « Notre demande demeure, car on est convaincu qu'il se cache quelque part une petite fille pour nous. »

Le 23 juin, on nous informe qu'on a 2 petites filles à nous présenter. C'est la dernière journée d'école, alors on y va seulement tous les deux, Patrice et moi. On fait garder Gilles.

En voyant la première petite fille, c'est le coup de foudre. On l'aime déjà. On va voir l'autre, mais on revient à la première. Elle est éveillée, elle nous sourit, se laisse prendre dans nos bras sans pleurer. On la trouve jolie, elle a des yeux superbes. C'est la petite fille qu'on cherchait, on ne se forcera pas à l'aimer.

\*\*\*

### Bernard se casse une jambe

Bernard a 2 1/2 ans, il est très actif et très autonome. Il s'amuse tout l'avant-midi dans la maison avec quelques morceaux de bois, il faisait des constructions j'imagine. Après dîner, il suit son père dehors. Il aimait

beaucoup suivre son père. Patrice se prépare à aller conduire les brebis au sud de la voie ferrée et Bernard veut le suivre, naturellement, mais le trajet est trop long. Alors, pour faire oublier à Bernard son idée, Patrice l'envoie à la maison me porter une petite chaudière se disant que pendant ce temps-là, il s'en irait avec les brebis. Donc, Bernard arrive à la maison avec sa chaudière et il crie : « Maman. » En s'approchant près du poêle, il tombe sur des petits morceaux de bois et je l'entends pousser un cri, un cri d'horreur. J'accours, j'étais dans la salle de bain et je le vois par terre qui pleure et ne peut se lever. J'appelle Patrice et je dis : « Je pense que Bernard s'est cassé une jambe. » Je raconte comment c'est arrivé, Patrice me dit : « C'est impossible, il est seulement tombé sur des morceaux de bois. » C'est samedi, la clinique est fermée. Je couche Bernard. Il s'endort, mais quand il se lève, seulement le toucher lui faisait mal. Ça a été comme cela le samedi et le dimanche. Alors, le lundi matin, on le descend à l'hôpital et là, on a réalisé qu'il s'était cassé l'os dans la cuisse. On a mis sa jambe en traction, et il est resté 43 jours à l'hôpital. On ne pouvait même pas aller le voir, car il pleurait, se brassait trop, et ça brisait l'installation. Que j'ai trouvé ces 43 jours longs, c'est impossible à décrire !

Patrice se culpabilisait, car il ne croyait pas que c'était cassé. C'est que quelques semaines auparavant, en coupant le bois, il avait reçu, sur un bras, un morceau des bois projetés par la scie. Son bras était enflé, mais n'était pas cassé. Bernard, lui, ça n'avait pas enflé.

On était content quand il est revenu à la maison. Il en posait des questions et le disait souvent : « Maman. »

On s'est rappelé souvent cet événement. J'espère que Bernard ne nous en garde pas rancune. Mais on s'est aperçu qu'on ne peut comparer 2 événements identiques et en tirer les mêmes conclusions.

\*\*\*

### Des incidents de parcours

C'est l'hiver, la saison du rhume, de la grippe, des virus. On est habitué à cela, on essaie de les prévenir. Mais la méningite, quand ça nous arrive, c'est une surprise, et plus encore quand il fait une tempête et que la route est fermée. Yves a mal à la tête, vraiment mal à la tête, il passe son temps couché. Il a les symptômes de la méningite : nuque raide, il fait de la fièvre. On téléphone à notre médecin. On lui décrit du mieux possible ce que Yves ressent et lui aussi pense que c'est vraiment la méningite. Mais la route est fermée. Comme c'est un bon médecin, voyant la gravité du mal, il vient nous porter le médicament, de la pénicilline, en motoneige. Il nous recommande de conduire Yves à l'hôpital dès que la route sera carrossable. C'est ce que nous avons fait le lendemain matin et Yves a été hospitalisé pour un peu plus d'une semaine, si je me souviens bien. C'était grave, on l'a mis dans une chambre stérile, il fallait se couvrir la bouche et se mettre des gants quand on allait le voir. On l'a bien soigné. Le médecin trouvait qu'il récupérait vite, car la méningite c'est assez grave, c'est la colonne vertébrale qui est atteinte.

Je vais écrire ce qu'on dit dans le dictionnaire de cette maladie. D'après Larousse, les méninges (chacune des 3 membranes qui se nomment pie-mère, arachnide de dure-mère entourant l'encéphale et la moelle épinière) sont enflammées. La méningite est donc l'inflammation de ces trois

méninges, d'origine infectieuse se traduisant par de la fièvre et une raideur de la nuque et des maux de tête et souvent des vomissements.

C'est une maladie très grave qu'il ne faut pas négliger car on peut en mourir et très vite. Je savais qu'une de mes cousines l'avait eue et en était morte dans l'espace de 10 jours. Je remercie encore ce médecin qui a réagi aussi vite à notre appel et bravé la tempête pour nous apporter la pénicilline. Yves a été sauvé, et ça ne lui paraît plus. J'apprenais dernièrement que très souvent, c'est la surdité complète après une méningite.

Jules Belzile avait eu lui aussi cette maladie 6 mois avant Yves. Il s'en est bien sorti aussi.

\*\*\*

Croyez-vous aux miracles?

Quelquefois des événements qui arrivent nous incitent à y croire. Ça nous est arrivé.

C'est un matin comme un autre, le téléphone sonne. C'est le maire de Saint-Fabien, il est aussi conducteur d'une ambulance. Il me dit : « Je viens de rentrer votre fils Régis à l'hôpital, il a eu un accident avec un train sur une traverse à niveau de Saint-Fabien. » Un train ! Un accident ! Je ne peux compter toutes les idées qui me passent dans la tête. Mais Guy Gagnon ajoute : « Il n'a pas de blessures graves, son auto est toute brisée, mais Régis n'a que des blessures à une épaule. » J'accours avertir Patrice qui est à l'étable, et Gilles qui travaille tout près.

On se prépare tout de suite, il faut avertir Guylaine, et, avec elle, aller constater nous-mêmes ce qui est arrivé. Effectivement, Régis n'est pas trop blessé, une épaule brisée, et il est conscient.

Comment est-ce arrivé? Il était allé inséminer une vache chez un agriculteur de Saint-Fabien qui demeure près de la voie ferrée. Il a fini son travail et en revenant, une distraction j'imagine, il n'a pas vu le train à la traverse à niveau. Le train a frappé le devant de la voiture. C'est une perte totale.

C'est presque incroyable que Régis s'en soit sorti si peu amoché. Un miracle tout simplement ! C'est ainsi qu'on annonçait la nouvelle sur les ondes le lendemain : « Un jeune homme de Saint-Fabien frappé par un train a été sauvé par miracle. » On appelle tous ses frères. La surprise est énorme, il faut répéter plusieurs fois, il est vivant et pas trop blessé, il avait les épaules solides. Il a été chanceux. La police était surprise et se posait bien des questions quand elle a vu la vapeur qui sortait de la bonbonne derrière l'auto à Régis : elle contenait des ampoules d'insémination dans l'azote liquide.

\*\*\*

### Louise est opérée pour le cœur

Louise arrive de l'école, et elle nous dit:« Je n'ai pas pu faire le marathon Terry Fox. » (tout le monde connaît cet athlète qui a voulu courir tout le Canada avec une jambe artificielle). Le cœur lui battait, elle avait des palpitations et ça continuait quand elle voulait faire des exercices qui demandaient de l'énergie. Alors on va voir le médecin à notre clinique.

C'est un médecin très sérieux, il l'envoie passer des radiographies et toutes sortes d'examens à Rimouski. On ne trouve pas le problème et on nous envoie à Québec, toujours pour rencontrer des cardiologues. À Québec, on localise un peu le problème, mais on nous envoie à l'Institut de cardiologie de Montréal. Le médecin qu'on rencontre dit qu'elle a un trou au cœur et qu'elle doit avoir une opération. Il ajoute : « Vous avez de bons médecins pour vous conduire jusqu'ici, car avec ce problème, elle ne pourrait pas vivre plus vieille que 33 ans. » Comme c'était facile dans le temps. Elle allait au CEGEP de La Pocatière. Pour ne pas qu'elle perde son année, on l'opérera au début de janvier. Elle aura quelques semaines pour refaire ses forces. C'est Gaston, son amoureux, qui la conduit à l'hôpital et on l'opère à cœur ouvert. Une grosse opération, mais ça va bien, on lui donne son congé 2 ou 3 jours après. Pauvre petite, elle n'est pas forte. C'est Bernard qui la sort de l'hôpital, l'amène chez lui et nous, on va la chercher. On la descend en auto, elle est faible et trouve la descente longue. Ses forces sont revenues assez vite. Elle a recommencé vers le 20 janvier au CEGEP. Elle ne devait pas avoir beaucoup d'énergie, elle ne s'est jamais plainte et a réussi son année.

Je pense qu'elle doit faire attention à son cœur, elle a encore des palpitations surtout quand elle veut faire des escalades, le Mont-Albert par exemple. Elle en a appris quelque chose l'été dernier !

\*\*\*

### Du changement qui nous surprend

C'est en avril, un samedi matin Louise est en promenade ici avec Gaston et le petit Mathieu. Elle est enceinte d'Audrey. Je lui demande :

« Qui seront les parrains de ton bébé?

- Il ne sera pas baptisé, il n'aura pas de parrains, on change de religion.

- Ah oui ! Quelle religion?

- Les Témoins de Jéhovah. »

La surprise est énorme, décevante pour son père et pour moi. On essaie d'apporter quelques objections, leur faire prendre conscience de leur naïveté, de leur erreur, mais on les sent tous les deux très convaincus de leur décision. Elle demande à son père : « Vas-tu me fermer ta porte? »

On a eu beaucoup de peine, j'ai pleuré. Je peux lui dire aujourd'hui, mais on ne leur a jamais fermé notre porte et toute la famille a essayé de les comprendre. On a appris à vivre avec cela, bien que ça laissait tomber de belles coutumes. C'est encore notre Louise aimante et Gaston un gars de party, un gars généreux.

Nous nous doutions un peu de ce qui provoquait ce changement. Louise n'était pas très heureuse à Québec dans son 4 ½ au 4e étage. Louise est une fille de nature, des grands espaces. Elle s'ennuie des belles randonnées sur la ferme avec son chien. Mais de là à la rendre vulnérable à ce point, la surprise est indescriptible.

Ils sont heureux, ils ont beaucoup d'amis, beaucoup d'entraide de leur part. Ils semblent à l'aise dans cette religion, très, très rigide et très encadrée.

Je ne doute pas un instant que le Bon Dieu ne les regarde d'un bon œil. Comme je suis certaine que moi aussi, et toute la famille sommes sur la

bonne voie. L'important dans la vie, c'est de s'aimer les uns les autres malgré les divergences d'opinions. Je souhaite que Louise, Gaston et leur famille continuent à être heureux dans leur choix de vie et qu'ils soient comme nous : le cœur ouvert à accepter les décisions de leurs enfants.

\*\*\*

### Louise retrouve ses parents

Louise a été adoptée, toute la famille le sait. Quand on l'a adoptée, on l'a vraiment choisie pour être notre fille au même titre que ses 5 frères. Elle a toujours eu la même considération que le reste de la famille, elle peut en témoigner. Ses frères l'aiment vraiment, c'est leur petite sœur. Mais on sait que Louise a des parents biologiques, ça lui cause un peu de problèmes, surtout quand elle est malade et qu'on lui demande ses antécédents familiaux. Elle a un trou quelque part, il serait normal qu'elle veuille le combler.

Quand ses enfants arrivent, c'est normal aussi qu'elle conçoive qu'il lui manque quelque chose, la ressemblance, les gènes, le caractère. Alors, elle se décide à chercher ses parents et ce n'est pas trop long, car le service social est présentement ouvert à cela, c'est tout à fait normal.

C'est l'euphorie pour Louise cet été-là, beaucoup d'émotions pour elle et un semblant d'émotion pour les parents, à ce que nous pensons, Patrice et moi.

Patrice a surtout très mal vécu cet événement. Il disait à Louise : « C'est qui ton père, le gars du Lac-Saint-Jean ou moi? » Nous, on ne l'avait pas

adoptée pour la partager, mais on la comprenait et on ne voulait pas la brimer dans tout cela.

Toute l'année, elle se partageait, elle allait voir ses parents au Lac Saint-Jean et ses parents de Saint-Fabien en alternance. Elle avait aussi 2 sœurs, une qui est décédée quelques mois après leur rencontre, et l'autre qui ne semble pas avoir d'affinité avec elle.

Enfin, elle les rencontre et communique avec eux toute l'année, je pense, mais se rend compte que ça ne peut fonctionner. Peut-on faire renaître de l'amour maternel ou paternel après un abandon de 30 ans et quand on avait plus de 30 ans (en parlant de sa mère biologique) quand on a donné notre enfant? Pour Louise, ça s'avère impossible.

On était heureux, et j'étais très heureuse quand Louise m'a dit : « Maman, on n'a pas besoin de gênes pour être la fille de quelqu'un. »

\*\*\*

## Le divorce d'Yves

La vie est remplie de beaux moments, mais elle nous appelle aussi à affronter des événements qui font mal, mais qu'il faut vivre et accepter.

Un samedi, Yves nous téléphone qu'il sera avec nous pour le souper. Il vient seul, prétextant un voyage en relation avec son travail à Hydro-Québec. C'est très plausible.

Après le souper, sans trop de préambules, il nous apprend qu'ils divorcent, Louise et lui. C'est une surprise, un gros choc. On n'a rien vu venir, peut-

être qu'on manquait de perspicacité, mais je pense que c'est parce qu'on respectait chacun pour eux-mêmes et dans leur vie de couple. Patrice pleure comme un enfant. Je ne l'ai jamais vu beaucoup pleurer, mais il a de la peine et moi aussi, une grosse peine. On sait que tout le monde va en souffrir. Yves et Louise d'abord, car un divorce ne se fait pas sans trouble, et les enfants : Frédéric et Geneviève sont à peine sortis de l'adolescence, mais le petit Jérémy n'est pas vieux. Cependant, il faut se rendre à l'évidence, quand ça ne va plus dans le couple, c'est une décision qu'il faut prendre, à regret j'imagine.

Yves laissait sa femme, mais pas ses enfants. Il a toujours essayé malgré la situation de leur prouver qu'il les aimait toujours, ils peuvent en témoigner. Il a choisi, et choisit encore, toutes les occasions de les réunir. Malgré tous ces déboires, il n'a pas perdu son grand cœur.

C'est difficile pour ses enfants. On s'en pose des questions et on est tenté de mettre la faute sur l'un ou sur l'autre, je présume. Mais en vieillissant, les enfants vivent aussi des situations qui leur font prendre conscience que la vie à deux n'est pas toujours facile et conciliable, même si on met de l'eau dans son vin.

On a eu de la peine de la situation que vivait Yves, mais on a essayé de le comprendre et de l'aider du meilleur de nous-mêmes, de le respecter et le respecter encore dans son nouveau choix de vie. Il faut être prêt à tout dans la vie.



# Nos voyages

Patrice aimait beaucoup voyager. Si on avait eu de l'argent, nous en aurions fait beaucoup plus. Nous n'avons pas fait le tour du monde, mais tout de même, nous nous sommes un peu gâtés.

## L'Expo 67

Arrive l'année 1967. C'est l'exposition universelle à Montréal. Un événement unique qu'on ne reverra sûrement pas. Tout le monde en parle. C'est le branle-bas à Montréal. Tout est en construction sur l'île Ste-Hélène, des pavillons de tous les pays. On ne se pose pas de questions, il faut aller voir cela. Il faut nous aussi se préparer. On établit une date, le 20 septembre, les travaux de la ferme sont finis. À la fin de l'été, on envoie Bernard et Robert dans un voyage organisé par l'école.

On amène Yves avec nous. Bernard et Robert feront la besogne. Je fais garder Louise par une amie et Mme Jean, la voisine, surveille un peu la maison. Cécile, Joseph et Guylaine se joignent à nous. Une décision assez dure à prendre pour eux. Dans l'été, leur Pierrette s'est fait tuer dans un accident d'auto. Cécile est complètement brisée, elle ne veut plus entendre parler de voyage. Il a fallu user de stratégies pour la faire changer d'idée. Un aller à Montréal très pénible. Cécile est malade, elle pleure tout le long.

On se réfugie chez Alexandre. C'est la première fois que Patrice conduit dans Montréal. Alexandre nous a envoyé un bon tracé, mais on a un peu de misère, on se mêle, on fait appel à la police, et finalement on se retrouve au bon endroit. Le lendemain et le jour suivant, on passe les journées à l'expo. C'est merveilleux et avec les 3 mousquetaires, Alex, Joseph et Patrice, tout se visite avec beaucoup d'humour.

Ces pavillons représentant tous les pays, leurs coutumes et leurs richesses, rivalisent d'originalité. On embarque dans le petit train qui nous fait faire le tour de l'île. Je me souviens qu'il pleuvait, mais on faisait fi de tout. Tout était à découvrir. Notre voyage se termine à Abercorn où Germaine, Lorenzo et leur famille avaient aménagé depuis quelques années.

Ça été un voyage inoubliable de visiter ainsi tous les pays, d'avoir laissé pour 5 jours le train-train quotidien et surtout de revoir Cécile sourire à nouveau. Je pense qu'elle n'a jamais regretté ce voyage, nous aussi. Bernard et Robert s'étaient bien acquittés de leur tâche. Ils étaient jeunes, mais très responsables. Bravo et merci !

C'était nos premières vacances depuis 1952 !

\*\*\*

## Les Maritimes

Notre 2<sup>e</sup> voyage s'est fait à l'occasion de notre 25<sup>e</sup> anniversaire de mariage. Cette fois, c'était avec Léopold et Claire qui fêtaient eux aussi leurs noces d'argent.

Destination Les Maritimes. C'est la fin de juin, la température est belle. On visite les 3 provinces dans une semaine. Aucune réservation à l'avance et pas beaucoup de préparation sur ce qu'il y a à visiter. On s'est tout de même assez bien débrouillés. On visitait surtout les musées, les plages, surtout à l'Île-du-Prince-Édouard. Je me souviens de Cavendish où le sable était merveilleux. Patrice et Claire se sont surtout régalés de homard. On s'est rendus jusqu'à Halifax. L'Océan Atlantique : je me suis mouillé les pieds dans l'Atlantique, comme je le ferai plus tard dans le Pacifique. Le clou du voyage a été la visite de l'île du Cap-Breton et particulièrement la « Cabot Trail ».

Léopold et Claire étaient de bons compagnons de voyage. On était jeunes, beaucoup de plaisir, d'improvisation. On est retournés dans les Maritimes avec Adrienne et Paul-Émile.

Nous avons aussi fait quelques fois le tour de la Gaspésie. On avait toujours de bonnes raisons pour y retourner : le paysage unique au monde. Annette y demeurerait et, plus tard, Robert qui a fait son premier travail pour le Ministère des Transports à Gaspé. D'ailleurs, c'est là qu'il a rencontré sa belle Germaine. C'était un plaisir toujours nouveau la Gaspésie : la mer, la bonne bouffe et l'île Bonaventure avec ses fous de Bassan, des oiseaux aux ailes superbes, toutes blanches, c'est à visiter !

\*\*\*

## L'Ouest canadien

Patrice avait toujours rêvé d'aller dans l'Ouest canadien. Tout un voyage d'organiser, beaucoup de sous et un départ pour 20 jours. Tout s'arrange,

en faisant appel à une agence de voyages. On part le 6 septembre de Québec par autobus. Seuls tous les deux, on ne connaît personne. Mais, il n'a pas été long que nous faisons amitié avec un couple d'Amqui et un autre de Rimouski avec qui on a gardé contact pendant quelques années.

On part vers 9 heures le matin, on dînera à Ottawa. En Ontario, on visite la maison des jumelles Dionne, une mine de fer et Sault Ste-Marie où des chutes équilibrent l'eau du lac pour permettre aux gros cargos de traverser.

Dans l'Ouest, beaucoup de champs de soya, de blé nous émerveillent, c'est à perte de vue. Le trajet est assez long, en autobus, mais il y a tellement d'animation que malgré tout, le temps passe assez vite, quoique si c'était à refaire, on aurait peut-être pris l'avion jusqu'à Calgary. J'ai trouvé cette dernière très propre et bien structurée. Eux, ils avaient fait des profits avec les Jeux Olympiques d'hiver en 1988.

On a visité le grand centre d'achat d'Edmonton. Mais le clou du voyage, c'est quand on aperçoit les Rocheuses. Quelle merveille de la nature ! C'est à couper le souffle. Moi qui pensais que les montagnes de Saint-Fabien étaient les plus hautes, ah ! ah ! On est montés sur ces monts élevés en voiture spéciale. On se croyait sur la lune ! Il faisait chaud en bas, et là-haut, on était sur la neige.

J'ai beaucoup aimé la ville de Victoria qui ressemble beaucoup à la ville de Québec. On a admiré les jardins de fleurs, les geysers, l'eau des lacs qui est d'un bleu spécial. Si tu aimes la nature, c'est un beau voyage à faire.

Le retour au Québec s'est fait du côté américain. On a trouvé cela moins beau; beaucoup de terres non cultivées, une végétation de misère et la nourriture moins appétissante. Beaucoup de routes, pas tellement de choses à voir.

On a vraiment aimé ce voyage dans l'Ouest

\*\*\*

### Voyage en France

L'année 1994 s'annonce très difficile. Nous avons 4 malades : Aline, Gérard, Cécile et Monique. Tous les 4 pris d'un cancer assez grave et naturellement incurable. Ils allaient mourir tous les 4 dans le courant de l'année.

Et nous, on projette un voyage en France avec Paul-Émile et Adrienne pour le début de septembre et Cécile, toute malade qu'elle était, veut se joindre à nous. Quel été nous avons passé ! Finalement, tout s'arrange, on part comme prévu. La veille du départ, une surprise, Alexandre et Murielle se joignent à nous. Sans nous prévenir, ils ont tout préparé leur voyage.

La France, depuis le temps qu'on en parle. Ça, c'était vraiment pour moi, le rêve de ma vie : aller en France !

On prend l'avion à Québec. C'est Louise qui vient nous conduire. On débarque à Charles de Gaulle, le voyage dure 6 heures. Et on visite la France, on fait le tour en s'arrêtant à Arronanches où on visite un cimetière où sont enterrés des soldats canadiens. Sur les pierres

tombales, on lit le nom du soldat et son âge : 18, 20, 22, etc. C'est triste ! On visite Saint-Malo, d'où est parti Jacques Cartier pour découvrir le Canada. Brouage d'où proviennent mes ancêtres.

On visite des châteaux, des églises, et on n'oublie pas les caves à vin. C'est extraordinaire, chaque pierre a son histoire, et on parle français. On a un peu de misère à comprendre et à se faire comprendre, mais c'est merveilleux. On a un bon guide, la nourriture est bonne et le vin aussi, on se gâte.

Il m'arrive un accident à Toulouse (à peu près à la moitié de notre voyage) je me renverse un pied et pas à peu près. J'ai recours à un médecin. Il bande ma jambe. J'ai pu continuer le voyage, mais en boitant et en endurant mon mal. Je me disais : « Au retour, je prendrai le temps de guérir. » J'ai eu le temps, mais j'ai eu mal aussi.

Toutefois ça ne m'a pas empêchée de beaucoup apprécier la France, surtout la Tour Eiffel le soir à minuit. C'est inoubliable ! J'ai beaucoup aimé aussi Versailles et Nice.

C'est un voyage à faire et à refaire !

\*\*\*

## La Floride

Depuis le temps, qu'on se fait dire : « J'ai été en Floride, c'est le fun étendu sur la plage, on revient avec un beau bronzage. » Ça nous tentait d'aller voir cela ! On s'organise avec Cécile et Joseph, Adrienne et Paul-

Émile et on opte pour Daytona. Notre sœur Germaine vient d'épouser Jacques Miquelon et ils y passent l'hiver. On y passe 15 jours. On se baigne, on s'étend sur la plage, on visite Disney World.

On a aimé cela, mais sans plus. On aime mieux visiter !

\*\*\*

### Les Îles de La Madeleine

Nous sommes aussi allés visiter les Îles de La Madeleine. L'occasion était belle, Germaine et Robert demeuraient là. C'était temporaire, un travail commandé par le Ministère des Transports. On avait bien aimé notre voyage et surtout l'accueil de Robert et Germaine. Que le homard était délicieux. Nous en avons tellement mangé, qu'il a fallu faire le tour de l'île après souper...

C'était au début de juin. Comme on a trouvé la végétation belle à notre retour à Rimouski. Ils ne sont vraiment pas gâtés pour les arbres aux Îles. Mais ils ont d'autres beaux paysages.

Je suis retournée aux Îles après le décès de Patrice avec la gracieuseté de Sylvie et Bernard. La tante Adrienne s'était jointe à nous. C'est toujours merveilleux, voir les Îles, manger du homard, des crevettes. Les gens sont tellement accueillants et ingénieux. Ils savent retenir leurs touristes, et que dire des petites maisons de toutes les couleurs disséminées un peu partout, le sable, la mer ainsi que la manufacture de verre. C'est à voir. On ne s'ennuie pas d'y passer une semaine. Voyage bien apprécié. Sylvie et Bernard avaient tellement bien planifié le voyage.

\*\*\*

## La Manic

Le dernier voyage que j'ai fait avec Patrice, c'est à Baie-Comeau. On est allés voir le barrage Manic 5. Ça, c'était dans les goûts de Patrice. Il y rêvait depuis longtemps. Moi, j'ai été surprise de voir la gigantesque structure de ce barrage. C'est vraiment grandiose. J'ai vraiment apprécié toute l'information qu'on nous a donnée sur cette construction et bien rendue sous une forme légère et humoristique. Là encore on a pu apprécier la générosité et la disponibilité de Germaine et Robert.

C'était un voyage assez court et fatigant. On rejoint Germaine et Robert à Forestville par le Catamaran. Il fait beau et le bateau est rapide. On couche à Baie-Comeau et le lendemain, on se tapait 3 heures pour se rendre à la Manic, 3 heures pour la visite et 3 heures pour le retour et surprise, pas de chambre libre à l'hôtel de Baie-Comeau, faut donc retourner à Forestville. C'était à l'été 2004, au début d'août. Je suis surprise de voir comment Patrice supporte tout cela, beaucoup de marche et d'escaliers.

Ça été un court voyage, mais agréable. C'est la dernière fois que j'ai vu Patrice rire autant. Je m'en souviens encore. On avait le cœur à la fête. On sentait quelque chose...

Ces voyages sont pour moi de beaux souvenirs que j'aime à me rappeler. Toute seule, je n'ai plus le goût de voyager, si ce n'est que d'aller visiter mes enfants quand j'en ai l'occasion.

Je me rappelle tous ces beaux voyages que nous avons faits soit en regardant les photos ou en y rêvant tout simplement. Ç'a été vraiment des récompenses que nous nous sommes accordées de vraies richesses en souvenirs. Certaines gens n'ont pas le goût de voyager, mais c'était important pour nous.



# Notre vie sociale

## Les Amis

Je n'ai pas beaucoup d'amis, de vraies amies à qui tu peux tout confier, les recevoir et aller les visiter souvent. Mes vrais amis sont d'abord mes enfants et mes sœurs.

Si je commence, quand j'étais jeune, à l'école primaire, j'avais une grande amie. On ne se quittait pas, on se confiait nos petites joies, nos peines. On a grandi, on a vieilli et nos voies se sont séparées. Elle a fait une religieuse, elle a habité aux États-Unis et moi j'ai enseigné et je me suis mariée. Le plus malheureux c'est que je l'ai rencontrée il y a quelques années et elle ne me reconnaissait pas. Elle avait même oublié mon nom et mon existence. Une vraie amie? J'en doute.

À l'école normale, où j'ai fait mon cours d'enseignante, j'étais pensionnaire. Alors, il fallait se faire des amies si on ne voulait pas mourir d'ennui. J'avais 2 bonnes amies dont une en particulier : Gisèle Verreault. Elle était ma voisine de lit au dortoir. On partageait tout : nos pleurs, nos joies, nos déboires, nos projets. Les sœurs avaient même peur que nous vivions une « amitié particulière ». L'autre, Noëlla Lavoie, je l'ai rencontrée plus souvent après la fin de mes études, elle demeurait à Rimouski. Je les ai fréquentées pendant plusieurs années après ma sortie des études, même mariées, on s'est rencontrées plusieurs fois et nos maris étaient

copains. Maintenant, je ne sais plus ce qu'elles sont devenues. Je ne suis peut-être pas très fidèle en amitié...

Après mon mariage, je demeure à Saint-Fabien. Je ne connais pas beaucoup de monde. Je me fais amie avec une voisine. On se voit et se fréquente souvent, on se rend service. Elle est très généreuse de son temps et de sa personne. Mais, elle est tellement négative, elle me déprime. Je la laisse tomber et je m'en porte beaucoup mieux.

J'ai eu de bonnes amies qui sont décédées, de vraies amies. J'ai eu beaucoup de peine de les perdre.

Présentement, j'ai deux bonnes amies, des amies de longue date : Dorothée Côté et Fabienne Coulombe. On n'est pas toujours à se visiter l'une l'autre, mais on a beaucoup de plaisir à se rencontrer et surtout à se téléphoner. De plus, leur mari était de bons amis à Patrice.

J'ai une sœur qui est tout proche de chez moi, Adrienne, et ma belle-sœur Claire que j'apprécie beaucoup.

Enfin, c'est bien comme ça. Je suis peut-être une personne un peu solitaire et asociale. Peut-être quand on a une famille, on n'a moins besoin d'amis, car elle nous apporte tout ce que nous avons besoin d'amitié, de confidences. Si je considère les bonnes relations avec tout le monde qui m'entoure, j'ai beaucoup d'amis.

\*\*\*

## Nos cours de danse

Une aventure qui nous a apporté de belles et bonnes choses aux points de vue personnel et social : suivre des cours de danse. Nous sommes 5 couples, on se connaît bien et même on peut se dire des amis. On apprend que des cours de danse s'organisent à Saint-Fabien. Pourquoi on ne les suivrait pas? Les enfants sont grands, on ne sort pas beaucoup. Ça nous prend un motif pour se rencontrer et se divertir, quoi de mieux que la danse. Mon amie Dorothee et moi on convainc nos maris, on fait quelques téléphones et on s'embarque tous les cinq couples.

Ce n'est pas facile, on connaît un peu la musique, mais pas plus. Le programme est chargé : la rumba, le slow, le swing, le tango, la valse, la samba, le cha-cha, le triple swing...

Il faut compter les pas et pratiquer si on veut, d'une semaine à l'autre, se souvenir de ce que le professeur nous enseigne. Un couple qui avait déjà leur diplôme s'offre à nous aider à pratiquer.

Alors, une fois par semaine, on va à nos cours et un autre soir, on se rencontre pour pratiquer. Ça implique bien des sorties et des réceptions, mais c'est l'hiver, on est jeune et c'est amusant. Mais, c'est beaucoup de danses pour des néophytes comme nous. Alors dans nos pratiques on choisit et pratique celles que nous aimons le plus et qu'on a plus de facilités à apprendre : le cha-cha, le triple swing, la samba et la grande valse.

Ça « swingne » ! Un moment donné, il a fallu que Patrice ajoute une poutre au sous-sol, car le plancher voulait lâcher. C'était la vieille maison.

C'est le fun et ça scelle des amitiés, car chaque couple nous reçoit à son tour. Je suis contente, Patrice a l'air d'aimer cela et il se débrouille bien, je devrais dire mieux que moi. De plus, j'ai un défi à relever. On m'avait dit : « Jamais tu ne réussiras à ce qu'un Belzile apprenne à danser. » Il n'y avait pas de meilleur motif pour foncer... En plus, depuis le temps que Patrice veut danser le quadrille (une danse folklorique) nos amis lui enseignent et je peux dire qu'il le dansait très bien.

Le samedi soir, on allait exercer nos talents à Rimouski. Quels beaux souvenirs ! On a beaucoup aimé cette période. Je ne devais absolument pas oublier de l'écrire dans mes mémoires. Je pense que ça nous a gardés en forme et plus jeunes. Aujourd'hui, je ne pourrais pas, j'ai oublié toutes ces danses. Chaque chose en son temps !

\*\*\*

### Implication sociale

Comme tout bon citoyen, nous aimions nous tenir au courant du bon fonctionnement de la vie économique et sociale de notre paroisse et travailler surtout au développement de celle-ci. On n'a jamais eu vraiment de fonctions principales comme maire, échevin, mais quelquefois, c'est plus facile de revendiquer et d'activer le progrès dans des positions subalternes.

Je me souviens, Patrice a travaillé très fort pour l'illumination des rues du village. On était dans les années 70 et pas encore de lumières de rue. Le maire, je ne le nommerai pas, était rétrograde, mais multipliant les

demandes, Patrice et un de ses amis ont réussi. Bien que ce n'était pas la densité de lumière qu'ils voulaient, le village était illuminé.

À partir de 1985, Patrice a travaillé fort aussi pour obtenir le filtrage de l'eau. On nous disait que l'eau était de bonne qualité, elle venait d'un lac et ne présentait aucun danger de cancer, mais elle était jaune et d'un jaune assez jaune, comme de l'urine. Nous qui avons toujours eu de la bonne eau à la ferme, on n'acceptait pas cela, surtout qu'elle jaunissait même le linge. Mais Patrice quand il avait une cause à défendre, préparez-vous, il ne la laissait pas tomber. On a obtenu gain de cause. On a installé un filtreur et l'eau est blanche, douce, lave très bien, un peu chlorée cependant comme partout, mais elle est consommable.

Patrice avait toujours un petit calepin dans sa poche où il notait ses demandes. Ça ne le gênait pas de déranger le maire.

Patrice a aussi fait partie de l'ambulance Saint-Jean. Un mouvement humanitaire formé pour prêter main-forte dans des sinistres, tenir l'ordre dans les réunions. Il aimait cela, il avait un costume spécial. Ça lui a fait connaître beaucoup de monde. C'était vraiment un mouvement important. On leur faisait suivre des cours de secourisme et de premiers soins.

Patrice a aussi été président ou directeur de différentes associations agricoles, mais il trouvait qu'il n'avait pas l'envergure et la prestance pour prendre ainsi des postes de commande. Je trouvais pourtant qu'il avait des questions pertinentes quand on allait dans les réunions.

Il ne faut pas que j'oublie de dire qu'il a participé à l'exposition agricole de Rimouski avec son troupeau de vaches Ayrshire, dont il était très fier. Il ne manquait jamais une occasion de dire que la vache Ayrshire était la plus belle et la meilleure au monde. On a progressé très, très lentement à l'exposition, mais un jour, on a décroché le titre de « Meilleur éleveur ». Quelle fierté !

C'était très important l'exposition. Ce n'était pas nécessairement pour le côté monétaire, mais pour faire connaître son troupeau, rencontrer des amis et festoyer. C'était quasiment la semaine de vacances. Bernard, Robert et Yves pourraient en raconter beaucoup sur le temps de l'expo. Et même Régis, Gilles et Louise, ils y ont tous participé. C'étaient des belles rencontres pour eux aussi et même un certain petit-fils, Frédérick, trouvait cela amusant aussi. Moi, j'y allais la journée du jugement des vaches et des génisses que les jeunes présentaient et j'étais très, très partisane. Que de souvenirs, je me rappelle en écrivant cela.

Il faut noter que la journée du jugement Ayrshire, je faisais un cipaille que nous dégustions assis sur les balles de paille dans l'étable, à côté des vaches, mais le cipaille était bon et nous avions faim.

Aujourd'hui, ce n'est plus pareil les expositions. On y va pour gagner et la compétition est féroce. Il y a longtemps que je n'y suis pas allée. On n'y a plus d'intérêt.

Pour ma part, je n'ai pas vraiment eu beaucoup d'implication sociale. Tout le temps que les enfants étaient jeunes, j'avais déjà assez d'occupation et de désennui. Toutefois, j'ai participé au comité de parents à l'école.

J'aimais cela et je trouvais cela très important de me tenir au courant des rouages de l'école.

J'ai été présidente de l'A.F.E.A.S (Association féminine d'éducation et d'action sociale). C'est une organisation qui m'a apporté beaucoup. Je rencontrais des femmes, je m'en faisais des amies. J'ai suivi des cours de connaissance de soi, de relations humaines. On organisait des conférences sur différents sujets. Être présidente m'a donné l'occasion de m'affirmer, de prendre des décisions, et de m'imposer quelques fois... Ce qui a été et est encore une difficulté majeure pour moi.

Ma principale réalisation au sein de cet organisme, a été de mettre sur pied une chorale pour l'église. On n'avait pas de chorale. Imaginez, un dimanche avec quelques amies, je décide d'aller chanter à la messe. Ce devait être pathétique. Alors, j'ai invité un professeur de chant choral. Plusieurs femmes et hommes ont embarqué. Le professeur a montré à quelques femmes à diriger et ça fonctionne encore. On ne peut pas dire qu'on a la meilleure chorale, mais on en a une. C'est beaucoup mieux qu'avant. Les meilleures chanteuses sont maintenant trop vieilles et ont abandonné. Il manque peut-être de volontaires et de leadership, je ne sais pas, je ne suis plus impliquée.

J'ai eu aussi des invitations à me présenter comme maire, échevin ou commissaire d'école, mais j'ai toujours refusé comme je l'ai mentionné précédemment.

J'ai mis beaucoup d'énergie à l'organisation des fêtes du 150e de la paroisse. Des fêtes grandioses qui réunissaient tous les gens natifs de

Saint-Fabien. J'étais la vice-présidente de ces fêtes. On m'avait confié la tâche d'organiser la soirée canadienne. Dans le temps, c'était une émission enregistrée et diffusée sur les ondes dans un poste de télévision de Sherbrooke (je ne me souviens plus des lettres d'appel). Toute une corvée ! Il fallait choisir les danseurs, les musiciens, les chanteuses, chanteurs, le couple de doyens, l'autobus pour s'y rendre, la réservation à l'hôtel et... les critiques, ça je ne l'avais pas prévu.

Les danseurs auront deux danses à exécuter : un quadrille et un brandy. Entre les danses, il y a des chansons d'époque. Je me dois de choisir quelqu'un qui s'y connaît dans ces danses et qui pourra m'aider. Je demande à un couple de bons amis, du moins je crois des vrais amis. Quelle erreur je fais ! Je ne les connais pas sur toutes les coutures à ce que je vois. Ce sont deux narcissiques... Ils commencent à me faire de la misère vers la fin de la préparation, ils refusent que le président des fêtes et son épouse se joignent au groupe. Pourtant, on a un président extraordinaire ! Ça me fait de la peine, mais je me rends à leur décision. C'est une 2e erreur de ma part. Ils invitent, à la place, un couple de leurs amis. Je suis très déçue. Je me confie à quelqu'un d'honnête et objectif, heureusement car on me réserve encore des surprises à Sherbrooke, après l'enregistrement de l'émission... En effet, l'ordre de passation des danses établi au départ est chambardé par le réalisateur et là on m'accuse : c'est uniquement de ma faute, j'ai tout arrangé avec le réalisateur, je suis même allée le rencontrer la nuit pour changer le programme. Imaginez, je ne connais rien dans Sherbrooke...

J'étais effondrée, fatiguée. J'ai pleuré, pleuré, mais ça m'a permis de connaître les vrais amis surtout au retour à Saint-Fabien, car ils ont

continué à me mettre des bâtons dans les roues à me faire ch... tout le reste de la fête. On accusait même Patrice de s'en être mêlé. Ils sont encore de ce monde. Je leur ai pardonné, mais je n'oublie pas. C'est spécial, mais à chaque fois que le les rencontre, je repense à tout cela. Ce n'est jamais revenu de vrais amis !

Je me suis beaucoup culpabilisée dans tout cela. Mon manque d'expérience dans ce genre d'activité et, peut-être mon manque d'esprit de décision. Aujourd'hui, je n'agirais pas pareil, mais il en a coulé de l'eau dans la rivière depuis. Patrice était plus philosophe que moi. Il m'a beaucoup soutenue là-dedans et mes vrais amis aussi. C'est un souvenir à oublier. Ça n'a pas empêché les fêtes d'obtenir un succès grandiose.

\*\*\*

Nos amis et voisins vivent une grosse peine

C'est vers le 20 décembre 1975. Georges Belzile, le fils de nos amis Léopold et Dorothée, travaille chez Purdel : à la meunerie. Pendant une période de repos, Georges s'assoit dans la première marche du haut de l'escalier, il tombe et s'échoit sur un plancher de ciment et se fracasse le crâne. On le transporte à l'hôpital. Il est inconscient et ne reprend jamais conscience. De plus le médecin déclare que, même en reprenant ses esprits, il aura des séquelles graves, il ne pourra plus marcher et son mental... La chute qu'il a faite est très sérieuse.

Quelle nouvelle pour un 23 décembre, la veille de Noël ! Une grave décision s'impose : va-t-on le débrancher et le laisser aller? Dorothée et Léopold sont devant un dilemme. Connaissant Georges, le voir assis dans

une chaise roulante le reste de sa vie, ne pas avoir toutes ses facultés mentales. C'est impensable. On consent à le débrancher, adienne que pourra. Il meurt dans la nuit du 24 décembre.

C'est triste, vraiment triste, un garçon de 18 ans, leur relève sur la ferme, un garçon avec autant de potentiel et d'ambition. Quelle fête de Noël pour eux, et pour nous aussi. Ce sont nos amis et voisins. Pour les garçons, c'est un copain, il a leur âge. C'est tellement bête et imprévu, la façon dont c'est arrivé.

Léopold et Dorothée sont dévastés. Ils ont beaucoup de misère à s'en sortir, mais à force de volonté et l'aide des autres enfants, ils y parviennent.

Leur blessure est à peine cicatrisée, lorsque leur fille Julie, 16 ans, leur bébé, est prise d'un mal subit. Elle est oppressée, a de la misère à souffler. On l'amène à la clinique et de là à l'hôpital. Elle meurt une dizaine de jours après. C'est un virus qui a détruit ses poumons. On peut comparer cette maladie à « la mangeuse de chair », c'est irrémédiable.

Quelle tragédie ! Toute la famille est atterrée. On se demande si Léopold et Dorothée s'en sortiront. Ils sont admirables, ils s'en sortent encore et leur couple survit. Quel courage ! Mais ils n'ont jamais oublié. À chaque fois qu'on se rencontre, ou au téléphone, Dorothée m'en parle encore après plus de 20 ans.

# 36 métiers, 36 misères

## L'enseignement

Dans mon temps, je devrais dire autrefois, une femme ne continuait pas à travailler après son mariage, travailler à l'extérieur, on s'entend, même si elle avait une profession. C'était la mode du temps surtout à la campagne. De toute manière, ça s'est passé comme ça pour moi : j'ai arrêté de travailler pour rester à la maison. Pourtant, j'enseignais et j'aurais facilement eu un emploi tout près de chez moi, mais... qu'auraient dit les gens? « Ah ! Son mari ne peut pas la faire vivre. » C'était le pourvoyeur. Quand je repense à tout delà, je me dis que j'ai été folle. Un petit salaire mensuel de 80 \$ par mois, comme ça aurait été bienvenu. Mais ça se passait comme cela dans le temps...

Cependant, pour « arrondir » les fins de mois, je prenais toutes les petites opportunités qui se présentaient : recensement municipal, électoral ou scolaire, travail comme scrutateur ou secrétaire dans les bureaux les journées d'élection.

Un beau jour, plusieurs années après notre mariage (les mœurs commençaient à changer), j'entends dire qu'une enseignante est enceinte et ne peut reprendre sa classe après les fêtes. Quelle belle opportunité. J'applique sur le poste et je l'ai. Une classe de garçons de 4e et 5e années.

J'ai de nouveau le goût d'enseigner, j'aime cela. Je termine l'année et les religieuses veulent m'avoir au couvent. Dans le temps, les classes n'étaient pas mixtes; les filles au Couvent, et les garçons au Collège avec un directeur.

J'accepte d'aller enseigner au Couvent. Un groupe de filles extraordinaires, des petites filles de 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> années motivées et qui m'aiment. C'est merveilleux ! Mais, il y a un mais, je tombe enceinte. C'est Régis qui s'annonce et dans le temps, on n'a pas tous les avantages qu'on a aujourd'hui. Je n'aime pas toujours les syndicats, mais dans ce domaine, ils ont contribué beaucoup à faire avancer les choses.

J'enseigne jusqu'au début d'avril et là, la supérieure me dit que je dois arrêter, car je suis grosse et ça porte scandale. Je me souviens, à mon départ, tout le monde pleurait, l'enseignante et les élèves. J'accouche le 14 mai 1960 d'un beau petit garçon, le quatrième.

En 1962, l'enseignante de l'école du bas de la paroisse, tout près de chez moi, tombe malade. J'applique et on m'engage. Un groupe d'une vingtaine d'élèves de la 1<sup>re</sup> à la 5<sup>e</sup> année. Dans le temps, il y avait encore les petites « écoles de rang » comme on les appelait. L'enseignante s'occupait de l'enseignement et de la discipline. Elle était « roi et maître » dans l'école. Je connaissais cela pour l'avoir pratiqué avant de me marier.

Parmi le groupe d'élève, j'ai mes trois enfants : Bernard, Robert et Yves. C'est un peu plus délicat... On a des enfants qui sont brillants à l'école. Je me dois de leur donner les notes qu'ils méritent, mais la situation crée un peu de suspicion chez les parents. Heureusement, l'avenir s'est chargé de

rétablir les choses, car leur succès ne s'est pas arrêté là. Ils ont toujours fait preuve de leur talent et de leur motivation. Enfin, tout allait bien malgré tout. Mais, il y a encore un mais, je tombe encore enceinte au tout début de l'année.

Dans le temps, il n'y avait pas beaucoup de moyens d'empêcher la famille... Il n'y en avait qu'un seul comme je me plais à le répéter encore aujourd'hui : il fallait se tenir au bord du lit, et à la grâce de Dieu.

Un beau matin, vers la fin de mars, le commissaire arrive. Je dois expliquer ce qu'est un commissaire. C'est celui qui voit au bon fonctionnement de l'école et qui a aussi un regard sur l'engagement des enseignants.

Alors, le commissaire vient s'assurer du bon fonctionnement de la fournaise, mais je soupçonne une autre raison, il a su que la maîtresse était enceinte. Quelques jours après sa visite, j'ai une lettre de la commission scolaire. On me demande de bien vouloir laisser la classe et même on me demande de passer au bureau et là, on me fait signer pour ne pas que je reprenne le poste en septembre.

Quelle injustice ! L'enseignante qui faisait office avant moi était guérie et elle voulait reprendre son poste. Si j'avais les mêmes avantages qu'aujourd'hui, j'aurais laissé mon emploi en avril pour reprendre l'année d'ensuite et recevoir une partie de mon salaire et m'occuper de mon petit bébé. Je ne peux qu'admirer tout le travail qui s'est accompli depuis.

Mais ça n'empêche pas les enseignants d'avoir encore des problèmes. Ce sera toujours une profession mal reconnue. Pourtant l'éducation est la base de la société. Aujourd'hui, plus que jamais, il faut vraiment avoir la vocation pour s'en aller dans cette profession. La discipline est plus difficile qu'autrefois. On a souvent comme élèves des « enfants-rois ». Les postes à temps plein sont rares, les exigences sont énormes, mais la reconnaissance encore inexistante. Mais peut-être quand on lira ces lignes, ce sera chose du passé et la profession sera revalorisée, je le souhaite. C'est tellement une belle profession et tellement utile.

Comme je le disais précédemment, comme Martin Gray, je saisisais toujours la 1<sup>ière</sup> chance. Un peu plus tard, je me retrouve donc enseignante aux adultes. Je choisis d'enseigner le français, ma matière préférée. J'ai vraiment aimé cette expérience, pas de discipline à faire, des élèves motivés pour la plupart et mon salaire augmente : 6,00 \$ de l'heure. C'était le plus gros salaire dans le temps. C'est incroyable comme tout a changé, et cela, depuis environ 1960, époque qu'on a appelé à juste titre la « Révolution tranquille ».

Ce travail à l'extérieur, surtout dans l'enseignement aux adultes, a été une belle période de ma vie; mais c'est rare qu'on ne rencontre pas une situation qu'il faut accepter et faire avec. C'est toujours pour sauver de l'argent et en éducation c'est très important. J'explique. Québec-Téléphone, en accord avec la Commission scolaire, propose une de leurs inventions, une machine qu'on appelle : « Téléscrip ». On l'installe à Rimouski au bureau central. De cet endroit, un professeur de français, de mathématiques et d'anglais donne son cours et c'est diffusé dans les 3 ou 4 endroits où les cours aux adultes sont dispensés. On ne voit pas le

professeur, mais son exposé apparaît sur un écran fixé au mur. Si l'élève ne comprend pas et a une question, 3 téléphones sont à sa disposition pour communiquer avec le professeur.

Mon travail consiste à surveiller tout simplement. Je n'ai pas le droit de donner une explication supplémentaire. Je suis là pendant 6 heures (de 4 à 10 heures). Je n'ai pas le droit de lire ou de tricoter en surveillant. Des heures très longues, ennuyantes et « endormantes ». Souvent les élèves me disaient : « Fermez la machine et enseignez-nous. »

Ça coûtait moins cher, moins de professeurs à payer, mais ça ne s'est pas avéré très efficace. Inutile de vous dire que quand on m'a donné le choix de donner un cours de français en sec II ou continuer au « Téléscrip », l'hésitation n'a pas été longue. Cette façon d'enseigner n'a pas duré longtemps, 2 ans je pense, et on est revenu à la vieille méthode.

Ç'a été une belle période de ma vie, mais tout de même assez exigeante. Je travaillais 6 heures par jour. Souvent de 4 heures à 10 heures le soir. Je devais donc préparer le souper avant de partir et de plus mon groupe d'homme et de femmes fumait pour la plupart. Comme je suis un peu asthmatique, les rhumes étaient récurrents. Je me souviens, à la fin d'une session, j'ai dû avoir des traitements à l'hôpital.

Patrice s'occupait bien des enfants, Louise n'avait que 2 ou 3 ans. Mais tout le monde était heureux quand je tombais en vacances. J'ai continué l'enseignement, en faisant de la suppléance. Je trouvais cela pénible. J'allais jusqu'à Bic, Saint-Eugène, Saint-Valérien. De plus, je trouvais les élèves indisciplinés surtout au 2e cycle. Je ne me trouvais plus

compétente, il me semble que ma voix ne portait plus, je n'avais plus d'autorité. Un bon jour, j'ai tout arrêté, et sans regret.

\*\*\*

### Secrétaire du C.A.B (Cercle d'Amélioration du Bétail)

Parallèlement à mon travail de suppléante, j'ai été secrétaire du C.A.B du Bic. Un travail qui consistait à corriger et à compter les factures que les inséminateurs me remettaient à la fin de chaque mois. Quand mon travail était fait, j'envoyais ces factures au Centre d'Insémination artificielle de Saint-Hyacinthe. De plus, tous les mois, j'assistais à l'assemblée générale, aussi pour en prendre les minutes. À part ces réunions, je faisais ce travail à la maison, un petit travail pas très lucratif, mais intéressant.

\*\*\*

### Le bureau d'enregistrement

Un beau jour, on m'offre de tenir le bureau des licences automobiles. J'accepte. Patrice m'installe un bureau au sous-sol. Les gens venaient pour enregistrer leur voiture, ou camion, ou tracteur de ferme une fois par année. Si je me souviens bien, dans le temps on avait de janvier à avril (le 30 avril) pour le faire. Comme toujours, les gens attendaient les derniers jours. C'était l'enfer, les gens faisaient la file. Patrice m'aidait, et Robert aussi a écopé une année où il était en chômage.

J'avais souvent de grosses sommes d'argent à la maison, j'étais inquiète pour les voleurs et le vandalisme surtout quand on sortait et que Louise demeurait seule. Mais il n'est rien arrivé. De plus les gens venaient sans

rendez-vous à toute heure du jour et même de la nuit. J'ai vu des gens me réveiller en pleine nuit pour un transfert de voiture. C'était énervant et peu payant. Je n'ai pas pleuré quand le gouvernement a changé de fonctionnement.

\*\*\*

### Le restaurant Bon Voyage

Le dernier emploi que j'ai occupé, et non le moindre, c'est mon travail au restaurant le Bon Voyage, comme cuisinière et boulangère, surtout boulangère. J'en ai fait du pain. Je n'ai jamais compté combien, mais l'été, un sac de farine de 100 livres y passait des fois dans une journée. On en vendait et on en vend encore. C'est une de leurs meilleures sources de revenus. De plus, tous les matins, je décidais du menu du jour que je devais faire et en plus, j'aidais au déjeuner. Des œufs, des « toasts » et des crêpes, j'en ai fait.

C'est peut-être le travail le plus exigeant que j'ai eu à accomplir. Patrice me trouvait bien fatiguée quand je revenais l'après-midi. Je commençais à 7 heures du matin. Je n'étais pas de compagnie agréable au retour. Dès que je m'assois, je dormais. Il avait hâte que j'arrête. Malgré tout, j'ai bien aimé cela. Je trouvais cela valorisant, et encore plus après que j'ai arrêté, et que les gens me disaient : « Le pain était meilleur quand c'était toi qui le faisais. » C'était gratifiant.

Je boulanges encore, j'adore cela et mes enfants et petits-enfants ont l'air de bien l'apprécier.

Ç'a été ma vie de travail à l'extérieur. Il y avait du négatif, mais aussi du positif partout où j'ai œuvré. Je peux dire que Patrice m'encourageait, me supportait et m'approuvait, et moi, et bien, ça me faisait de l'argent à moi pour habiller les enfants, meubler la maison et se gâter un peu, car une ferme il faut tellement d'argent pour faire fonctionner tout cela, j'étais mal à l'aise d'en dépenser. J'ai toujours aimé avoir mon compte à moi, et ma sécurité, c'est bien important. Je suis encore pareille. Je m'organise toujours pour avoir une petite réserve pour mes vieux jours. Ce sera pour bientôt j'imagine, j'ai 80 ans au moment où j'écris ces dernières lignes ah !

Je dois ajouter aussi que j'ai encore de bonnes relations quand je rencontre mes anciennes collègues de travail. On a encore du plaisir à se raconter des petites anecdotes, pourtant il y en a qui sont beaucoup plus jeunes que moi. C'est peut-être le Secret pour garder un brin de jeunesse.

\*\*\*

## Un terrain de Camping

Nous avons un espace assez large en avant de la maison, vers la 132. Des personnes nous disaient : « Pourquoi vous ne faites pas un terrain de Camping? La route est droite et il n'y en a pas près d'ici, ça ajouterait à vos revenus. » Comme on essayait de toutes les manières d'augmenter notre revenu, on se laisse convaincre.

Patrice s'attelle à la tâche. Ça exigeait un local pour toilettes et douche, des tables, des chaises. Patrice a travaillé les quelques mois d'hiver pour tout mettre cela en marche. Il faisait cela sur le « fenil ». C'était toute une

corvée. Au printemps, il a tout installé cela et on était fiers quand le premier campeur s'est pointé.

Nous en avons pratiquement tous les soirs, mais pas de cortèges. C'était souvent des Anglais. Il fallait sortir nos talents pour la langue seconde. On tenait un registre où on les faisait signer et mettre leur adresse.

Ce n'était pas coûteux pour camper à cette époque : 2,00 \$ pour une tente et 5,00 \$ pour une roulotte qu'on branchait. Ça nous tenait captif tout l'été et ce n'était pas lucratif, il fallait souvent courir après le campeur pour se faire payer. On n'a pas amassé de fortune avec cela. Je me demande si ça payait les investissements. On a opéré cela 4 ou 5 ans. Quand le Ministère des Transports a élargi et relevé la route, on a fermé. De plus, le parc du Bic avec leur terrain de Camping était beaucoup plus attirant. Peut-être aurions-nous dû le faire du côté du verger. Enfin, ce n'était pas une bonne façon d'augmenter nos revenus, on ne s'en allait pas dans la bonne direction. C'était un essai.

\*\*\*

## Les abeilles

Un jour, pour essayer d'ajouter un supplément à nos revenus, on décide de garder des abeilles. On a un bel endroit pour ça. Le verger derrière la maison. Mais on ne s'improvise pas éleveur d'abeilles. On s'en est vite rendu compte.

Adrien Beaulieu, notre beau-frère, a une dizaine de ruches entreposées et dont il ne se sert plus. On les achète à prix réduit. On les nettoie, on les

installe dans le verger et on achète des abeilles. On demande des conseils à un apiculteur de Sainte-Luce, et on y va.

La première année, ça va bien, Patrice se débrouille bien avec cela. Il est patient, délicat, a des mouvements lents et assurés, et il n'a pas peur. C'est un facteur très important. Quand les abeilles essaient, il faut sauver le paquet. On étend un drap blanc sur l'herbe et le groupe d'abeilles vient s'y poser. Ensuite on les dépose dans une ruche nouvelle qu'on a préparée.

Moi, c'est la catastrophe. Bien que masquée et avec des gants, j'ai peur des abeilles, et je vais trop vite. Je me souviens, dans le temps des foins, il y a eu un essaim. Patrice est dans le champ. Je m'essaie, mais qu'est-ce que vous pensez qu'il est arrivé? Les abeilles se sont enfuies...

L'automne, on récolte le miel, une récolte assez médiocre et la machine pour l'extraire n'était pas une merveille. Notre miel n'avait pas une qualité extraordinaire. On l'a mangé pareil, c'était bon pour les bronchites.

L'hiver, Patrice entreposait les ruches dehors. Il les déposait sur des bancs soulevés d'environ 2 pieds. Il les entourait de laine minérale. Après le premier hiver, Patrice craignait le pire. Il y avait plusieurs abeilles qui étaient mortes mais finalement il en restait assez pour continuer. Le deuxième printemps par contre, peut-être qu'il y était tombé plus épais de neige dans l'hiver, ou que le banc s'était écrasé, alors là, toutes les abeilles étaient mortes.

Ç'a été fini notre élevage d'abeilles. Je n'ai pas pleuré.

## La laine des moutons

« La laine des moutons, c'est nous qui la tondaine, la laine des moutons, c'est nous qui la tondons... ». Je l'ai connue cette chanson, je l'ai pratiquée.

Au début, en plus de garder des vaches, on gardait des moutons dans une bâtisse qu'on appelait bergerie. Nous en avions une vingtaine. C'était marginal, mais tout de même, il fallait s'en occuper. Patrice aimait les moutons, et il réussissait bien cet élevage. C'était des bêtes de race pure Oxford, une tête ronde laineuse.

Toutes ces belles brebis agnelaient en avril, et toutes à quelques semaines d'intervalle; majoritairement, elles avaient 2 agneaux chacune. Quand tous ces petits agneaux étaient nés, il fallait tondre les brebis. Patrice le faisait lui-même avec un rasoir (clipper) à la main au début et, par la suite, à l'électricité. Il était assez rapide, peut-être pas comme les Australiens qui en élèvent des centaines, mais ce n'était pas long à déshabiller un mouton de sa laine. Aujourd'hui, c'est un tondeur qui fait le travail.

Après la tonte, il fallait laver la laine. Ça m'incombait. Je choisissais une journée de beau temps, sec et assez chaude. Patrice m'aidait. On lavait cela dans des cuves, et on l'étendait sur les clôtures et des panneaux de bois. C'était pénible et pas très agréable à faire. Après, on vendait cette laine à des prix ridicules. Ma mère réservait quelques tonsures de leurs moutons qu'on lui apportait cardée, c'est-à-dire prête à être filée. Elle en

faisait des bas qu'elle tricotait, et des couvertes qu'elle tissait avec un métier. Moi, je la vendais et achetais la laine filée. C'est avec tout ce travail, qu'on passait le temps l'hiver. On n'allait pas dans les pays chauds dans le temps...

L'été, les brebis et leurs agneaux, on les envoyait dehors. On les rentrait assez tard l'automne. On vendait alors les agneaux souvent à des bas prix, car c'est une viande assez méconnue. Aujourd'hui, on en consomme un peu plus, mais encore. Qui a déjà mangé de l'agneau? Pourtant, bien préparée, c'est une viande de choix, côtelettes, gigots. Aujourd'hui, le producteur vend ses agneaux plus chers aussi.

On a vendu notre troupeau d'agneaux pour grossir le troupeau de vaches. La mode était d'avoir une seule production.

# La retraite

L'heure a sonné, c'est le temps de prendre une retraite bien méritée je présume. Patrice à 58 ans, Gilles est marié et toujours d'accord à prendre la relève et Patrice trouve qu'il est trop vieux pour former une compagnie.

Prendre sa retraite, ça veut dire tout laisser, ferme et maison. Ce n'est pas facile. Quel été j'ai passé ! On se perdait en conjectures, sur ce qu'on devait faire, où va-t-on aller rester après la vente de la ferme; qui paraît peut-être rapporter de quoi bien vivre, mais qui n'est pas la réalité quand on a payé toutes nos dettes.

Tout l'été, j'étais comme dans une toile d'araignée. Je demandais conseil, on me répondait, c'est seulement vous qui pouvez trouver une solution à votre problème. Quel problème ! On se cherche un logement à louer, ils sont rares et pas très appropriés pour nous qui avons toujours été propriétaires les 2 pieds sur la terre. On ne veut pas d'appartement à un 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> étage. On le veut assez grand, car les enfants sont tous à l'extérieur et on veut pouvoir les loger quand ils nous visitent. On pourrait se construire sur la ferme, mais moi je ne veux pas que Patrice s'embarque dans une autre construction. J'avais trouvé cela dur quand on avait bâti celle où on demeurait.

C'est tout un dilemme, mais il y a sûrement une solution. Enfin, un bon dimanche matin, je m'en souviens encore, en me levant, je dis à Patrice :  
« Suis-moi, suis-moi pas, je m'en vais ! »

On cherche une maison, on trouve quelque chose au Bic, mais Patrice ne veut rien savoir. Enfin, un bon jour, en venant au village, je vois une pancarte à vendre. Une maison pas trop grosse et peut-être pas trop dispendieuse. On va la visiter. En entrant, elle me paraît bien sympathique, ce n'est pas loin de la ferme et surtout le prix nous convient, on achète et on déménage le 17 février 1985.

Mais, il faut la payer, et vivre. Tout l'hiver, Patrice suit des cours en sylviculture et l'été, il travaille sur la ferme, ce qui nous permet de rencontrer nos dépenses. Un bon soir, on va souper au Bon Voyage avec Gonzague et Aline. Marie Beauchesne, la propriétaire, vient s'asseoir avec nous. Patrice lui demande : « Tu n'as pas besoin d'une laveuse de vaisselle? » Ça ne tombe pas dans l'oreille d'une sourde, il y a longtemps qu'elle pense à moi, mais pas spécialement pour la vaisselle. Je commence dès le lendemain, ou quelques jours après, et j'y suis restée 6 ans et je n'ai pas fait que laver de la vaisselle. J'en ai déjà parlé.

J'aime cela. Il y a quelques cuisinières, je devrais dire 2, qui me font la gueule. Je ne leur ôte pas leur place, mais elles se sentent lésées. Enfin, elles partent toutes les deux pour travailler à d'autres endroits. Je m'en fiche, le soleil reluit pour tout le monde, et elles pouvaient rester au restaurant. Je peux dire, cependant, que ça été assez stressant, car, je ne m'attendais pas à avoir autant de responsabilités, mais je ne m'ennuyais pas.

J'ai connu ce que c'était travailler dans un restaurant, surtout à Noël et au jour de l'An, et Patrice aussi. Ça brisait bien des habitudes. Mais ça nous a fait vivre en attendant la pension de vieillesse et les rentes du Québec.

Jusqu'à 65 ans, ç'a été plutôt une semi-retraite, mais ça nous a permis de mieux vivre et de nous ramasser quelques REER.

À partir de 65 ans, on a tout de même eu des belles années dans notre petite maison que Patrice a beaucoup améliorée. Il a fait salon et cuisine à aire ouverte, planchers de bois franc, fini une pièce au sous-sol. On était heureux chez nous.

Patrice m'a toujours dit : « C'est la meilleure décision que tu n'as jamais prise. » On n'était pas loin de la ferme, mais sans être trop près. On a toujours eu de bonnes relations avec Gilles et Anik, mais sans être toujours là; ne pas être tannants.

Je me suis ennuyée de l'environnement au début. Mon Dieu que je trouvais la montagne belle quand je retournais. Ce sont de grosses décisions, mais il faut savoir tourner une page. On était tous les deux. Tous les deux, on aimait lire, écouter la télé, faire des casse-têtes, jouer aux cartes, marcher, faire le jeu de patience, aller visiter la parenté et faire nos quelques voyages. Enfin, c'était une bonne retraite en plus on n'était pas trop exigeants.



# Courtepointe

## La Belle-Mère

Il manquerait sûrement quelque chose à l'histoire de ma vie si je n'écrivais rien sur la « Belle-Mère ». Elle a tenu une place très importante dans nos vies, importante, mais pas toujours agréable et appréciée.

Le père de Patrice, le grand-père Arthur, était marié à une femme douce, charmante, compréhensive, et une cuisinière insurpassable. Elle est morte très jeune, à 52 ans, après une longue maladie. Arthur en a pris soin tout le long de sa maladie. Il ne négligeait rien. Toute la famille a pleuré son départ.

Mais voilà, 2 ans après sa mort, Arthur s'ennuie, et s'ennuie beaucoup. Il commence à faire le tour des femmes. Il en fréquente quelques-unes. Un bon jour, il rencontre son grand ami, l'agronome Paul-É. Côté. Il lui fait part de son désarroi, et de son projet de rencontrer une femme. M. Côté lui dit : « J'ai la femme pour toi, une dame Éva Thériault Gamache gérante de la caisse populaire de Bic. Elle est charmante, rieuse, avenante, elle se présente bien. » Arthur la rencontre et tombe en amour. Quelques mois de fréquentation et ils se marient. Je me souviens d'une parole de ma mère quand Patrice lui a dit que son père épousait Éva : « Pauvre Monsieur Belzile. » Maman la connaissait bien...

Ils prennent loyer chez Élie à la mer, au 2<sup>e</sup> étage. Mais Éva n'aime pas la mer, elle s'ennuie. Elle achète une maison au village de Saint-Fabien et ils prennent le secrétariat de la beurrerie, sans doute pour s'aider à vivre, car Arthur n'a pas vendu sa ferme très cher à Élie.

Le bateau va, mais ce n'est pas long qu'on se rend compte qu'elle n'aime pas les enfants : ils ne sont pas bienvenus chez elle. Elle n'en a pas eu d'enfants non plus ! Alors, quand Patrice va porter sa crème à la beurrerie et que les enfants vont avec lui, ils restent dans le camion, même en automne et quand elle leur permet d'entrer, il y a des petites chaises près de la porte, elle les fait s'asseoir là et : « Ne bougez pas et ne touchez à rien. »

Même grand-papa devient indifférent avec les enfants, il est envoûté. Imaginez les fêtes avec les enfants. C'est l'enfer. On ne les amène pas et je propose qu'on se partage les réceptions du jour de l'An, la tante Mariette et moi.

La vie se poursuit, elle s'impose de plus en plus et on se rend compte qu'elle aime prendre un verre, et plus qu'un. Elle adore le cognac et s'en fait acheter en cachette d'Arthur. C'est très pénible pour lui, il avait tellement une bonne première épouse. Il dit même à Patrice un jour : « J'ai pris soin de ta mère, elle a été très malade, c'était dur, mais ce n'était rien à comparer à ce que je vis avec Éva, et ajoute : Si je n'étais pas si catholique, je divorcerais. »

Il meurt avant elle, mais elle continue à rester dans sa maison, et à boire... Combien de fois, la locataire du 2<sup>e</sup> me faisait venir, la belle-mère était ivre

assise sur le plancher, près de son lit, son chien près d'elle, car elle avait un chien, que je trouvais laid.

Finalement, elle meurt. Croyez-vous que j'ai pleuré son départ?

Il faut que je vous dise qu'elle portait une perruque, avait les jambes grosses comme des allumettes et marchait les jambes écartées comme si elle était sur le toit d'une grange.

Pour moi, « belle-mère », c'est péjoratif. J'espère que ce n'est pas la même chose pour mes belles-filles et mon gendre...

\*\*\*

Je m'achète une auto

Tout un événement. Je dois dire que, quand Patrice est décédé, je n'avais pratiquement jamais été dans un garage. Je remplissais l'auto d'essence quelquefois et c'est tout. Vous allez sûrement rire de moi, mais j'étais très timide la première fois que je suis allée pour une réparation d'auto. Mais tout s'est bien passé, au-delà de mes espérances. Le propriétaire de notre petit garage habituel aimait bien Patrice, alors il m'a dit: « Ne vous gênez pas Mme Voyer, on est tout près, appelez-nous si vous avez besoin. » (pour mon auto, on se comprend...)

J'avais encore ma Lumina 1990, elle vieillissait et je m'apercevais que les freins avaient un problème et on était en 2007. Je vieillissais aussi. Alors je me suis dit qu'il serait temps que je change d'auto, si je veux l'utiliser

encore quelques années. J'en parle à mes garçons, ils sont d'accord, ils m'encouragent même à le faire.

Yves est ici à mon anniversaire, il m'invite à souper au restaurant et il dit: « Après on va voir les autos. » On va chez Boulevard Chevrolet. J'en essaie une toute neuve. Ça va bien. Je me fais sortir les prix de location, car mon intention, c'est de louer. Je ne me décide pas, la location d'une auto ne m'emballer plus. Je trouve cela dispendieux. Elle n'est pas équipée. Je me dis que dans 4 ans elle ne sera pas encore à moi. On revient à la maison et Yves me dit : « Tu sais quoi faire pour aller au garage, et bien ne retarde pas trop, vas-y seule et achète à ton goût. » C'est ce que je fais dès le lendemain.

J'avais déjà un projet, je voulais une Toyota et pas nécessairement neuve. Je me rends chez Toyota. On me donne des prix pour une neuve et pour 3 autres : 2003, 2004 et 2005. La 2005 me tente, la couleur à mon goût, 38 000 km. Je téléphone à Bernard, il me conseille et m'encourage à prendre la 2005. Je l'achète.

Je suis toujours satisfaite de mon auto. Elle est toute équipée, j'étais déjà habitué à cela avec ma Lumina. Ça a été une grosse décision et de plus, j'ai vendu ma vieille voiture moi-même. J'étais très fière de moi.

\*\*\*

## Mes séjours à l'hôpital

Je n'aime pas beaucoup parler de maladie et surtout de mes maladies, mais ça fait partie de l'histoire.

La première fois que je suis allée à l'hôpital, c'est à la naissance de Gilles. Mais contrairement à une naissance normale, le séjour a été plus long, car on m'a fait une césarienne. Ce n'était pas grave, mais on m'apprenait alors que je n'aurais plus d'enfant. La césarienne avait été nécessaire à cause de fibromes qui obstruaient l'entrée de l'utérus. Alors, on devait m'enlever l'utérus, et sans tarder. Ce qui a été fait au mois de septembre. On était en juin, deux mois pour me préparer et surtout de ne pas mettre un bébé en marche. Ça, ç'a été très pénible ! L'opération a très bien réussi, mais je l'ai trouvée assez pénible. Le retour de mes forces a été assez long à revenir.

Par la suite, j'ai fait un séjour à l'hôpital pour mes bronches. J'avais enseigné d'octobre à mai dans une classe de 30 hommes et quelques femmes. Tout le monde fumait cigarette après cigarette. On ne sortait pas dehors dans le temps pour fumer et moi qui suis bronchite, asthmatique, c'était le désastre, rhume par-dessus rhume. J'en avais avalé de la fumée secondaire, mais on n'en connaissait pas la gravité. On me donnait des traitements d'aérosol. Quelle belle atmosphère aujourd'hui, on ne fume plus dans les endroits publics !

Enfin, mon dernier séjour d'hôpital, ç'a été mon opération pour des diverticules. Je faisais des crises assez régulièrement et quelles crises : des maux de ventre à te couper le souffle et une forte fièvre. Patrice venait à bout de me convaincre d'aller à l'urgence. On me traitait avec des antibiotiques, mais comme c'était récurrent, mon médecin a décidé que je devais être opérée. Une grosse opération, on m'enlevait 12 pouces de colon. J'ai trouvé cela très, très pénible et Patrice aussi. Je pense qu'il a

eu peur que je meure, mais je m'en suis bien tirée et ça a guérit mes maux de ventre.

\*\*\*

## Berthold Côté

Qui est Berthold Côté? On a entendu son nom très, très souvent dans nos fêtes de famille. Ça donne l'impression que c'est un gars qui a eu bien de l'importance dans ma vie. Eh bien ! Oui, c'était un gars pour qui j'avais beaucoup d'importance. Je l'ai sûrement fait rêver. Dès mes premières sorties dans les soirées, à mes 18 ans, après la fin de mes études, il a commencé à me poursuivre de son assiduité. Pour lui, j'étais la plus belle, la plus gentille, je dansais bien, j'avais toutes les qualités. Mais pour moi, ce n'était pas la même chose. Je le trouvais fatigant. Je n'aimais pas ses discours, sa personnalité.

Il était tenace, ce qui faisait dire à ma mère : « Tu vas finir par l'aimer et le marier si ça continue. » Elle se trompait, il n'était vraiment pas à mon goût. Pourtant, ce n'était pas un mauvais garçon, travailleur acharné, ambitieux. Il a bien réussi sur une ferme et a eu une belle famille. C'était flatteur pour moi d'être aussi adulée, mais ça me laissait indifférente, je ne l'aimais pas, ce n'était pas mon genre, je cherchais quelqu'un d'autre.

Pourtant, il y a une fille qui l'aimait beaucoup, elle l'adorait. Je voyais son regard malheureux quand elle le voyait m'accompagner. Je lui faisais remarquer : « Regarde Marguerite (elle s'appelait Marguerite) comme elle me regarde avec envie. Tu devrais sortir avec elle. Elle est beaucoup plus jolie que moi et moi, je ne t'aime pas assez pour faire des projets

d'avenir. » C'était platonique notre affaire. Il était tellement heureux de venir m'embrasser à notre soirée de noces. J'étais d'ailleurs avec lui quand j'ai rencontré Patrice.

Je ne l'ai pas revu souvent après mon mariage, si ce n'est qu'un jour où j'allais passer une radiographie pour les poumons. Il était là et on lui a appris qu'il avait un cancer du poumon. Il en est mort et pas tellement vieux.

C'est un gars qui m'a vraiment aimé. C'est flatteur quand je repense à tout cela. Voilà l'histoire de Berthold.

\*\*\*

## La vieille maison

En 1961, on achète la ferme où Gilles et sa famille demeurent. Avec la ferme, on a aussi la maison. Quelle maison, une vieille maison centenaire, une grosse maison tout entourée de galeries avec poteaux tournés. Tout le monde est unanime à dire : « Quelle maison ! » Mais elle n'a jamais été bien entretenue, tout serait à réparer, pas de solage de ciment, un immense grenier quasiment à ciel ouvert, le toit est troué par endroits, 2 escaliers, dont un assez dangereuse, j'en sais quelque chose : il ne fallait pas y descendre avec des pantoufles de laine.

Que les enfants en ont pris des courses dans cette grande maison. Ils ont joué à la cachette, même jusqu'à rester pris une fois dans une garde-robe. S'il n'y avait pas eu un tuyau qui descendait de la chambre à la cave pour

faire monter la chaleur, et si je n'étais pas allée à la cave, ils seraient encore là, ah ! ah !

C'était une grande maison, avec rallonge qu'on appelait la petite cuisine. J'avais de la misère à en faire le tour pour le ménage chaque fin de semaine. C'était une maison très froide, on s'en est rendu compte le 1<sup>er</sup> hiver : en février, on n'avait plus de bois pour se chauffer. Provision qui suffisait amplement dans notre autre maison. L'eau gelait dans le lavabo de la salle de bain. J'arrivais le matin de la besogne, les enfants pleuraient, ils avaient froid. Moi, j'étais toujours malade. Je suis bronchite asthmatique. Alors, me coucher le soir dans des draps froids, c'était bronchite par-dessus bronchite. Bref, je n'aimais pas cette maison-là. C'était une antipathie, peut-être pas justifiée, mais c'était comme ça.

Alors au lieu de rénover, on construit une nouvelle maison. Dieu qu'on s'est attiré des reproches, surtout de la famille Belzile. Mais Patrice quand il avait une idée dans la tête, il ne l'avait pas dans les pieds. Quelques dix ans après, peut-être que la décision aurait été tout autre. La famille, surtout Arthur, ne nous a sûrement jamais pardonné d'avoir anéanti ce monument.

On était un peu fatigués, écœurés de toujours refaire du neuf avec du vieux. Patrice me trouvait toujours malade, je toussais. Tout incombait à la maison, mais la cigarette aussi m'était très nocive.

Elle était tellement froide cette maison-là. L'hiver on fermait la grande et on couchait tous dans la petite cuisine au 2<sup>e</sup> étage. On se réfugiait dans 3 chambres. Il a fallu changer la fournaise pour une plus grosse.

Les enfants grandissaient et voulaient chacun un lit. On a bâti, je ne dis pas que c'est la meilleure décision de notre vie, mais on ne doit jamais regretter le passé. C'est certain que l'avoir réparée dans le style qu'elle était, on aurait eu une très belle maison, mais à quel coût? C'était assez grand pour faire une auberge ! À ceux qui venaient et nous le reprochaient, je leur répondais : « Vous auriez dû l'entretenir, ou l'acheter. C'est notre décision. Là, on est chez nous ! »





Ma mère Jeanne Bélanger  
(dans la cinquantaine)



Mon père Ferdinand Voyer  
(avant de se marier)



Le jour de leur mariage



Maman et Papa, plus tard dans leur vie

Notre photo de famille, dans l'ordre : Omérine,  
Gilberte, Jeannette, Gérard, Roland, Deslaurier,  
Laura, Germaine, Cécile, Papa, Alexandre,  
Édouard, moi, Adrienne, Maman

Quand nous étions jeunes :  
Édouard, moi, Adrienne  
et Alexandre.





École no 9 : Je suis dans la dernière rangée, la 4<sup>ème</sup> en partant de la gauche

Adrienne, Maman et moi partant pour la messe. On se trouvait chics.



Mes années de jeunesse



Patrice devant un campement du temps où il allait dans les chantiers. Cette photo-là, je l'ai regardée à la user...



Notre photo de mariage



Notre première ferme



La famille de Patrice :  
Claire, Élie, Patrice, Aline, Annette,  
Arthur, le père à Patrice, Monique et sa  
mère Élise Rioux.



Voici un exemple des réceptions que nous faisons dans le temps. Je suis la 2<sup>ième</sup> servante... en partant de la gauche.



Les 4 sœurs de Patrice photographiées à Gaspé : Claire, Monique, Anette et Aline



Patrice et son frère Élie



Les 5 dernières sœurs Voyer : Gilberte, Germaine, moi, Adrienne et Cécile



Bateau mouche sur la Seine en 1994 : Moi, Patrice, Paul-Émile, Murielle et Alexandre



La famille à notre 25<sup>e</sup> anniversaire de mariage en 1977



La soirée canadienne à Sherbrooke



Les fêtes du 150<sup>e</sup> de Saint-Fabien. Je suis complètement à droite



Le bureau des licences



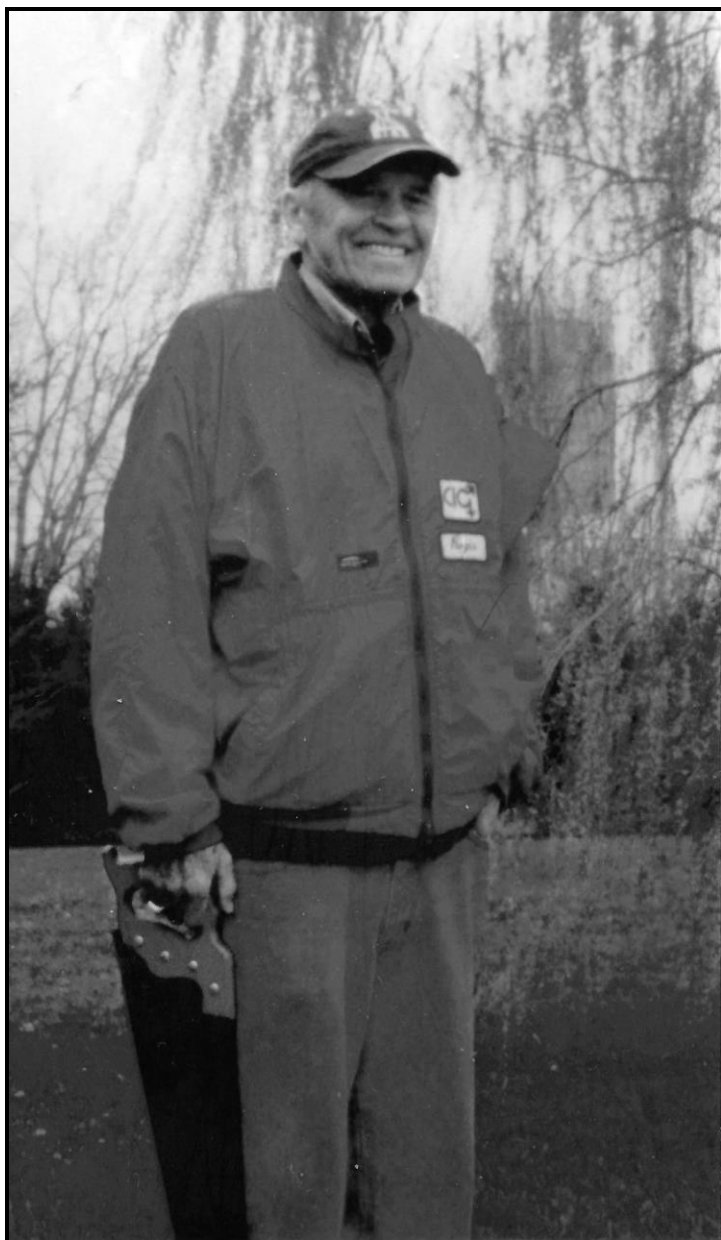
Patrice au club La Coulée à Saint-Fabien



Moi au club La Coulée à Saint-Fabien



Ma famille, été 2004, à la fête des Belzile.



Patrice, chez Régis à Saint-Benoît de Mirabel

# Mes passions

## La lecture

J'aime beaucoup la lecture. Quand le temps est maussade, que les heures ne finissent plus de s'écouler, il n'y a rien comme un bon livre pour ensoleiller tout cela. J'essaie d'avoir toujours un volume prêt à se faire dévorer. Comme une heure passe vite quand on lit un bon roman, c'est ma lecture préférée, surtout les romans historiques. J'ajoute à cela les biographies. Je lis surtout les auteurs québécois, mais ce n'est pas exclusif. Souvent aux fêtes, Bernard et Sylvie en font un choix de cadeaux, j'adore cela. J'en ai reçu aussi quelquefois de Régis et Guylaine. Adrienne et moi, nous nous échangeons beaucoup de livres, ce qui nous fait un bon éventail.

Je lis depuis que je suis jeune. À la bibliothèque de l'école, c'est tout juste si nous avons 60 volumes et je les ai tous lus. Je me souviens de la Comtesse de Ségur et de Jules Vernes. Ces deux auteurs avaient une bonne collection chacun. À la maison, chez mes parents, nous n'en avons pas beaucoup. Je me souviens d'un titre : *Les Yeux de velours*, mais on était censuré, ce roman était très osé paraît-il. Ce devait être un grand frère ou une grande sœur qui l'avait acheté.

\*\*\*

## Les mots croisés

Les mots croisés sont vraiment un passe-temps que j'adore, mais je dois avouer qu'il n'est pas aussi reposant que la lecture. Que d'heures je mets parfois pour réussir une grille et des fois, tout simplement la rater. C'est frustrant, je les recommence plusieurs fois avant de m'avouer vaincue. C'est vraiment une gymnastique de l'esprit, surtout certaines grilles comme celle des mordus qui paraît dans le journal Le Soleil ou La Presse du samedi. C'est tout simplement des devinettes. C'est un gros défi pour Adrienne et moi, mais on les réussit pratiquement chaque semaine. Nous faisons aussi les grilles géantes du Soleil chaque samedi, et celle de la Presse qui paraît une fois par mois. Celle-ci est très compliquée. On fait surtout appel à notre connaissance de l'actualité.

Ne vous demandez pas qu'est-ce que je fais le samedi : des mots croisés. J'ai des aides indispensables : le dictionnaire Larousse et le dictionnaire des synonymes de Lise Beaudry.

Ça garde l'esprit éveillé et c'est conseillé pour contrer la maladie d'Alzheimer. C'est la première chose que j'ai réussi à faire après la mort de Patrice. Je vous conseille d'essayer ce beau passe-temps.

\*\*\*

## La nature, l'environnement

J'aime la nature, je ne m'en passerais pas. Elle a beaucoup d'influence sur mon humeur et mon comportement. Je me prends souvent à admirer les arbres, surtout à la fin de mai, début de juin. Que les feuillus sont superbes à cette époque ! J'aime tellement les arbres et j'avais un homme

qui aimait en planter. Une maison sans arbres autour, c'est nu. C'est mort. C'était, je pense, ce que nous faisons quand on s'installait quelque part. Quelques années plus tard, la maison n'a plus le même aspect. Ici, on m'en fait la remarque. Patrice a planté des bouleaux et des pruniers. Je pense qu'il a transmis cet amour à nos enfants parce que partout, ils ont des arbres.

La nature et la température agissent beaucoup sur notre qualité de vie. C'est peut-être aussi ce qui guide nos voyages. J'aime pas mal mieux admirer la nature que visiter les magasins. Ça ne coûte rien et c'est merveilleux. Je repense encore à notre voyage dans l'ouest, quand on a aperçu les Rocheuses, l'eau des lacs spécialement bleue et d'un bleu spécial, les étendues de blé, d'avoine, d'orge et de soya de l'Ouest canadien. Il y a eu aussi les plages toutes blanches des provinces maritimes et, plus près, la mer, les îles du Bic, les caps et la montagne que j'aime admirer.

Je suis de bonne humeur quand le ciel est bleu et que les oiseaux chantent. J'aime regarder mes petits colibris. J'aime aussi la pluie quand elle tombe lentement, mais je déteste le tonnerre. Je suis une amatrice de la nature. Quoi de plus beau que de s'asseoir dehors et d'admirer.

\*\*\*

## La Mer de Saint-Fabien

Le fleuve Saint-Laurent, pour nous, c'est la mer, tout simplement. Et la mer de Saint-Fabien, je ne me trompe pas en disant que c'est le plus beau coin du Bas-du-Fleuve. En tout cas, un des plus beaux coins, si je ne veux

pas insulter les gens du Bic... On ne se lasse pas d'admirer ses caps, l'île du Bic et quand le temps est clair, on peut même apercevoir la Côte-Nord. Tout ce beau paysage rehaussé de montagnes assez hautes pour cacher la route 132 et ses bruits et nous faire rêver des Rocheuses...

C'est un endroit très tranquille affectionné par les gens qui y possèdent un chalet. Plusieurs y habitent à l'année. Les couchers de soleil sont particulièrement beaux à la mer, c'est à voir, parlez-en à tante Claire.

Des personnes très célèbres sont venues passer des étés à la mer de Saint-Fabien, même, elles sont restées en pension chez les parents de Patrice comme je le mentionnais précédemment. D'ailleurs, le peintre Riopelle, ce doit être à la mer qu'il a découvert son talent...

Patrice avait un amour tout spécial pour la mer. Il en connaissait, je pense, toutes les petites pierres, elles avaient chacune leur histoire. On allait souvent faire nos marches à la mer, il me nommait tous les propriétaires des résidences pour y avoir livré le lait avec son chien Zéro à 10 ou 11 ans. Il aimait beaucoup les grandes marées d'automne quand la mer frappait le bord. C'était impressionnant. Il me racontait quand il allait sauver du capelan, ce petit poisson qui s'échoit en banc sur le bord de la mer. Il en sauvait pour vendre, pour manger (c'est délicieux) et pour épandre sur le sol où son père semait des patates.

On a bien failli s'acheter une maison à la mer quand on a pris notre retraite. Moi, comme je vous le disais plus tôt, j'avais peur des côtes et je ne me voyais pas là, toute seule, l'hiver. L'été, c'est merveilleux, mais l'hiver, c'est tranquille. Je me rappelle d'ailleurs les fois où on était obligés

de pousser l'auto pour parvenir à monter la côte. Ce n'est plus pareil maintenant : la route est mieux entretenue et les pneus sont meilleurs.

Les parents de Patrice ont été courageux de s'y installer : un sol pauvre et loin des écoles. Dans le temps, les transports d'écoliers n'existaient pas. C'était le cheval et la voiture ! Patrice a appris très jeune à conduire le cheval, à le dételer et à l'attacher dans une étable au village.

Pour toute la famille, je peux dire que la mer de Saint-Fabien est un endroit rêvé, un endroit pour se ressourcer, s'étendre sur les pierres plates, marcher sur les « cailles ». J'y vais beaucoup moins souvent depuis que Patrice n'est plus là, mais j'aime encore cela.

\*\*\*

## Le Cap à l'Original

Le Cap à l'Original a, pour toute la famille, les petits enfants compris, une couleur, une saveur, une senteur spéciale. Situé tout près de notre ferme, c'est un endroit magnifique. Pour Patrice, c'est là où sa mère est née, là où il allait passer des semaines l'été, là où il a ses plus beaux souvenirs de ses oncles et tantes Rioux, là où il se rappelle ses plus beaux Jours de l'an. Il était fier, quand on y retournait et qu'on rencontrait des touristes, de leur montrer qu'il connaissait bien cet endroit. Pour moi, quand j'y retourne, je vois la grange que mon frère Deslauriers a construite.

Quand on arrive au Cap à l'Original, c'est la paix. Les sentiers pédestres sont bien faits et, qu'on prenne l'un ou l'autre, ils nous conduisent invariablement à la mer, et quelle mer : calme, invitante. Combien de petits

enfants se sont lavé les pieds dans l'eau de cette mer et combien se sont amusé sur le sable et les rochers qui l'entourent. Combien ont escaladé ces rochers. Je peux dire que souvent j'étais inquiète et j'avais hâte d'entendre leurs cris et de les apercevoir sur le faite de ces rochers. Combien ont essayé d'apercevoir des phoques couchés sur les roches à marée basse. C'est encore un endroit où il y a des camps d'été.

Avec les enfants, c'est un endroit qu'on a visité. On a même assisté à la messe, le dimanche à la petite chapelle. Les garçons se souviennent sûrement du Cap à l'Original pour y avoir fait notre seul pique-nique sur semaine, et toute la famille. Tout un événement !

Le Cap, ce bel endroit appartenait aux Anglais. Je me souviens, entre autres, de la famille Lighmen. Aujourd'hui, c'est un parc provincial : le Parc du Bic, très achalandé l'été et même l'hiver pour le ski de fond.

Depuis que c'est un parc, il y a des coûts à payer pour entrer, mais ça vaut la peine pour aller admirer le paysage, la mer, les montagnes, faire du camping sauvage, et profiter de la tranquillité.

\*\*\*

## L'actualité, la politique

L'actualité m'a toujours intéressée, je dirais même, passionnée. J'aime savoir tout ce qui se passe dans le monde et surtout dans mon pays.

Les bulletins de nouvelles sont mes émissions préférées. Sur les journaux, ce sont les éditoriaux. J'aimais beaucoup James Bamber et Claude Ryan.

Ce dernier autant je l'aimais comme éditorialiste, autant je trouvais qu'il ne cadrait pas en politique. Était-ce son physique ou qu'il n'avait pas la bonne manière d'émettre ses idées? Pourtant, on parle encore de lui. C'était vraiment un homme de valeur. Moi, j'attendais toujours son opinion d'éditorialiste à la radio, on s'entend, pour prendre position.

Quand j'étais plus jeune, pendant les campagnes électorales, j'écoutais tous les discours politiques et je les répétais quasiment mot pour mot à Patrice. Lui n'avait pas le temps de les écouter, c'était à la radio dans le temps.

J'étais vraiment enflammée dans ce domaine. Je me souviens, entre autres, des années noires du temps de Duplessis. J'étais découragée de le voir se glorifier de ses victoires, élections après élections. Je travaillais souvent comme scrutateur ou greffière la journée des élections. Il paraît que j'avais fait tout un plaidoyer en terminant le soir, alors que Duplessis avait encore remporté la victoire. C'était avant de quitter le bureau de votation. Je ne me souviens pas ce que j'avais dit, mais Patrice n'avait pas aimé cela.

J'aurais sûrement fait une bonne politicienne. C'était surtout le scolaire et le municipal qui m'intéressaient, mais le travail, le manque de confiance en moi, et, comme j'ai toujours été en quête d'amour... Ç'a toujours été important pour moi que le monde m'aime et m'apprécie. Ya-t-il un meilleur endroit pour se faire détester et juger? Je n'avais pas ce courage-là de sourire à tous, même à mes adversaires. On m'a déjà demandée pour être mairesse, conseillère ou commissaire. J'ai toujours refusé. Vaut mieux être désirée que contestée...

J'écoutais beaucoup la radio. C'est là qu'on avait et qu'on a encore les meilleures informations. Mais aujourd'hui avec ma surdité, j'ai un peu de misère avec la radio, j'écoute la télé.

Je m'intéresse encore à la politique, mais beaucoup moins. J'ai toujours mes idées bien arrêtées. Ce qui ne m'empêche pas d'être objective et souvent en désaccord avec des décisions.

C'est malheureux que les jeunes se désintéressent de la politique. C'est un beau privilège de pouvoir participer à l'élection d'un gouvernement, il faut en profiter. C'est important la démocratie. Peut-être qu'on ne connaît pas assez les autres formes de gouvernement.

Nous avons eu notre premier appareil de radio, j'avais 12 ans. Je me souviens encore du premier soir et du premier programme. C'était deux humoristes qu'on nommait Nazaire et Barnabé. Je me rappelle même d'une de leurs blagues. Ils disaient : « C'est le mois de septembre, mais le grain est assez court, que les corneilles doivent se mettre à genoux pour le manger... » On trouvait cela drôle. Les humoristes ont plus de misère à me faire rire aujourd'hui.

Pour nous, c'était une belle acquisition. On suivait des séries comme *Les joyeux Troubadours*, *Le docteur Morange*, et des drames de guerre. C'était intéressant. On parle encore des stratégies qu'ils utilisaient pour imiter les bruits. Cet appareil fonctionnait à batteries, car nous n'avions pas d'électricité. Imaginez quand la batterie était affaiblie, on se groupait tout autour de l'appareil et quand la batterie était « à lève » comme on disait, c'était la catastrophe.

La radio, et plus tard la télé, nous ouvraient une fenêtre sur le monde. Je vous vois sourire en lisant ces lignes. À l'époque, à part d'aller à la messe du dimanche ou à des soirées de danses folkloriques, nous n'avions pas beaucoup de vue sur le monde extérieur. Je l'ai déjà mentionné, j'ai vécu l'époque des grands changements.

La télévision, nous l'avons achetée dans les années 1956 ou 1957. Quelle merveille qui entrait dans la maison ! Mais ce n'était pas les appareils d'aujourd'hui. C'était en noir et blanc, on ne diffusait que le soir à partir de 4 heures, je crois, et en l'ouvrant, il fallait ajuster la « mire » si on ne voulait pas que les personnages soient tout croches. Heureusement, Patrice avait le doigté pour cela. C'était souvent brisé, je vous avertis, les techniciens avaient du boulot.

On avait nos émissions préférées. Patrice, c'était les nouvelles et la lutte. Moi, j'ai toujours aimé les séries, les quiz, les informations, les panels et les enfants bien sûr, dans le temps, c'était *Bobino* et *Maman Fonfon*.

Encore aujourd'hui, surtout depuis que je suis seule, la télévision est pour moi un désennui. Je suis moins seule, et les soirées sont moins longues, surtout l'hiver. Je me pose des questions quelquefois. Que faisait une femme qui perdait son mari pour se désennuyer autrefois? Elle se hâtait d'en prendre un autre j'imagine... C'est vrai que dans le temps, les parents cohabitaient avec les enfants.

\*\*\*

## Le ski de fond

Le ski de fond a été pour moi la plus belle activité, le plus beau sport, et j'ai vraiment trop tardé à me décider à en faire.

Depuis qu'on était à notre retraite, Patrice me disait : « On devrait s'équiper et faire du ski de fond. On a de belles pistes au Club La Coulée, ce n'est pas loin et les coûts d'abonnement sont très minimes. » Il m'a suppliée longtemps et enfin je me suis décidée. J'ai acheté des bottes, des skis, et des vêtements et « On y va. » J'avais peur de tomber et de me casser un membre. Je suggérais plutôt la raquette, mais ça ne se compare pas.

J'ai appris très, très vite et j'ai trouvé cela merveilleux, même les descentes les plus hasardeuses. On y allait pratiquement tous les jours. Que c'était beau, la piste était complètement dans le bois, bien entretenue, à l'abri du vent et du froid. On admirait les arbres, des érables pour la plupart, la neige toute blanche, le silence, le bon air, des petits oiseaux quelquefois. C'était magnifique. J'aime la marche, mais j'en fais souvent par besoin et non par plaisir. Mais le ski était toujours un plaisir. Un couple d'amis nous accompagnait souvent. Mais il fallut abandonner, car les poumons de Patrice ne lui permettaient plus d'efforts.

Toute seule, je n'y suis pas retournée, mais c'est un merveilleux souvenir, et je regrette de ne pas avoir commencé plus tôt. Heureusement que j'avais un mari tenace. Il ne se tannait pas de renouveler sa demande. Que j'étais niaiseuse ! Mais, j'en ai tout de même bien profité.

\*\*\*

# Coutumes de ma génération disparues, ou à peu près

Avec la Révolution tranquille, avec tous les changements de la société, avec l'arrivée de la télévision, bien des portes s'ouvrent sur le monde et bien des coutumes ont disparu. Je vais en décrire quelques-unes qui étaient bien observées dans mon temps, mais qui n'existent plus ou très peu aujourd'hui.

## La prière en famille, matin et soir

Je me souviens pour l'avoir pratiquée, même après mon mariage. Après déjeuner, et avant de se coucher, toute la famille se mettait à genoux et la maman ou le papa récitait le *Notre Père*, le *Je vous Salue Marie*, le *Je Crois en Dieu*, les Actes d'Adoration, de Foi, d'Espérance, de Charité, de Contrition, de Remerciement, d'Offrande et de Demande. Le soir, on ajoutait à cela, un chapelet au complet. Dans bien des familles, le soir, on ne disait que le chapelet. C'était une bonne quinzaine de minutes à genoux. Je me souviens que moi, j'avais bien hâte au mois de juin ou le soir, on disait le chapelet du Sacré-Cœur à la place du chapelet ordinaire, parce que c'était beaucoup moins long. Je me demande si le Bon Dieu nous en demande autant, bien des fois on baragouinait pas mal et bien des hommes s'endormaient après leur journée d'ouvrage.

\*\*\*

## La messe du dimanche

Une autre coutume à peu près disparue : la messe du dimanche. Tous les dimanches, on allait à la messe. C'était une obligation et pour communier, il fallait être à jeun depuis minuit, c'était très pénible pour une petite maman enceinte.

Moi et une bonne majorité des gens de mon âge assistons encore à la messe du dimanche, mais ce n'est pas par obligation. J'aime cela, ça développe et raffermi ma foi. Quand j'étais jeune, c'était une sortie, ça me permettait de faire de belles rencontres...

\*\*\*

## La confession

On était tenus de se confesser une fois par mois ou, au moins une fois par année. Je me souviens des grandes filées debout devant le confessionnal, à attendre notre tour. Les curés doivent avoir de savoureux souvenirs.

Aujourd'hui, on confesse en collectif et ça disparaîtra bientôt, il n'y a pas assez de prêtres. Les séminaires où on donnait le cours classique aux jeunes qui voulaient devenir prêtre ou pratiquer une profession libérale, avocat, notaire, étaient remplis de beaucoup de jeunes qui se destinaient à la prêtrise. Beaucoup ont « défroqué » et se sont mariés. Il y en a beaucoup qui y allaient pour faire plaisir à maman...

\*\*\*

## La visite du curé

Une fois par année, le curé, accompagné d'un marguillier, allait voir chaque famille. Par la même occasion, il recueillait les aumônes qu'on voulait bien lui remettre. En entrant dans la maison, on se mettait à genoux, et il nous bénissait. Il en profitait aussi pour faire quelques recommandations, comme de ne pas laisser danser dans les maisons. C'est à une visite comme ça que ma mère lui avait donné son avis sur la danse.

\*\*\*

## Les quarante heures

Pendant quarante heures, on devait se rendre à l'église, qui était ouverte toute la nuit, et le Saint-Sacrement était exposé. L'ostensoir, je le trouvais tellement beau. Je me posais bien des questions. Quand j'étais petite, je trouvais que Maman en avait long à dire au Bon Dieu.

\*\*\*

## La procession de la Fête-Dieu

Une fois par année, en juin, on faisait une procession en l'honneur du Sacré-Cœur. Tout le monde sortait de l'église, précédé du Saint-Sacrement dans l'ostensoir et on se rendait à un endroit tout décoré de fleurs. Tout le long, on priait et chantait des cantiques. C'était vraiment impressionnant, car l'église était remplie, ça faisait tout un défilé et tout cela dans un ordre parfait. On souhaitait surtout une belle température pour cette belle cérémonie.

\*\*\*

## L'exposition des morts dans les maisons

Quand quelqu'un mourait, l'entrepreneur de pompes funèbres, qu'on appelait le croque-mort, embaumait le mort et le mettait dans un tombeau, et on l'exposait dans la maison. Souvent, on n'embaumait pas le défunt et on le plaçait tout simplement dans sa tombe. Laissez-moi vous dire qu'en été, la 3<sup>e</sup> journée, c'était vraiment le temps de l'enterrer.

La parenté, les amis, les collègues, les curieux, venaient faire une visite aux défunts et présenter les condoléances. C'était toute une corvée pour les gens de la maison. Il fallait préparer des repas, même à minuit pour tout le monde présent. Plus le mort était connu, plus il y avait de monde. Je me souviens quand mon père est décédé, la maison s'est remplie de monde : il était connu et aimé.

La journée des funérailles, on plaçait la tombe dans un corbillard et on se rendait à l'église. C'était le cheval qui était attelé sur le corbillard. Ça m'impressionnait cette grosse voiture.

Plus tard, l'ambulance a remplacé le cheval et le salon funéraire la maison. C'est mieux ainsi, car toute la famille était à moitié morte à l'enterrement. Par contre, le deuil était bien fait. Aujourd'hui, on trouve qu'on ne garde pas nos morts assez longtemps...

\*\*\*

## Les mariages

Un garçon trouvait une fille de son goût, il faisait les premiers pas. C'était le garçon uniquement qui avait le rôle d'aborder la fille en premier. Aujourd'hui, la fille a le privilège de le faire. Alors, on faisait connaissance et on se fréquentait pendant 1 an, 2 ans, 3 ans, et tenez-vous bien, des fréquentations sérieuses et très pudiques. On ne devait pas coucher avec un homme et faire l'amour avant le mariage. Comment réagissez-vous à cela? C'était une règle assez sévère, mais que plusieurs réussissaient à observer. On était des gens sérieux, du bon monde. Moi, je n'ai rien contre ces coutumes imposées, la plupart par l'Église. Autre temps, autres mœurs.

\*\*\*

## Les grosses familles

Dans le temps de mes parents, les familles étaient nombreuses, surtout à la campagne. On voulait peupler le Québec ! Je crois même qu'au début de la colonie, on donnait des primes pour le 12<sup>e</sup> enfant. Je ne puis assurer que c'était pour le 12<sup>e</sup>, mais je sais qu'il y avait des primes. Tout le monde le faisait et personne ne se faisait regarder curieusement si la famille comptait plusieurs membres. De plus, il n'y avait pas de moyens de contraception, ou ils étaient tout simplement défendus par l'Église. Il n'y avait pas beaucoup de distractions, pas de télé, pas ou peu d'autos, donc on ne sortait pas, on faisait des enfants. De plus, la vie coûtait moins cher qu'aujourd'hui.

J'admire encore ces mamans qui avaient de nombreuses familles, pas d'électricité, à une époque où tout était manuel. Bravo ! Car elles ont tout de même formé des gens responsables, des leaders, souvent des autodidactes, car pour beaucoup, l'instruction s'arrêtait à une 4<sup>e</sup> année primaire. J'admire ces gens-là qui ont réussi leur vie malgré tout.

\*\*\*

### La lampe à l'huile

On n'avait pas d'électricité. Comment s'éclairait-on? La lampe à l'huile. De l'huile de charbon qui répandait une petite odeur un peu désagréable. C'était mieux que la chandelle, mais, il y avait de petites précautions à prendre : émécher la lampe pour que la lumière se répande également et nettoyer le globe de lampe, car souvent le matin, il était noir de suie. En verre, ce globe se lavait bien sous l'eau après qu'on ait enlevé la suie avec un morceau de journal. J'avais souvent mon tour pour laver le globe.

Ça n'éclairait pas beaucoup pour la lecture et la cuisine. Je me souviens de voir Maman quand elle faisait rôtir du steak, du foie ou des côtelettes, la lampe d'une main et la fourchette de l'autre. Elle voulait s'assurer que tout était bien cuit.

Pour les fins de semaine, on avait une lampe Aladin. C'était le gros luxe, ça éclairait bien grâce à un « bidule » qu'on appelait manteau qui était très, très fragile. Il fallait y aller minutieusement pour allumer, car le manteau tombait, il fallait en mettre un autre, c'était plus coûteux.

Pour aller faire la besogne à l'étable, on utilisait un fanal. Vous verriez sûrement tous ces articles dans les musées. C'était une merveille quand on a installé l'électricité !

\*\*\*

## Le vin maison

Ça remonte de très loin d'offrir un verre quand on reçoit, mais à part du gallon de vin Saint-Georges, on n'achetait jamais de boisson. On essayait d'y remédier en faisant du vin avec pratiquement tous les petits fruits : cerises, cassis, bleuets, cerises à grappes, cormier et le jus de betteraves. On mettait les fruits dans l'eau avec du sucre et de la levure. On laissait fermenter 40 jours, on coulait, on siphonnait. Si on avait la patience de ne pas boire tout de suite, on le laissait vieillir, comme on disait, ça devenait très fort. Si tu en buvais beaucoup, tu pouvais être ivre. C'était bon pour le mal de dents, j'en connais qui l'ont déjà essayé. C'était aussi agréable au goût, et d'une belle couleur, surtout les vins de cassis et de cerises.

J'en ai déjà fait, je faisais aussi du champagne, mais c'est très loin. Il y en a aussi qui faisait de l'alcool frelaté. Maintenant, il ne s'en fait plus. La bière, les vins et spiritueux, on peut en acheter partout.

\*\*\*

## Les veillées folkloriques

C'était le seul désennui dans le temps, le seul moyen de faire des rencontres. On appelait cela des veillées. On saisissait la première occasion d'en organiser : les noces, le « Mardi gras », la « Mi-Carême », la fin des récoltes. Ça se faisait dans des maisons privées, chez des gens

qu'on dirait « IN » aujourd'hui. Ce n'est pas tout le monde qui en faisait. Surtout les gens « scrupuleux », car les danses étaient défendues, et on dansait à ces occasions. Des musiciens qui jouaient du violon, de la guitare ou de l'accordéon, et tout ça, à l'oreille, car ils n'avaient pas pris de cours de musique. Ils jouaient ce qu'on appelait des « reels » : Le « reel » du pendu, le « reel » de Rimouski, le « reel » du diable. Sur ces airs, on y allait de quadrilles, sets carrés, brandy, Pool Jones. C'est ce qui amusait les festoyeurs et agrémentait les longues soirées d'hiver et les fins de semaine qui auraient été arides.

Il y a encore des groupes à Montréal qui pratiquent les danses folkloriques. Il ne faudrait pas que ça disparaisse.

\*\*\*

### Le pain de ménage

Encore une belle coutume qui se pratique de moins en moins. Il y a encore quelques grand-mères qui en font et quelques jeunes mamans, malgré leur emploi à plein temps. Pourtant, c'est tellement agréable ce pain fabriqué à la main. Qui ne se laisserait pas tenter par une tranche de pain qui sort du four sur laquelle on met du beurre (hum!), ou du pain aux raisins.

Autrefois, à la campagne, on en faisait dans tous les foyers. Imaginez, une famille de 20 enfants. Combien de rôties mangeait-on le matin? Le pain était l'aliment le plus précieux qu'il ne fallait pas gaspiller. Avec le pain sec, on faisait de la soupe ou des poudings, on ne le jetait pas. Je me souviens encore des grosses fournées de pain que ma mère faisait.

C'était assez ardu de faire du pain dans ce temps-là, car on n'avait pas la levure qu'on utilise aujourd'hui. Le pain n'était pas aussi bon par le fait même. C'était de la levure qu'on appelait de la « galette de lice », il fallait la mettre tremper la veille. Elle était dure, mais efficace. Pour boulanger le pain, on avait un meuble qu'on appelait la huche. Il servait uniquement à cela. Plus tard, on a remplacé la huche par un pétrin avec un mélangeur et muni d'une manivelle qu'il fallait tourner à la main. Moi je n'ai jamais utilisé ces inventions, je boulanges avec mes mains.

Le pain est l'aliment indispensable dans notre alimentation. Ça donne lieu à des citations qu'on entend encore aujourd'hui : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » ; « On doit commencer par manger le pain noir avant le blanc » ; « Ne jette pas le pain » ; « Ne gaspille pas le pain ». Je me souviens que mon père faisait un signe de croix sur le pain avant de couper la première tranche.

Je dois ajouter que j'aime beaucoup faire la pâte à pain et faire cuire le pain. Quelle bonne odeur !

\*\*\*

## Le beurre maison

J'ai déjà fait du beurre ou du moins, j'ai déjà baratté du beurre. Je vous explique : j'avais une dizaine d'années à l'époque. Dans ce temps-là, on ne venait pas chercher le lait 2 ou 3 fois par semaine comme aujourd'hui. On ne possédait pas non plus de réservoir réfrigéré pour conserver ce lait. Il n'existait pas des grosses fermes comme aujourd'hui. C'étaient des

fermes marginales. Les plus gros troupeaux comptaient de 20 à 25 vaches. On ne vendait pas le lait nature, il fallait l'écrémer. La crème se conservait dans un récipient d'eau froide. Tout se faisait à la main, pas d'électricité. Alors l'agriculteur s'arrangeait pour que ses vaches vèlent au printemps. Ça simplifiait le travail l'hiver, les vaches avaient pour la plupart fini leur lactation. On en prévoyait quelques-unes pour la consommation familiale. Alors, comme on produisait moins de lait, on n'avait moins de crème. Ça ne valait pas la peine de la vendre. Alors on faisait du beurre. À cette intention, on avait une baratte. Elle était faite en bois dur, j'imagine, et fermait hermétiquement. Elle était munie d'une manivelle et montée de façon qu'on puisse la faire tourner. Et c'était nous, les enfants, qui avions la charge de tourner la baratte chacun notre tour. Quelques fois, quand la crème était plus épaisse, ce n'était pas long qu'elle devenait du beurre, d'autres fois, c'était plus long. Maman surveillait, et quand la crème devenait une belle boule jaune, elle la salait et la moulait. Dans la baratte, il ne restait ce qu'on appelle le babeurre, ou petit-lait.

Tout le monde adorait ce beurre, il avait une saveur spéciale paraît-il, mais pas moi. J'avais hâte que l'hiver soit fini pour manger du beurre de l'épicerie. C'est une coutume qui est complètement disparue. Maintenant, il n'y a que des grosses fermes et les vèlages sont échelonnés tout le long de l'année. C'est beaucoup mieux ainsi, mais on doit se rappeler ces choses du temps passé.

\*\*\*

Les fours à pain

Autrefois, quand on se promenait à la campagne, on voyait souvent de petites constructions qui ressemblaient un peu à un igloo. Elles étaient faites en ciment ou en briques et fermaient hermétiquement avec 2 petites portes en fer. C'était des fours à pain.

Comment fonctionnaient ces fours? Il fallait les allumer à l'avance, c'est-à-dire quand on avait mis le pain dans les casseroles. On utilisait du bois dur : érable ou merisier pour que la chaleur dure plus longtemps. Le bois brûlait et quand il ne restait que la braise, le four était assez chaud, on enfournait le pain. On pouvait cuire plus d'une douzaine de pains à la fois. Il fallait que la chaleur soit vraiment à la bonne intensité. Ce n'était pas rare que la croûte brûlait. Alors, on faisait du café de croûte de pain, un vrai café bio !

Le pain cuit dans ces fours était croûté, mais il avait bon goût. On a trouvé le goût bien différent quand on a délaissé ces fours pour les poêles à bois, et encore plus dans les fours chauffés à l'électricité. Laissez-moi vous dire que le pain acheté était un luxe dans le temps. Nous, les jeunes, on aimait cela parce que la croûte était moins dure, et il fallait manger nos croûtes.

\*\*\*

## Le fer à repasser

Pourquoi je parle du fer à repasser? Ce n'est pas du fer à repasser électrique que je veux parler, mais des fers à repasser qu'il fallait chauffer sur le poêle. Ils étaient en fer, naturellement, et avaient une poignée fixe ou amovible. Je dois vous dire qu'autrefois, on repassait beaucoup. Le coton était à peu près le seul tissu qui existait à l'époque. On ne connaissait pas tous les tissus qui se terminent en « on », nylon, orlon,

dacron, etc. On sait que le coton est un tissu qu'on aime beaucoup, mais qui demande du repassage. Aujourd'hui, c'est facile avec notre fer à repasser électrique, mais dans le temps, surtout à la campagne, on ne connaissait pas cela car, pas d'électricité, pas d'appareil électrique. Alors, on faisait chauffer les fers sur le poêle à bois. L'hiver ça allait bien, mais l'été dans la canicule, c'était l'enfer...

On essayait d'exécuter ce travail à l'heure de la préparation des repas, mais ce n'était pas toujours possible. En plus, tout se repassait dans le temps, même les serviettes et les pyjamas. Aujourd'hui, avec les nouveaux tissus, on ne repasse pratiquement plus. Ce serait pourtant si facile !

J'ai conservé un petit fer à repasser, en souvenir, pas pour m'en servir !

Pour faire ce travail, au début, on n'avait même pas de planche à repasser. On mettait une bonne épaisseur de tissus sur le bout de la table. Des coutumes disparues et qui n'ont pas laissé de regrets...

\*\*\*

### Les soirées d'autrefois

Je sais que plusieurs d'entre vous se demandent encore, comment on occupait nos temps libres autrefois. Surtout les soirées, particulièrement les longues soirées d'hiver et à la campagne; pas de radio, pas de télévision, pas de téléphone, pas d'électricité, pas d'ordinateur, donc pas d'Internet et, pas de cinéma. Eh bien, on s'éclairait à la lampe à l'huile, on

se couchait de bonne heure et les familles étaient nombreuses; ne vous demandez pas pourquoi. Hum !

Nous, les jeunes, on faisait des jeux de société tels la jambette, le tir au renard, la chaise honteuse, la cachette et des jeux de cartes. Quelquefois, l'hiver, les parents nous enrôlaient pour « défaire du défaire ». Cherchez c'est quoi. Maman s'en servait pour tisser des couvertes. Les filles, elles tricotaient ou brodaient pour remplir le coffre d'espérance. On chantait beaucoup, surtout chez nous, des chansons du folklore de l'abbé Gadbois.

Les grands-frères nous berçaient les plus jeunes et nous endormaient avec leurs chansons. Ils nous racontaient des histoires aussi. Je me rappelle : *Jambe de bois*, *Les yeux verts*, *Ti-Jean et Jack*, *Le bois blanc*, des histoires de morts, des histoires captivantes mais épouvantes. On avait peur d'aller se coucher dans le noir après. J'en ai gardé des séquelles. Je ne sais pas où ils prenaient ces histoires. En vieillissant, il fallait organiser autrement nos soirées surtout les fins de semaine, si on voulait connaître du monde et faire de belles rencontres, chose possible...

On organisait des soirées et, comme je vous le disais, toutes les raisons étaient bonnes. On invitait parents et amis, un violoneux, un accordéoniste, des fois un gratteur de guitare et c'était parti, les danses s'organisaient.

Les musiciens jouaient des airs qu'ils avaient pratiqués à l'oreille, car on ne suivait pas de cours de musique, et, souvent, ils jouaient sur des violons qu'ils fabriquaient eux-mêmes. Ce n'était pas des « Stradivarius »,

mais ça jouait. Même l'oncle Deslauriers en a fabriqué un qu'on peut encore voir chez Nicole, je pense.

Quelquefois, on interprétait des chansons. Il y avait toujours quelqu'un qui avait une belle voix, ou qui croyait en avoir une. Pour ce faire, debout derrière sa chaise, il se lançait. Des chansons populaires, des chansons d'amour et, quelquefois, des chansons un peu grivoises. Ces chansons permettaient aux musiciens et danseurs de se reposer.

Mais, il y avait une contrainte, les danses étaient défendues par l'Église catholique et c'était aussi interdit de laisser danser dans nos maisons sous peine de péché grave. Mes parents étaient avant-gardistes, et, comme beaucoup d'autres, ils passaient outre à ces défenses. Pour eux, la danse était un amusement. Ils ne voyaient pas de mal à nous voir « swigner ». Même ma mère avait dit à un curé « J'aime mieux voir mes filles danser devant moi que de les savoir dans les derrières des autos... »

C'est ainsi qu'on passait nos soirées. C'est à peu près tout disparu aujourd'hui : autre temps, autres mœurs. C'était un passe-temps très agréable et qui ne coûtait pas cher et surtout qui nous faisait rencontrer du monde. Car je peux vous affirmer que vous ne seriez pas là personne s'il n'y avait pas eu ces soirées et la messe le dimanche.

\*\*\*

### La bénédiction paternelle

Quand j'étais jeune, le 1<sup>er</sup> de l'an, le jour de l'An comme on l'appelle, était beaucoup plus fêté que la fête de Noël. À Noël, on assistait à la messe de

minuit et les 2 autres messes qui suivaient. Ça se résumait à cela. Aujourd'hui, Noël est beaucoup commercialisé, surtout depuis l'arrivée du père Noël. Quelques familles gardent encore la tradition d'aller à la messe, après, c'est le réveillon et les cadeaux. Et il y en a des cadeaux ! On commence à se remettre en questions, on trouve qu'on donne beaucoup trop de cadeaux. Souvent au-dessus de nos moyens.

Autrefois, comme cadeaux, on nous donnait des fruits et quelques babioles. Les fêtes, c'était les rencontres de familles et les gros repas : cipaille, ragoûts, tourtières.

Le jour de l'An, la principale fête commençait très tôt le matin. On se hâtait de s'habiller de nos plus beaux habits. Après, on se réunissait au salon, on s'agenouillait et le plus vieux demandait la bénédiction à son père. Le père tout ému, s'exécutait. Il levait la main droite et disait : « Je vous bénis au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Et là, c'était les becs, les vœux, et le déjeuner. Un gros déjeuner : un poulet ou une dinde rôtie, des tourtières, etc. Tout cela arrosé de vin Saint-Georges. Après, on assistait à la messe, et on allait dîner chez le grand-père ou on recevait la famille à la maison.

Patrice a toujours eu la nostalgie des jours de l'An de son enfance. Ça lui rappelait ses voyages au Cap à l'Orignal, chez son grand-père Rioux et en bas de la paroisse, chez le grand-père Belzile. Il m'en a parlé souvent.

Moi, mes souvenirs du jour de l'An se résument à la bénédiction de Papa et aux rires de mes grands frères et sœurs au déjeuner qui suivait.

\*\*\*

## Le deuil

Qu'est-ce que le deuil? C'est la manifestation par des signes extérieurs qu'on a de la peine du départ ou de la mort d'une personne que l'on aime. Est-ce que c'est encore la mode de faire le deuil? De moins en moins, même on le déplore. Dans mon temps, comme je dis toujours, on faisait le deuil. D'abord, comme je vous disais, quand quelqu'un mourait, surtout à la campagne, on exposait le mort dans sa tombe et dans la maison. Les salons funéraires, ça n'existait à peu près pas. Pendant 2 jours et 2 nuits, les gens venaient offrir leurs condoléances à la famille. La parenté s'habillait tout en noir et on devait conserver ces tenues pendant un an. Après, c'était le demi-deuil, là on pouvait se permettre du blanc ou des couleurs discrètes. Voyez-vous une petite fille de 10 ou 12 ans tout de noir vêtue, même les bas. Les garçons eux, pouvaient porter une cravate noire et un brassard à la manche de leur veston.

Ces habitudes se voyaient surtout à la campagne. Elles ont disparu peu à peu, pour ne plus rien manifester aujourd'hui à part l'exposition de quelques heures dans un salon funéraire. Les funérailles aussi tendent à disparaître, remplacées par de brèves cérémonies au salon. Aujourd'hui aussi, beaucoup se font incinérer. À mon avis, il n'y a pas besoin de tant de manifestations pour exprimer sa peine. C'est à l'intérieur qu'on la ressent. À l'époque, des fois, c'était même de l'hypocrisie.

\*\*\*

## Les Corvées

Dans mon temps, comme je le répète souvent, à la campagne, tout se faisait en corvées avec les voisins ou la parenté : la construction d'une maison, d'une grange, creuser un canal d'égout, scier le bois de chauffage qu'on avait bûché l'hiver, faire un plancher ou un solage de ciment. À cette époque, on n'avait pas toutes ces machines qui simplifient ces besognes aujourd'hui. Alors, on faisait appel aux parents, aux voisins pour aider à réaliser ce travail. Une façon de s'échanger le travail, qu'il fallait rendre par la suite à tous ceux qui étaient venus aider.

Vous vous imaginez sûrement que c'était aussi toute une corvée pour la maîtresse de maison (on nous appelait ainsi dans le temps). Il fallait se lever de bonne heure. Après être allé aider à la traite des vaches, on se mettait en frais pour que tout soit prêt pour le dîner, à midi tapant. Ça signifiait : donner à dîner à 6 ou 7 hommes et même davantage, en plus de la famille.

Pour ma part, ce repas comprenait une bonne soupe aux légumes, et un rôti de bœuf et porc, servi avec patates et légumes. Si on le savait d'avance, on préparait un cipaille. Il ne fallait pas oublier le dessert. Les tartes au sucre et aux pommes étaient très appréciées.

Ces corvées se renouvelaient 2 ou 3 fois par année selon les besoins qui se créaient. C'était tout de même de belles rencontres, et les hommes pouvaient mesurer la qualité de leur épouse comme cuisinière comparativement aux femmes des voisins. Des corvées, il s'en fait sûrement encore, mais pas beaucoup : la machine a remplacé beaucoup de ces travaux manuels.

## Le carême

Qu'est-ce que le carême? Ce sont les quarante jours qui précèdent la fête de Pâques. Il commence avec le mercredi des Cendres pour se terminer le Samedi saint. Aujourd'hui, il passe quasiment inaperçu. Les enfants comptent peut-être les jours où, à Pâques, ils pourront se gaver de chocolat. Ils sont tellement attirants ces chocolats à Pâques : poules, œufs, canards, poissons, il y en a de toutes les formes et ils sont annoncés et montrés à l'avance. Les adultes ont hâte à Pâques pour bénéficier d'une longue fin de semaine de congé. Ils en profiteront pour se reposer, aller visiter les parents ou faire un petit voyage à New York, qui est bien à la mode à cette époque.

Dans mon temps, mais surtout dans le temps de mes parents, je devrais dire autrefois, le carême était une période très, très austère. On devait jeûner et se priver de bien des choses, faire des sacrifices pour bien se préparer à la fête de Pâques. Je me souviens, Maman jeûnait. Elle prenait un très léger repas le matin ou simplement un verre d'eau, le midi, un repas assez copieux et le soir un léger repas. Je la plaignais avec tout le travail qu'elle avait à faire.

Moi, je n'ai pas tellement pratiqué le jeûne. C'était adouci et ça déclinait : les sacrifices commençaient à perdre du prix. Je me souviens que le Vendredi saint, c'était jeûne complet toute la journée, surtout pas de viande. De midi à 3 heures, qui rappelait la mort du Christ, on essayait de ne pas parler. Qui serait le meilleur?

Toutes ces mortifications avaient cependant un côté positif. Un bon moyen de perdre les quelques livres en trop. On ne parlait pas d'obésité dans le temps. De plus, se priver de viande et le remplacer par le poisson, c'était une bonne façon de le faire entrer dans nos menus. Dans le temps, il était défendu aussi de manger de la viande le vendredi.

Carême, sacrifices, on peut mettre cela dans les coutumes disparues.

\*\*\*

### L'écémage du lait

Quand nous avons commencé sur notre ferme, et ça a tout de même duré quelques années, on n'avait que 8 vaches. On n'avait pas de trayeuse, pas de réservoir à lait. Tout se faisait à la main, je devrais dire à 2 mains, à commencer par traire les vaches. Je connaissais cela, je le faisais chez mes parents. J'avais commencé à 10 ans à traire les vaches : on « maturait » vite dans le temps ! Après la traite, il fallait écémé ce lait, car on ne vendait que la crème. Le lait écémé servait à nourrir les veaux et les porcs. Cet écémage se faisait à la main. Vous connaissez la force centrifuge? Dans le dictionnaire on dit : « Force rotative qui sert à éloigner du centre. » Alors, ça séparait la crème du lait. C'était astreignant de tourner le centrifuge, il fallait qu'on tourne avec une certaine constance pour que ça fonctionne bien et qu'on récupère toute la crème. Quand on a eu l'électricité, on a mis un moteur sur ce centrifuge, c'était plus facile. Quand l'automne arrivait, il fallait déménager le centrifuge à la maison, car c'était trop froid dans la laiterie qui n'était pas chauffée. Ça compliquait les choses; apporter le lait à la maison, l'écémé et rapporter le lait écémé à

l'étable sans oublier de faire un peu de dégâts. Quelle besogne ! Le froid, les tempêtes, l'embarras dans la maison.

Je raconte cela pour montrer que le progrès, ça part de loin. La traite avec la trayeuse, la laiterie chauffée, le réservoir à lait, le camion qui vient chercher cette production. Quel soulagement. Ça, c'était du progrès !

\*\*\*

### Le téléphone à écouteurs

À la campagne, le téléphone a pris du temps à nous rejoindre. Ça été dans les années 50 et tenez-vous bien, on était trois et même quatre sur la même ligne. Quand le téléphone sonnait, c'était le nombre de coups : 1, 2, 3 ou 4, qui nous indiquait que c'était pour nous. En même temps, c'était le désennui de plusieurs. Car en décrochant l'appareil, s'il y avait quelqu'un qui l'utilisait, on comprenait tout. Si on était discret, on fermait la ligne tout de suite, mais rares sont ceux (surtout celles) qui n'ont pas écouté et appris des nouvelles. Même moi, je dois avouer que j'ai surpris de belles conversations...

Quand il y avait urgence et que Mme Unetelle était sur la ligne et pour une heure des fois, on patientait un peu et à un moment donné on lui demandait de nous donner la ligne, car on ne pouvait pas utiliser le téléphone deux en même temps.

Si on s'apercevait que quelqu'un nous écoutait, alors on pouvait dire : « La ligne est percée, je pense. » On a fait des plaintes, car ce n'était vraiment

pas un bon moyen de tenir des conversations confidentielles. Enfin, on a fini par avoir nos lignes privées.

Comme les temps ont changé. Aujourd'hui, la plupart des adultes, même certains jeunes du secondaire ont leur téléphone cellulaire. On le traîne partout, on l'utilise partout, au restaurant, en auto. On parle même que les téléphones traditionnels disparaîtront un jour pour laisser place à Internet. J'espère que non, car c'est encore agréable de l'utiliser, surtout quand on est seule.

Dans le temps, ce téléphone troué, c'était notre Internet, et à haute vitesse à part cela. C'était même un moyen moins gênant pour certains de déverser leur fiel et de régler des problèmes qu'on n'avait pas le courage de régler en face (comme il se fait sur Internet peut-être).

\*\*\*

## Les navets

Les navets, quel cauchemar ! Je suis certaine qu'il y en a dans la famille qui en rêve encore...

Le printemps, dès le début de juin, Patrice semait des navets qu'il destinait à l'alimentation des vaches l'hiver suivant. Des légumineuses, c'est aussi bon pour les animaux. Comme pour les humains d'ailleurs.

Ces navets, quand ils poussaient, il fallait les éclaircir et les sarcler, c'est-à-dire enlever les mauvaises herbes. C'était cela le cauchemar ! Toute une semaine, à quatre pattes dans le champ, on sarclait, on éclaircissait

souvent sous les ardents rayons du soleil, car c'était en juillet. Ce n'était pas une vacance. L'automne, quand ils étaient assez gros (c'est pour cela qu'on les avait éclaircis : pour leur donner de la place à grossir), il fallait couper les feuilles, les arracher, les mettre en tas et les rentrer dans l'étable. L'hiver, avec une machine électrique, on les coupait en tranches minces et on en distribuait aux vaches en lactation, c'était un délice pour elles. Malgré une petite portion à chaque fois, les vaches mangeaient tous ces navets dans un court temps. C'était bon pour le lait, mais quelle misère pour en arriver à ce résultat. Le troupeau grossissait et il aurait fallu en semer plus grand, alors Patrice a abandonné cette culture. D'ailleurs, il s'est souvent demandé pourquoi il semait ces navets, mais son père le faisait; mon père le faisait aussi. C'est avec cela qu'il avait payé les études à tante Germaine. Elle se plaît encore à dire qu'elle a eu une instruction de navets...

Mais dans toutes choses, il faut trouver du positif. Je l'ai trouvé l'autre jour en entendant Boukar Diouf. On lui demandait: « Que pensez-vous du décrochage scolaire? Il dit: Faites-leur planter des arachides. Chez mon père en Afrique, dès l'âge de 7 ans, j'aidais mon père à la culture des arachides tout l'été. Alors quand l'école commençait, on était content, c'était nos vacances et on n'avait pas le goût de décrocher. Mes 3 frères et moi on s'est rendus à l'Université. »

Alors, j'ai compris pourquoi mes enfants avaient réussi tous leurs cours, Cegep ou Université : c'est les navets. Pour eux aussi, l'école, c'était des vacances !

# Place à la fête

## La fête des Voyer

Un événement à ne pas oublier est la fête des Voyer. Elle a lieu en 1995, mais il y a longtemps qu'on en parle, qu'on la mijote. C'est Alexandre qui en est l'instigateur, il ne lâche pas. À chaque rencontre, il ramène son idée. Il faut préciser que la fête qu'on veut organiser n'est pas la fête de tous les descendants Voyer, mais des descendants de Ferdinand et Jeanne. C'est le temps qu'on se décide, car on vient d'en perdre deux : Gérard et Cécile, et ce n'était pas les moindres pour mettre de l'ambiance.

Édouard consent à ce qu'on la fasse chez-lui, à la ferme qui nous a tous vus naître. C'est en juillet. C'est Alexandre qui en prend la responsabilité, mais comme il demeure à Montréal, il me délègue des tâches. On établit un horaire... Une journée de fête seulement... L'arrivée pourrait être vers 8 heures... On échange jusqu'à 11heures, en attendant la célébration de la parole par un prêtre. Tout le monde y assiste et, surprise, Nicole Voyer improvise une petite chorale.

Après la messe, c'est la fête. Un tour de tracteur est offert pour visiter la ferme. Ensuite, chacun présente sa famille, chacun y va à sa façon et d'une manière subtile. Joseph Rousseau nous jouent quelques airs de musique à bouche accompagné de sa fille Guylaine. André-Jean Voyer y va de son accordéon. Quelques anecdotes croustillantes sont racontées.

C'est Alexandre qui est l'animateur. Il s'en tire superbement bien : on connaît sa verve et son humour !

Chacun a revêtu son chandail fait spécialement pour la fête. Il arbore une illustration de la ferme des Voyer tirée d'une aquarelle que Guylaine Voyer avait faite pour l'occasion.

Cette fête a été un succès dont on parle encore aujourd'hui.

\*\*\*

Les enfants nous fêtent à notre 25<sup>e</sup>

En arrivant de notre voyage dans les Maritimes, on est chez Léopold et Claire. Ils ont la surprise de découvrir un faire-part dans leur courrier, et le faire-part est une invitation pour notre 25<sup>e</sup> anniversaire de mariage à Patrice et moi. C'est toute une surprise. Nous ne sommes au courant de rien. Bernard est à sa dernière année à l'Université Laval à Québec. Robert travaille à Gaspé, Yves est au Cégep et Régis, Gilles et Louise se gardent bien de nous dévoiler quoi que ce soit. Louise me demande une fois : « S'il y avait une fête, est-ce que j'aurais une belle robe à porter? » On ne se doutait de rien, ils nous avaient vraiment joué dans le dos...

Tout était organisé : messe à la chapelle à la mer de St-Fabien, réception à Rimouski, à l'Anse-aux-Sables. Toute la famille frères et sœurs sont présents. C'est le samedi 9 juillet. Pendant la soirée, Bernard nous lit une adresse, hommage de notre petite famille, un hommage qu'il a fini de composer en attendant l'autobus paraît-il.

Je le reproduis ici. Nous étions très émus et je le suis encore en la relisant :

*« Aujourd'hui, c'est un grand jour, un jour de fête au cœur de notre famille. Vingt-cinq années, c'est un coffre plein de souvenirs que nous ouvrons ce soir pour nous rappeler ! Vingt-cinq années, l'âge d'une génération, presque l'âge du plus vieux des enfants, un quart de siècles dans la vie d'un couple : ça marque le temps ! Le plus beau souvenir, le plus mémorable d'entre tous, est sans doute, ce 12 juillet 1952. On raconte qu'il pleuvait ce matin-là, mais que le soleil est vite apparu pour venir décorer cette journée de mariage, ce jour où vous vous êtes donné la main et jeté les yeux vers l'avenir pour bâtir une vie à deux dont nous célébrons aujourd'hui la première étape.*

*Oh ! Mais ni moi-même ni aucun de mes frères et sœur ne s'en rappellent de ce jour, mais soyez sans crainte, nous arrivons bientôt, chacun notre tour : 1954, 55, 56, 60, 63 et 65; aux mois d'avril, mai, juin, juillet et décembre; des enfants du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver.*

*Comme une nouvelle saison, on sait que chaque venue a été accueillie avec joie, du premier jusqu'à la dernière que vous avez choisie. À chaque année, il fallait fêter ces anniversaires et là se mêlaient les gâteaux illuminés de chandelles, les souhaits et les chants de bonne fête et la bonne humeur familiale.*

*Que trouvons-nous encore dans notre coffre à souvenir?*

*La terre, la première terre, celle d'avant 1960, quand nous étions petits (pour ceux qui étaient); chez nous là-bas, comme on disait par après ! C'était l'époque des chevaux, et nous en avions deux : Le Pitt et la Petite; deux chevaux vaillants qui tiraient "boguey" et "wagin", qui travaillaient aux champs pour apporter le fourrage aux quelques vaches qui logeaient dans l'étable et aux quelques moutons qui couraient dans les champs. Papa engraisait aussi des cochons au "lait de beurre"*

*dans la nouvelle porcherie qu'il venait de construire. Maman ramassait les œufs que les poules grises, blanches ou rouges pondaient dans le poulailler à 2 étages.*

*Ça été nos débuts, l'époque difficile que vous disiez, que Maman dit qu'elle ne voudrait pas revivre avant que Papa ne lui rappelle que vous étiez tout de même heureux.*

*Et puis, ce fut le grand déménagement, où tout devenait plus grand : une plus grande terre, une plus grande étable, une grande maison pleine de portes, de fenêtres, d'escaliers et de souvenirs...*

*Ce fut l'arrivée du tracteur et des hommes engagés. C'était le début des années soixante, notre petite révolution tranquille. C'est pour nous autres, un tournant de notre petite histoire et peut-être un signe des temps, peu de temps après que Régis, la relève, le successeur, soit venu au monde.*

*Et puis, le temps a passé et nous, nous avons grandi parcourant le cycle des saisons où se succèdent les différents travaux de la ferme. Que de choses il s'est passé durant toutes ces années, marquées de moments d'incertitudes, de progrès, d'espoir. On ne peut oublier cette période plus récente des constructions, à débiter par la maison, puis la laiterie, le hangar et l'étable.*

*Ces souvenirs, ces images du passé, collés dans la mémoire comme les portraits dans un album, sont ineffaçables. On se rappelle ici, la traditionnelle exposition de Rimouski, pèlerinage annuel, le jour du jugement; et les visites de mon oncle, ma tante et cousins, le dimanche après-midi. Ailleurs, le tableau de Papa dormant dans sa chaise, de Maman, le bras dans la pâte, boulangeant ce bon pain chaud et bossu qui nous a fait grandir.*

*Voyez-vous encore les voyages de foin « lousse » foulé dans la grange, la fourche à foin, le râteau à cheval qu'on promenait tout l'été, ou encore quand il fallait aller à*

*la buisserie porter la crème avec Papa qui roulait ses « pollocks » avec son tabac Zigzag, et son livret de papier où étaient notées ses commissions. Oui ces images sont bel et bien gravées dans la mémoire et aussi dans le cœur.*

*Ces parents, qui sont-ils? C'est Maman, cette femme, cette Voyer, capable de tout. Cette femme à la personnalité attachante, connue et aimée de tous. Elle ne compte pas ses pas pour nous gêner, alerte, rapide et habile, elle est partout à la fois. Elle est épouse et mère, sachant nous écouter et nous aimer jusqu'à s'oublier. On la voit coudre nos vêtements, tricoter nos bas, quand elle n'est pas à la cuisine en train de nous préparer une gâterie pour le repas. « Maîtresse d'école », nous avons eu la chance d'avoir été ses élèves, Robert, Yves et moi. Active et sociale, elle participe à la vie du milieu, capable de mener une réunion sans pour cela craindre de se retrouver à l'étable, tirant les vaches dans les moments pressés ou dans son jardin, sarclant les rangs de carottes, tomates, pois, fèves et autres bons légumes.*

*Et Papa, ce maître penseur, les yeux à l'horizon, appuyé à une fourche ou sur le bord d'une clôture. Combien de fois on s'est demandé : « À quoi peut-il bien penser? » Cet homme paisible, aux mouvements lents, mais assurés, on ne l'a jamais vu courir; mais patient, il travaille au rythme des saisons; à temps dans son ouvrage et chaque ouvrage à son temps. Notre père, c'est certe un laboureur, mais surtout un éleveur, amoureux de ses vaches (pas, mais presque autant que sa femme, qu'il dit des fois.) Ses Ayrshires, qu'il montre fièrement à l'exposition. Et cette foi qui l'anime, cette confiance dans la vie qui arrange les choses, il n'en manque jamais, et elle fait sa force dans les moments difficiles.*

*Enfin, il y a nous les enfants qui participons à cette aventure et la faisons nôtre avec nos parents. On y a appris à travailler ensemble, en sarclant les navets. On y a appris à aimer le travail bien fait, sans attendre quoi que ce soit d'autre que le plaisir du travail et le mieux-être de nous tous.*

*C'est pourquoi, Papa, Maman, nous sommes fiers d'être vos enfants.»*

C'est merveilleux de s'entendre dire cela ! C'est inoubliable. De beaux moments que je me plais à revivre.

\*\*\*

### Le 40<sup>e</sup> anniversaire

Ce jour-là, c'est une invitation que nous recevons à la poste : on nous prie de nous rendre à Pohénégamook. Tout est réservé pour nous : chalet, repas et toute la famille sera là. Nous nous y rendons le vendredi soir. Trois jours intensifs, pleins d'activités de plein air de toutes les sortes : canot, nage, kayak. La température est superbe et le lac très invitant. Toute la famille s'en donne à cœur joie. Ils sont 17 de 13 ans à 2 mois (la petite Audrey). On a été chanceux. Pas d'accidents malgré tous les risques qui se prenaient sur le lac.

Le samedi soir, c'est le clou de l'événement, on se réunit tous dans une grande salle pour célébrer le 40<sup>e</sup>.

Ce que nous avons trouvé formidable, chacun y allait de son propre numéro: grands et petits.

Bernard et Sylvie avaient monté une pièce qu'ils avaient intitulée : *Une belle histoire des Pays d'en bas*. L'histoire de notre « histoire d'amour » Patrice et moi. C'était merveilleux et drôle. Je prends encore plaisir à regarder la cassette et je suis encore émue.

Germaine et Robert et leur famille, avec tout le talent qu'on leur connaît pour le chant, nous ont interprété quelques chansons. C'était drôle de voir le petit Jean-Sébastien, il savait les chansons par cœur.

Yves et Louise ont interprété la chanson *T'es mon amour, je suis ta maîtresse*. Frédéric avait ouvert le spectacle avec une chanson de Patrick Bruel : *Qui a le droit*. Geneviève y est allée de quelques chansons en anglais qu'elle avait apprises dans un camp de jeunes où elle y avait passé une semaine. Yves était le meneur de la soirée. Il sait bien mener une soirée.

Régis était occupé à tout mettre sur vidéo. Vincent, Vanessa et Amélie avaient fait leur numéro. Vincent s'était confectionné une guitare.

Gilles nous avait amusés avec ses chansons à répondre. Il est très bon participant dans les parties. Patrick et David y étaient allés de leurs comptines.

Après, chacun des enfants y est allé de son petit « speech ». Je le reproduis ici, car je sais que personne ne l'a conservé et qu'on ne se souvient peut-être pas de ce que l'on a dit.

Yves présente : « *Vous venez de passer une étape importante de votre vie. Vous avez franchi avec succès 40 ans de vie commune. Une vie remplie de souvenirs qui vous ont permis d'accomplir votre mission sur cette terre. Vous démontrez que vivre à deux aussi longtemps était réalisable. Nous, vos enfants vous souhaitons de continuer cette vie harmonieuse qui représente tant de valeurs à conserver pour tous ceux qui parviennent à suivre cet exemple de vie remplie de bonheur, de*

*joie, d'amour et de paix. À présent, chacun de vos enfants va exprimer ce que représente pour eux cette union si durable et si fragile dans ce bas monde. »*

Louise

*« Si je n'avais droit qu'à un seul mot pour résumer ma pensée envers vous, parents, ce serait : Merci !*

Merci pour l'amour... dont nous avons ressenti, telle une brise d'été, la bienfaisance chaque jour.

Merci pour la patience...qu'il vous a fallu en abondance.

Merci pour la joie... que nous avons respiré à être près de vous chaque fois.

Merci... pour les bons soins... que vous nous avez prodigués matin après matin.

Merci pour la richesse... celle du cœur qui jamais ne s'assèche.

Merci pour la vie... car sans elle, beaucoup d'entre nous ne pourrait être ici.

Finalement merci tout simplement d'être ce que vous êtes encore maintenant c'est-à-dire, de merveilleux parents et encore mieux,

*Merci d'être nos parents...»*

Gilles

*« Chers Yvonne et Patrice. D'où on se place, on ne ressent peut-être pas la grandeur de la fête, mais nous sommes certains d'une chose, c'est que vous vivez un amour durable et exemplaire. Nous souhaitons que ce grand amour qui a été consacré un certain 12 juillet 1952, demeure intarissable ».*

### Régis

« La vie passe comme une rivière qui coule. Tantôt calme, tantôt tumultueuse, il suffit de savoir la manœuvrer pour en tirer le meilleur. Ce n'est pas toujours facile.

Patrice et Yvonne ont bien su manœuvrer leur équipage et leur bateau à bon port. Après 40 ans de navigation, ils ne peuvent pas jeter l'ancre parce que pour eux la rivière coule toujours vers de nouveaux horizons... »

### Yves

Poème sur ma vie :

« Merci de m'avoir donné la vie  
Merci de m'avoir laissé vivre dans un pays de liberté  
Merci de m'avoir nourri  
Merci de m'avoir laissé résoudre mes difficultés  
Merci de m'avoir réprimandé lorsque je n'étais pas gentil  
Merci de m'avoir aidé dans mes études  
Merci de m'avoir fait connaître les vraies valeurs de la vie  
Merci de m'avoir laissé épanouir dans la vraie nature  
Merci de m'avoir laissé apprendre à travailler de mes propres mains  
Merci de me recevoir dans votre maison avec plein de gentillesse et d'amour  
Merci de vous être déplacés depuis que je suis au loin  
Merci d'avoir été témoin de la liaison si durable entre vous  
Simplement ! »

### Robert

« Comme il doit y en avoir des gens de votre âge qui vous trouvent chanceux de vous retrouver encore ensemble dans le même lit chaque matin. Pour eux ce n'est qu'un souvenir. Nous voudrions vous souhaiter encore des milliers de réveils ensemble, le matin... »

Bernard

*« V'là bien des années que vous êtes ensemble, mais qu'est-ce qu'on sait de votre vie de couple? »*

*De nos jours, être marié quarante ans, c'est considéré comme un exploit. Un exploit pour Patrice et Yvonne? Non tellement vous êtes épris l'un de l'autre. Vous n'aviez d'autres mérites que de vous aimer, et c'est le plus bel exemple que vous nous avez donné. Longue vie ! »*

On avait tellement aimé leur formule. Personne n'avait pris la vedette et chacun avait pris sa place. Je suis encore toute émue de lire et d'écrire cela aujourd'hui...autant d'amour !

\*\*\*

Notre 45<sup>e</sup> anniversaire

Robert nous avait fait parler, questionné sur notre vie. Il a tout monté sur une cassette que je regarde encore assez souvent. Il m'avait fait chanter aussi. Je ne me donne pas une grosse note. C'est très agréable de revoir et d'entendre cela encore aujourd'hui. Je suis seule et je retrouve ces souvenirs l'hiver.

\*\*\*

Notre 50<sup>e</sup>

Cinquante ans de mariage, 50 ans de vie à deux, il fallait sûrement fêter cela. Nos enfants les ont célébrés royalement et tout s'est préparé dans le plus strict secret. On ne savait pas beaucoup de choses sur le contenu et

le déroulement de la fête. On savait qu'Yves était parti avec des photos. On savait qu'il fallait être chics et que ça se passerait en juillet.

L'invitation nous est arrivée par la poste : un faire-part fabriqué par eux-mêmes avec en effigie, notre photo de mariage. On nous invitait à une messe à l'église de Saint-Fabien et après à une réception à l'hôtel des Gouverneurs de Rimouski.

À l'église, on voit les invités : enfants, petits enfants, frères, sœurs et plusieurs neveux et nièces et quelques amis.

Après, le frère de Guylaine nous conduit à l'hôtel dans sa belle voiture neuve. C'est la réception, et quelle réception !

D'abord, un souper, vraiment gastronomique : entrée de crevettes, brochette de filet mignon et de poulet, gâteau flambé, tout ça accompagné de bon vin. On se croyait quasiment à une réception de gros riches.

Et la soirée commence, Régis est l'animateur. On nous présente une vidéo réalisée par Bernard. On voit se dérouler les principaux événements de notre vie, accompagné de musique à l'avenant. C'est merveilleux et très émouvant. Je me souviens que dans son remerciement, Yves avait dit : « On ne voit pas mieux à Radio-Canada. »

Frédéric y va de sa chanson de Patrick Bruel : *Qui a le droit* (je souligne ici que Frédéric a refait cette chanson à la fête de Belzile de 2010 pour moi. Merci Frédéric) et Marie, un numéro de danse.

On continue avec de petites pièces, encore là sur les événements cocasses de notre vie : la disparition de la scie mécanique de Patrice et mon renvoi de l'école comme enseignante parce que j'étais enceinte... de mon mari... tout un scandale. C'est très drôle et apprécié de tous.

Après, enfants, belles-filles et gendre y vont de leur petite allocution. Chacun y va de son cru. C'est drôle, vrai et émouvant, un rappel de bien des souvenirs. Pour finir, on nous demande, Patrice et moi de donner notre appréciation. Patrice s'en tire bien, je vois qu'il s'est bien préparé. Moi, c'est très moyen. Je regrette de ne pas avoir demandé à tous mes petits-enfants de venir m'entourer. Quelle belle couronne.

Ç'a été une fête appréciée de tous et préparée par chacun des enfants. Tout le monde a mis la main à la pâte. Ce qui faisait dire à l'oncle Gonzague : « Tout le monde peut aller également au micro et on ne sait pas qui est le meilleur. »

Quel travail ces chers enfants se sont donné. On reconnaissait leur initiative, leur talent, leur générosité, leur amour. C'est un beau souvenir qu'on s'est rappelé souvent Patrice et moi, et que j'aime encore me rappeler depuis que je suis seule. Je visionne encore la vidéo, et je pleure encore. On ne les remercie jamais assez. Bravo à tous !

J'ai assisté à plusieurs anniversaires de mariage, mais j'ai rarement vu une démonstration d'autant de talent, d'initiative. Ce sont de beaux moments que nos enfants nous ont fait vivre et qu'on ne peut oublier.

Merci, merci encore !

## On me fête

J'aurai 75 ans le 25 août. Pour moi, une fête comme une autre si ce n'est que je vieillis d'un an. Mais pour la famille, ce n'est pas pareil. Anick et Gilles font le projet de me fêter en grand dans les serres. Toute une fête, la famille au complet est invitée, même les frères et sœurs. Naturellement, on ne m'en dit rien, c'est top-secret. On ne le dit même pas à Patrice, on a peur des fuites. Même la semaine précédant la fête, on va visiter la Manic avec Robert et Germaine. Ils ne nous en soufflent pas un mot et de plus Bernard et Sylvie m'avaient fêtée quelques jours avant à Rivière-du-Loup, au chalet où ils étaient en vacances.

Alors, c'est vraiment la surprise quand on se rend chez Gilles et que je vois tout ce monde. Il ne manquait que Louise et Gaston ainsi que Paul-Émile Roussel et Adrienne. Paul-Émile étant vraiment mal en point. Il combat un cancer que le fera mourir 2 mois après Patrice. C'est une belle fête, beaucoup de beaux mots d'amour et on me donne un lecteur à cassettes et DVD. Le menu est un agneau sur broche.

Patrice est vraiment heureux qu'on me fête et moi aussi naturellement. Je pense que Patrice avait un pressentiment, car il est mort cette même année en octobre.

Après la fête, et à l'aube de mes 80 ans, j'avais bien averti chez Gilles de ne rien organiser. Je demandais que chacun de mes enfants et petits-enfants m'envoient une carte. Mais comme j'ai des enfants

extraordinaires, la consigne n'est pas respectée, chacun me fête à sa façon.

Bernard et Sylvie étant à la mer, m'invite à un repas et me donne un joli collier, que je suis fière de porter. Robert et Germaine m'amènent à Québec, on visite le Vieux-Québec toute la journée et le soir, on va voir le Moulin à images de Robert Lepage. Yves et Dominique m'amènent visiter la région de Charlevoix, c'est l'automne et c'est joli. On me gâte. Régis et Guylaine m'offrent un collier tout rutilant et joli. Gilles et Anik me font choisir un spectacle à la salle Télus. Je choisis un chanteur qui interprète du Joe Dassin. C'est vraiment bien rendu, on n'oublie que ce n'est pas Joe Dassin.

Encore merci pour toutes ces manifestations d'amour. C'est très agréable, mais je n'en demande pas autant, un téléphone, bonne fête, et je suis heureuse.

# Des maladies qui dérangent

## Crise de cœur

Patrice est à une réunion du Club Ayrshire à Rimouski. Vers la fin de la réunion, il se sent très malade. Il a mal à l'estomac, il finit par vomir dehors avant d'embarquer dans l'auto, il a de la misère à souffler pour revenir à la maison. En le voyant, je lui dis : « T'es ben pâle. » Il était blanc ! Il me raconte ses malaises. On se couche, il met 2 oreillers pour se soulever, car coucher à plat, il a de la misère à souffler. Le trouvant très malade je lui dis : « On descend à l'hôpital ! », ce qu'il aurait dû faire en sortant de l'assemblée. On diagnostique une crise de cœur, on le garde toute la nuit aux soins intensifs.

Le lendemain, le cardiologue me dit : « Il fait une péricardite. » (un beau mot dans un salon). Dans le dictionnaire, on dit : « Inflammation du péricarde (tissus qui enveloppent le cœur) ». Il s'en est bien tiré, 2 mois de repos, mais il aurait pu en mourir. Quand il est revenu à la maison après la réunion, le pire était passé. Il a été chanceux, ce n'était pas un infarctus.

\*\*\*

## L'arthrite

On était à Varennes chez Yves, quand Patrice a eu ses premières douleurs d'arthrite. Je me souviens, il était en train de peindre la clôture près de la maison. Yves l'arrête de peindre croyant que c'était ce qui

causait le mal. Ce n'était pas cela, loin de là. Qu'il en a eu des douleurs avant qu'on découvre qu'il faisait de l'arthrite rhumatoïde. Je le trouvais la nuit se berçant. Ça lui faisait mal, un mal cuisant qui ne lâche pas. Son médecin a diagnostiqué l'arthrite rhumatoïde. Mais pour se rassurer, on l'envoie au CHUL à Québec. C'était bien réel et le verdict est cruel. Ça ne guérit pas, ça se soulage. On lui prescrit toutes sortes de choses, comme anti-inflammatoires, on faisait des tests. Le plus efficace a été les suppositoires. Il en a mis toute sa vie. Mais il a toujours eu mal aux mains. Finies pour lui les franches poignées de mains. Je pense que ce sont tous les remèdes qu'il a pris pour l'arthrite qui ont causé son dernier infarctus.

\*\*\*

### Emphysème asthmatique

La maladie qui l'a le plus dérangé est l'emphysème. Quelle maladie, et quand on pense que c'est la cigarette qui en est la principale cause. Patrice fume depuis l'âge de 14 ans. Il a arrêté, il me semble en 1989. Ça l'a aidé, mais le mal était fait.

Il faisait rhume par-dessus rhume. Le médecin lui prescrivait de la cortisone, mais c'était récurrent. Quelle maladie ! Les poumons sont attaqués et se détruisent peu à peu. La personne est plus vulnérable à prendre n'importe lequel virus. C'est sûrement ce qui a amené aussi sa mort.

Il a de la misère à souffler, au moindre effort. Ça lui fait délaissé tous les efforts physiques, même les plus légers, je me souviens. C'est très astreignant, même marcher vite le fatigue, il ne peut plus monter une côte, on recherche tous les endroits plats pour les randonnées pédestres.

Pourtant, on en a escaladé des côtes en allant marcher au Cap à l'Original. C'est fini. Il trouve que je marche trop vite, il préfère aller marcher seul. Je vais vous confier que cette maladie nuisait même à nos ébats amoureux. Vous vous imaginez bien qu'on aimait faire l'amour de temps en temps. Eh bien ! La dernière année, il a fallu mettre un « P » sur cette belle activité. J'avais tellement peur qu'il meurt.

Les dernières semaines de sa vie, j'ai vu, des fois, il avait de la misère à se rendre du bain à sa chambre.

En 2002 ou 2003, il avait fait une pneumonie, pneumonie double qu'on nommait atypique. Il a été vraiment malade. Hospitalisé une semaine, j'avais peur qu'il en meure. On a même eu peur pour un cancer du poumon. Je ne m'imaginai pas qu'une pneumonie pouvait affaiblir autant, il avait de la misère à marcher. On lui avait fait une bronchoscopie, il pensait en mourir.

Mais je pense que la nouvelle qui l'a le plus bouleversé, c'est quand on lui a dit qu'il faisait un anévrisme à l'aorte. C'est comme si un plafond lui était tombé sur la tête. Il en était vraiment estomaqué. Le mot anévrisme revenait souvent dans les conversations. Il était inquiet, car on sait qu'un anévrisme au cœur ou au cerveau, s'il crève, c'est une hémorragie et tu t'en saches rarement, c'est souvent la mort. Je lui disais : « Tu es chanceux, on l'a découvert, on va te surveiller. » Tous les deux mois, effectivement, on lui passait un examen et quand on s'est aperçu qu'il était trop gros, on l'a opéré. L'opération a bien réussi. Ça a été beaucoup moins pénible qu'une pneumonie, il a repris ses forces assez vite.

Mais, au bout d'un mois, il tousse encore beaucoup. Au début, on croyait que c'était dû à l'opération, car ça arrive qu'après une anesthésie, on tousse. Ça ne se passait pas, alors, il est allé voir le médecin. Après une radiographie pour les poumons, on découvre qu'il fait de l'eau dans les alvéoles. On lui fait une bronchoscopie. Il en aura tous les mois jusqu'à la fin de sa vie. C'est pénible quand on connaît la bronchoscopie. On gèle un peu le fond de la gorge et on entre un tube pour aller enlever cette eau-là. C'est assez pénible. De plus, il doit se donner des traitements à la maison avec un appareil spécial, mais les résultats sont médiocres. Quand je pense à tout cela aujourd'hui, je me dis qu'il était vraiment hypothéqué. Toutes ces maladies l'ont miné et l'ont conduit à une mort plus précoce. En dernier, il n'avait pas tellement une belle qualité de vie.

Cependant, il avait un assez bon moral malgré tout. Heureusement, il aimait lire, regarder la télé, marcher à son rythme, visiter les enfants et, surtout, faire des casse-têtes. Il en a fait des casse-têtes. Plusieurs tapissent les murs du sous-sol.

\*\*\*

## La fin

Tout a commencé à la fin de septembre 2004. Patrice a un rendez-vous avec son médecin. Se plaignant de malaise dans l'estomac et les omoplates, le docteur l'envoie rencontrer un cardiologue à l'hôpital. On lui fait passer des examens et on le garde aux soins coronariens. On veut éclaircir son sang, on pense qu'il a des veines bouchées. Patrice fait alors une hémorragie, il pense mourir. Il continue à cracher du sang, même à son retour à la maison.

Le lendemain de la fête de l'Action de grâce, en octobre, il doit avoir une bronchoscopie. Je m'en souviendrai toujours. Il n'a pratiquement pas dormi de la nuit, il est faible. En arrivant à l'hôpital, j'ai de la misère à me procurer une chaise roulante. Je le monte au 3<sup>e</sup> étage, là où il doit avoir son traitement. Contrairement à mon habitude, au lieu de redescendre au premier pour l'attendre, je reste dans une salle tout près. Un moment donné, on me fait demander. On ne peut pas le réveiller. Le voyant aussi malade, je dis au médecin : « Il va s'en remettre. Il répond : sûrement, mais pas pour longtemps. » J'ai pleuré, pleuré, je réalise : je suis seule, je ne sais quoi faire. Une infirmière m'encourage. Il se réveille enfin, je le ramène à la maison avec une tension à 76, mais pas pour longtemps. Le soir, il fait des efforts pour vomir. Je demande une ambulance, on l'hospitalise, et on décide enfin de le monter à Québec à l'hôpital Laval.

Gilles voyant son père très malade, décide de m'accompagner avec Anick. Quel drame ! Quand on arrive à l'hôpital, Patrice est en crise, on pense qu'il va mourir. On fait venir toute la famille. Je suis effondrée, quelle nuit, mais le lendemain, il s'en sort. On est tout heureux, famille et médecin. Ça tient du miracle d'après l'infarctus qu'il a fait. Mais le miracle n'a pas duré longtemps. Patrice a de plus en plus mal dans les jambes. C'est très pénible. On donne piqûres de plus en plus fortes, on fait même une épidurale, ça ne soulage rien. On doit lui couper les jambes. Doit-on accepter? Quelle semaine je passe. Tous les jours, une nouvelle tuile nous tombe sur la tête. Heureusement que j'ai ma famille. On ne m'a pas laissée seule. Chacun se reléguait. Les médecins et le personnel de l'hôpital ont été d'une empathie vraiment spéciale. Ç'a été dix jours très pénibles. Je me souviendrai toujours du cardiologue Bergeron, quel bon médecin.

On acceptait qu'on lui coupe les jambes, mais avec quelle appréhension. Connaissant Patrice, je le voyais mal ainsi handicapé et peut-être placé dans un centre. Quand il est mort, ce samedi soir, le 23 octobre, au coucher du soleil, entouré de ses enfants et plusieurs petits-enfants, je ne me sentais pas coupable en disant au médecin : « Je suis contente, j'aimais mon mari, je l'aimais assez pour le laisser partir, et ne pas le voir souffrir de sa condition. » Il est parti dans sa dignité et comme il l'avait toujours désiré. On se rappellera et on parlera longtemps de ces derniers moments.

\*\*\*

## L'après

Je suis toute seule, c'est dimanche. Germaine et Robert sont restés avec moi après les funérailles de Patrice qui ont eu lieu mardi. C'est la fin d'octobre, la noirceur vient de bonne heure, j'ai peur de la noirceur, j'ai peur de tout. Ariane et Isabeau viennent coucher avec moi et elles sont prêtes à venir autant que j'en aurai besoin. Merci à mes deux belles petites filles. Isabeau n'est pas vieille, mais elle est précieuse et me vaut beaucoup. Mais, il y a un mais, je n'ai qu'une seule famille qui demeure à Saint-Fabien, les obliger à venir coucher avec moi tous les soirs, c'est impensable et trop demander. Elles viennent souvent, mais je veux me prendre en mains.

C'est pénible, je trouve la maison grande, mais c'est là que j'ai vu que le proverbe qui dit : « Quand on veut, on peut. » était vrai. J'ai pris mon courage à deux mains, j'ai pleuré, j'ai angoissé, mais j'ai réussi, je suis contente de moi. Je dois ajouter que j'ai été entourée. J'ai une famille

formi... formidable. On ne m'a pas laissée tomber : téléphones, visites, même ceux qui sont loin. Encore merci, sans votre aide, je vendais tout.

Je peux vous dire que cette année-là, d'octobre à décembre, le temps a été une éternité que je ne voudrais pas revivre.

\*\*\*

## L'année 2010-2011

Que nous réserve une nouvelle année? C'est toujours une question qu'on se pose quand l'année commence.

En novembre 2010, j'ai un rendez-vous avec mon médecin de famille pour mon examen annuel. Tout est beau, me dit le docteur : « Vous avez un beau bilan de santé. » C'est vrai, j'ai encore beaucoup d'énergie, mais enlevant mes lunettes, je lui montre mon œil droit.

Je lui conte qu'il y a 2 ans, j'ai rencontré 2 fois le docteur Dumas, un ophtalmologiste, pour un malaise à cet œil-là et qu'il m'a dit: « Vous avez une paupière tombante, c'est la cause de ces troubles. Je ne fais plus ces opérations, mais je vous demande un rendez-vous avec le docteur Simard. C'est une opération mineure qu'il vous fera et tout sera réglé. » J'ajoute que j'attends depuis ce temps-là et depuis quelques mois, je m'aperçois que mon œil sort de sa cavité.

En constatant cela, le docteur réagit et me dit : « Je vais rencontrer Simard et s'il ne peut pas, ou ne prévoit pas vous opérer bientôt, je vous envoie à Québec. »

Il a réagi assez vite, car dès janvier, j'ai un rendez-vous pour le 14 février 2011 avec le docteur Simard. En m'examinant, il m'envoie passer une radiographie qui se fait dans les jours qui suivent. On m'apprend que j'ai une tumeur derrière mon œil, et après biopsie, elle est cancéreuse. C'est un lymphome de malt qui heureusement se développe assez lentement. Il y a un dilemme : on peut le faire fondre, mais, est-ce que ce sera de la radio ou de la chimio.

J'ai un rendez-vous assez rapidement avec un oncologue, le docteur Gionet (une femme). Elle m'assure qu'elle peut me donner de la radiothérapie. Elle me cédule 15 traitements que je recevrai un par jour. C'est délicat, mais elle semble certaine qu'elle peut le faire.

On m'interdit de conduire ma voiture pour aller recevoir ces traitements, alors, j'ai besoin d'aide. Robert, qui a pris une « supposée » retraite descend pour les premiers traitements. Après son départ, Gilles et Anik prennent la relève. C'était toujours le matin. Je remercie Robert, Anik et Gilles pour leur belle collaboration. Les traitements sont efficaces. Dès le 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> traitement, on s'aperçoit que la tumeur diminue. Je ne vous cacherai pas que ça m'a un peu beaucoup énervée, c'est tellement un mot qu'on ne voudrait jamais prononcer : « cancer ».

J'ai encore des rendez-vous avec mon oncologue tous les 6 mois. Ça va bien, ça n'a même pas asséché mon œil, j'ai encore des larmes. Ces traitements ont toutefois fait développer une cataracte dans mon œil. Merci encore, j'ai eu de bons médecins et de bons enfants.

# Ma famille aujourd'hui

J'ai une belle famille. Comme on disait Patrice et moi : « Cette famille c'est notre gloire, ces enfants, ce sont nos bijoux. Ils sont travailleurs, généreux, responsables, ambitieux, aimants. Ils élèvent leurs enfants, avec leur conjoint du meilleur d'eux-mêmes. »

On dit souvent qu'on récolte ce que l'on a semé. Je ne nous accorde pas tous les mérites, loin de là. Quand je repasse toute ma vie, que de fois j'aurais dû faire mieux, être plus attentive, plus présente, plus patiente. Mais la charge de travail, les finances, les exigences de la vie nous empêchent souvent de prendre la vie sereinement et comme on le voudrait. On en perd souvent des bouts. Enfin, on a fait notre possible, il ne faut rien regretter. Je vais essayer d'écrire comment je vois chacun de mes enfants aujourd'hui :

## Bernard

L'aîné, le plus vieux comme on dit. Du plus loin que je me rappelle, montrait, dès son plus jeune âge, son autonomie, son amour de l'étude, du travail bien fait, je devrais dire minutieusement fait. Il n'a jamais compté sur personne pour s'organiser, se discipliner. Il n'a surpris personne en laissant son travail comme secrétaire provincial des syndicats de gestion pour devenir consultant et organiser son travail lui-même à la maison. Moi, ça m'inquiétait un peu, beaucoup. Je trouvais qu'il laissait une belle

sécurité pour l'incertain. Mais, à le voir aujourd'hui, il ne se trompait pas, tout va très bien.

Je pense que son passe-temps favori est le théâtre. Il joue dans une pièce au moins une fois par année, et quelques fois il agit comme metteur en scène.

Il aime aussi la musique, les beaux spectacles, les voyages, la bonne bouffe et le bon vin. C'est aussi un manuel, capable de tout faire et le bien faire. Je suis heureuse de le voir aller avec Sylvie, Alexis et Marie et la petite Camille qui tient une grosse place dans leur vie.

\*\*\*

## Robert

Dès son jeune âge, Robert voulait toujours aller plus haut. On le voyait souvent, dès l'âge de 3 ans, grimper sur un piquet de clôture et chanter. Je me souviens d'une chanson des *Sultans* : *En fermant la porte*.

Il ne faut pas se surprendre s'il a toujours cherché à monter dans sa profession. Il applique sur des postes sachant que ça lui demanderait peut-être beaucoup d'énergie, et même si ça l'obligeait à déménager avec sa famille très loin sur la Côte-Nord. Il a toujours donné 200 % de lui-même. Ce qui fait qu'il a fini sa carrière avec un poste qui est normalement occupé par des ingénieurs.

Il aime chanter, il chante très bien. On le voit faire partie d'une chorale et jouer quelques mesures de piano. Je suis certaine que ce sera pour lui un

plus pour sa retraite. Il a aussi fait aimer la musique à ses enfants. Il aime le travail manuel. Les réparations, la peinture, n'ont pas besoin de reprises. Germaine et sa famille l'ont toujours appuyé et suivi dans ses projets. Ce n'était pas toujours facile pour eux, changer de place, se faire de nouveaux amis, mais je crois que ça été très positif à les voir. Leurs deux petits-enfants leur sont bien précieux.

\*\*\*

## Yves

Être le 3<sup>e</sup> garçon de la famille et prendre sa place n'est pas facile. Yves en est conscient dès son jeune âge. Il a la volonté et le caractère pour s'y adapter. C'est un meneur, un gars d'idées, un gars généreux de sa personne, de son temps, de son argent. C'est moi qui lui ai enseigné à sa première année scolaire, il est jeune : 5 ½ ans. Déjà là, il démontre un bon talent, un sens du travail et du travail bien fait. Il a un pouvoir de se concentrer et qu'il a toujours conservé le long de ses études. C'est un meneur, il a organisé sa carrière en conséquence. Travaillant pour l'Hydro Québec, il a la chance de s'affirmer. On le voit s'occuper de projets qui demandent beaucoup d'organisation, d'investissement de sa personne, des projets qui l'appellent à se déplacer. C'est un gars de famille, on peut lui attribuer l'initiative des rencontres de la famille tous les 2 ans. Échec de son mariage, il n'abandonne pas ses enfants. Je pense que ceux-ci peuvent en témoigner.

Yves a une adresse naturelle. Il a même travaillé comme homme à tout faire. Tout ce qu'il fait est bien fait, même artistement.

\*\*\*

## Régis

Régis, s'il n'était pas là, il faudrait l'inventer... C'est quelqu'un que tout le monde aime. Il est diplomate, social, parle fort en Voyer. C'est aussi un gars de famille, il a déjà une belle famille complétée par cinq petits-enfants que Guylaine et lui adorent.

Régis devait prendre la relève sur la ferme familiale, mais je crois qu'on a un chemin de tracé qu'il faut suivre. Inséminateur de son métier, il déménage à Mirabel. Il pratique son métier, mais s'achète une ferme où il garde en pension, l'hiver surtout, des taures et des vaches. Les agriculteurs ont l'air d'apprécier son travail, car ses étables sont toujours pleines. Il a même été producteur de lait quelques années, mais c'était trop exigeant, étant toujours inséminateur.

Toute la famille aime l'endroit où il demeure, et appuie leurs parents dans leur travail. Régis et Guylaine reviendraient-ils vivre par ici? J'en doute.

\*\*\*

## Gilles

Le 5<sup>e</sup> garçon de la famille, le bébé qui a été sauvé in extremis, le bébé auquel on a changé le sang 2 fois. Mais ça ne lui paraît plus, il mesure 6 pi 2 po.

C'est mon poteau de vieillesse, comme j'aime me le rappeler. C'est le seul qui demeure à Saint-Fabien. C'est un gars sensible, affectueux, un

nationaliste convaincu, un gars de party, il aime la belle musique. Diplômé comme technicien agricole du Collège de La Pocatière.

Il se porte acquéreur de la ferme, il a 21 ans et vient d'épouser Anik. C'est jeune pour prendre possession d'une entreprise de ce genre. On le trouve jeune, mais Patrice est fatigué. Il a 58 ans. Pour lui, c'est définitif et sans appel. Régis s'est désisté, Gilles le remplace ou on vend.

Ce n'était pas le désir de Gilles de cultiver, je pense qu'il avait d'autres rêves, mais il achète quand même. Il s'en sort bien. Patrice le seconde les premières années.

Il y a quelques années, Gilles a changé de production. Il laisse la production laitière pour la production ovine. Bon agriculteur, il réussit bien dans ce qu'il entreprend. Bon producteur de lait, il devient bon producteur d'agneaux.

Leur fils David sera bientôt une aide précieuse, car, avec sa copine Sarah, il prendra la relève. Ce sera un plus pour Gilles.

Gilles et Anik ont été bien près de moi après la mort de Patrice et lors de mes traitements. J'ai souvent reçu une belle invitation à souper.

\*\*\*

Louise

La seule fille de la famille, celle qui peut se vanter d'avoir été choisie. On l'a vraiment choisie notre fille, et je pense qu'elle peut en témoigner. Elle a

été accueillie par la famille dès le premier regard, et elle a toujours été traitée comme notre fille naturelle, des fois je me demandais où je l'avais eue...

C'est une artiste, on a qu'à admirer ses toiles. C'est une aventurière, un peu fonceuse, secondée par Gaston. Elle réussit plusieurs réparations dans sa maison et c'est minutieusement fait. Elle a toujours aimé les animaux. À la maison, elle avait toujours un chien qui l'accompagnait dans ses randonnées pédestres. Elle était entourée de chats. Elle en possède encore cinq.

Elle fait un cours en santé animale, se perfectionne en toilettage d'animaux. Ils achètent une fermette, et je suis sûre qu'elle remercie ses frères de lui avoir aidé à convertir une petite laiterie en salon de toilettage.

Je regarde aller ma famille. Je n'ai plus que ça à faire maintenant. Je les écoute me parler de leur travail, de leurs enfants. Chacun a l'air de bien mener sa barque. Je les trouve très occupés, ils ont tous des professions qui demandent beaucoup d'énergie, beaucoup de concentration. C'est la vie, et la vie est encore plus exigeante que dans mon temps. Chacun a ses misères, peut-être que les uns semblent plus gâtés par la vie que d'autres. L'important est de bien garder le contrôle.

Maintenant cette famille s'est enrichie de 17 petits-enfants, assez bien partagée 8 filles et 9 garçons. Frédérick est le plus vieux et Isabeau la dernière. C'est un beau cadeau et une belle couronne ces petits enfants. Je suis une grand-maman chanceuse, car chacun vient me voir au moins

une fois dans l'année, ils ne sont pas tous proches, chacun a maintenant une profession ou en voie d'en avoir une bientôt.

Je ne décrirai pas ce que représente chacun pour moi, mais je dirai que je les aime tous. Je les regarde aller, et je reconnais leurs parents dans chacun d'eux. Quelques-uns ont peut-être éprouvé un peu de difficultés à l'adolescence, mais avec de gros efforts, tout semble être redevenu normal.

Plusieurs sont déjà propriétaires d'une maison. Je trouve que leur échelle semble plus facile à monter que dans notre temps. La vie ne se passe plus de la même façon, et c'est tant mieux. On ne commence plus avec une laveuse à bras et un cheval comme seul moyen de transport. Je n'ai rien contre cela. Plusieurs ont déjà un(e) conjoint(e), ils ne se marieront sûrement pas tous. Pour moi l'important, c'est qu'ils choisissent quelqu'un qu'ils aiment assez pour demeurer toute leur vie ensemble. Aimer ne veut pas dire seulement le sexe, il faut s'entendre sur bien des points de vue, avoir un même idéal, c'est tellement important pour les enfants. C'est mon souhait.

À cette famille, s'ajoutent 13 arrières petits-enfants. Ils sont adorables, et les parents s'en occupent très bien. Ils sont tous en santé et beaux. Je pense que ça ne s'arrêtera pas là, car seulement 6 sur 17 sont rendus là.

Quelle belle branche pour la génération des Belzile surtout. C'est Patrice qui a la plus grosse. Il doit s'en vanter là où il est...

\*\*\*

## Être une Belle-mère

Être la belle-maman de cinq belles-filles et d'un gendre, on serait porté à croire que ce n'est pas chose facile. En plus, quand on sait que le mot belle-mère est péjoratif pour plusieurs, et que ça a inspiré plusieurs situations cocasses à la télévision et au théâtre.

En ce qui me concerne, j'ai toujours voulu avoir une bonne relation avec mes belles-filles. J'ai toujours essayé de les connaître et ensuite de les aimer, de les aider et d'apprécier ce qu'elles font et surtout essayer de ne pas être trop mère poule avec mes garçons. Je me suis souvent fait dire de leur part que j'avais gâté mes garçons. Loin de m'insulter, ça me glorifie. Pour une maman, les garçons sont très importants, et les filles sont très proches de leur père d'après le dicton populaire. J'ai tellement des gars formidables que je pourrais donner une garantie prolongée. (Je vois mes belles-filles sourire en lisant cela).

À mon avis, j'ai une très bonne relation avec mes belles-filles, je suis toujours heureuse de les voir, et j'aime qu'elles se sentent bienvenues chez moi. J'ai toujours apprécié voir comment elles prenaient leur rôle au sérieux quand elles étaient enceintes et la façon dont elles ont éduqué leurs enfants avec leur mari. La preuve est que j'ai 17 beaux petits-enfants, bien partis dans le monde. Je les en remercie. Patrice aussi aimait ses belles-filles et son gendre.

Parlons-en du gendre. C'est le meilleur gars que Louise aie pu choisir, et pour Gaston, sa Louise, c'est un amour inconditionnel. Je pense qu'il irait se jeter à la mer, si elle le lui demandait, ah ! ah !

Il a une bonne relation avec la famille. Avec sa belle-mère, on a de bonnes discussions. C'est cordial, sans animosité, mais il s'aperçoit que belle-maman ne jette pas la serviette tout de suite. Ça met du piquant. Je l'aime bien. Il avait de belles conversations avec son beau-père.



# Et finalement

## La vieillesse

J'ai beaucoup, beaucoup de misère à accepter la vieillesse. Je n'ai cependant pas à me plaindre, je vieillis bien et même très bien quand je me compare à d'autres personnes de mon âge, un âge respectable, bientôt 82 ans.

J'habite encore dans ma maison et mon projet c'est d'y demeurer encore longtemps. Je n'ai pas de femme de ménage et je considère que ma maison est bien entretenue. Je fais encore beaucoup de travaux à l'extérieur : peindre mes galeries, pelleter la neige l'hiver. J'ai encore mon auto que je conduis encore.

Mais que voulez-vous, je n'aime pas la vieillesse surtout, quand je me regarde dans le miroir. À 20 ans, 30 ans, 40 ans et même 50 ans, je me trouvais jolie et j'étais jolie, mais là avec toutes ces rides, c'est moins le fun. Je ne vous cache pas, si j'avais de l'argent à gaspiller, à jeter peut-être, je m'en serais fait enlever quelques-unes.

Je dois rendre hommage à mes enfants et à mes petits-enfants, ils n'ont pas l'air de remarquer cela ou du moins, ils ne me le disent pas. En tous les cas, je garde mon sourire et ma coquetterie, c'est ma marque de commerce. Il y a quelques années, j'ai pris la décision de ne plus teindre mes cheveux. Quelle bonne décision, à mon goût ! Je ne le regrette pas,

ça va avec ma personnalité actuelle et ça me fait mieux accepter mes rides.

Ne riez pas de moi et ne me reprochez rien, car un jour vous vivrez cela. C'est ma réflexion sur ma vieillesse. Je suis exigeante, je le sais. L'important, c'est la forme physique et je l'ai. Je prends encore de grandes marches, je lis beaucoup, je fais des mots croisés, j'ai une bonne mémoire. Je ne fais pas d'Alzheimer, je ne suis pas sénile, pas gâtisme. Que demander de plus? Mais je suis une lamenteuse que voulez-vous !

Je dois me répéter : « Ce n'est pas l'image que projette le miroir qui est importante, mais l'image intérieure. »

# Conclusion

On me demandait d'écrire mes mémoires, et bien, c'est fait ! Comment avez-vous lu cela? Je sais qu'il y a beaucoup d'événements que vous connaissez pour en avoir été témoin ou me les avoir entendue raconter, mais il y a un proverbe qui dit : « Les paroles s'envolent, les écrits restent. » De plus, je pense à ma brochette de petits-enfants et arrières petits-enfants, j'imagine que, pour eux, ce sera un plaisir de fouiller dans ces souvenirs. Ils apprendront comment ont commencé et vécu leurs grands-parents, peut-être pas toujours richement, mais avec amour. Ils réaliseront aussi que le progrès, les belles inventions et la richesse, ça n'a pas toujours existé, ça ne s'est pas fait tout seul, et du jour au lendemain.

Soyez assurés que j'ai écrit ce livre avec tout mon cœur et bien sûr, avec les souvenirs que j'ai encore, car la mémoire flanche à mon âge. Il y a peut-être aussi des petits souvenirs qui sont restés dans mon jardin secret...

Je sais, dans une grande famille, il y a des universitaires, des gens qui ont beaucoup plus de vocabulaire qui liront ces lignes. Je vous fais confiance de m'accorder le crédit que je suis une vieille maman et grand-maman d'un âge respectable. Mon but est de laisser un souvenir, lisez ce livre en pensant à grand-papa et grand-maman. Je vous répète que je vous aime beaucoup, beaucoup. Je suis fière de vous tous, je vous admire. Vous

m'avez entourée d'affection de tendresse, d'attention. Merci, vous êtes une famille exceptionnelle.

J'en profite pour remercier infiniment Caroline et Robert qui se sont chargés de retranscrire mes écrits et de mettre cela en page.

# Annexes

## Des expressions bien à nous

Dans le Bas du fleuve, nous avons des expressions qui nous appartiennent. Elles sont locales, typiques et savoureuses. Elles ont une couleur bien à nous. Je vais en écrire quelques-unes que j'ai entendues, que j'ai dites encore et encore.

<b>À la revoyure :</b>	Au revoir, à bientôt
<b>Bâdrer :</b>	Tu me badres pour : tu me fatigues, tu me tannes
<b>Bâtinse :</b>	Le patois à Patrice
<b>Ben manque :</b>	Certainement
<b>Berlot ou borlot :</b>	Une voiture d'hiver
<b>Boghey :</b>	Une voiture d'été couverte à 4 roues
<b>Bolle :</b>	Il a une bonne bolle, il est intelligent
<b>Bombe :</b>	Une bouilloire
<b>Bottes à manches :</b>	Longue bottes en caoutchouc
<b>Branleux :</b>	Il prend du temps à exécuter son travail
<b>Brosse :</b>	Prendre trop de boisson en une fois
<b>Cacher les enfants :</b>	Quand on les couche, les couvrir
<b>C'est coulant :</b>	Le chemin est coulant pour : glissant
<b>Christie :</b>	Mon patois
<b>Craire :</b>	Pour croire
<b>Culottes à marée haute :</b>	Pantalons trop courts
<b>Décrissé :</b>	Pas maquillé, l'air fatigué
<b>Elle est en famille :</b>	Elle est enceinte
<b>En famille :</b>	Enceinte
<b>Gratter les cochons :</b>	Écurer l'enclos des cochons
<b>Kicker :</b>	Chialer
<b>L'diable a chié icitte à soir :</b>	Quand on était dans une mauvaise situation
<b>Les flots :</b>	Des jeunes, une gagne de flots
<b>Le zéridelles :</b>	Ridelles
<b>Magané :</b>	Il ne va pas bien

<b>Médée :</b>	Gilet
<b>Nordest, Suroit :</b>	Nord-Est, Sud-Ouest
<b>Pichou :</b>	Chaussure qu'on nous faisait pour l'hiver
<b>Pilasse :</b>	Quand on lavait le plancher, marcher dessus quand il est encore mouillé
<b>Pendrilloche :</b>	Garniture qui pend
<b>Pigrasser :</b>	Faire des ouvrages mal fait.
<b>Porte-dure :</b>	Porte-poussière
<b>Quêteux :</b>	Des hommes qui quétaient et, même quelquefois, couchaient à la maison.
<b>Rubber :</b>	Une petite botte lacée en caoutchouc pour l'hiver
<b>Se faire étriver :</b>	Se faire agacer
<b>Selky ou Serey :</b>	Voiture d'été à 2 roues.
<b>Sing :</b>	Évier
<b>Soigner les vaches :</b>	Nourrir les vaches
<b>Tabarouette :</b>	Un juron
<b>Taurailles :</b>	Taures
<b>Teindu :</b>	Vote toujours pour le même parti (teindu rouge : libéral)
<b>Têtes d'oreillers :</b>	Taies d'oreiller
<b>Un pick-up :</b>	Camion
<b>Zigonner :</b>	Travailler, zigonner après son auto

Des expressions qu'on emploie encore, mais qui ont tendance à disparaître

## Grand-maman

### Être une grand-maman

C'est le plus beau cadeau de la vie  
Après celui d'être maman  
C'est souvent d'avoir les cheveux blancs  
Tout en gardant son cœur d'enfant

### Être une grand-maman

C'est de se faire appeler mamie  
En disant : comme tu es jolie  
C'est de savoir seconder les parents  
Sans jamais prendre la place de la maman

### Être une grand-maman

C'est quand ils arrivent avec toute leur candeur  
En apportant avec eux plein de bonheur  
Ils sont tellement gentils  
Que j'en oublie les blessures de la vie

### Être une grand-maman

C'est de marcher avec eux jusqu'à la rivière  
En leur racontant comme si c'était hier,  
Mes plus beaux souvenirs d'enfant

### Être une grand-maman

C'est toujours faire ce que l'on a promis  
Pour leur donner confiance en la vie  
C'est de bercer le petit dernier  
En le cajolant comme si c'était le premier

Être une grand-maman

C'est d'ouvrir bien grand son cœur  
Même devant leurs tout petits malheurs  
C'est accepter que la maison soit tout à l'envers  
Après un party d'anniversaire

Être une grand-maman

C'est d'être désolée de ne pouvoir assez les cajoler  
Quand ils arrivent tous en même temps  
C'est de sourire bien discrètement  
Devant les gros soupirs de ma petite-fille de 8 ans

Être une grand-maman

C'est d'essayer de leur faire plaisir  
Même avec leurs petits capricieux désirs  
Mais c'est aussi parfois savoir dire non  
Pour garder l'harmonie dans la maison

Être une grand-maman

C'est de leur inventer les plus belles histoires  
Ils sont tellement heureux d'y croire  
C'est d'enlever quelques fois ses dents

Être une grand-maman

Être une grand-maman  
C'est de pleurer en silence la perte de son premier petit enfant  
Pour avoir le courage de réconforter les parents

Être une grand-maman

C'est prendre le temps de rire et chanter avec eux

Afin qu'ils gardent des souvenirs des plus heureux

C'est aussi vivre les meilleurs moments

En les voyant cueillir les fleurs des champs

Être une grand-maman

Enfin pour ses petits-enfants

Une grand-maman prie très fort le Seigneur

Du plus profond de son cœur

Afin qu'il protège chacun d'entre eux

Et que la vie leur accorde ce qu'il y a de mieux.



## Grand-maman

Existe-t-il un plus beau titre que celui de grand-maman? Bien sûr, à part celui de maman.

L'autre jour, je lisais un article sur les grands-mamans. Je l'ai trouvé tellement savoureux que le reproduis ici.

Une grand-maman, c'est une source d'inspiration intarissable  
Un moyen de tendresse, de sourires, de douceur  
Un foyer de compréhension, de chaleur, d'expérience  
Une porte toujours ouverte pour accueillir

Une grand-maman, c'est des yeux qui pardonnent  
Des mains toujours prêtes à secourir, caresser  
Des bras tendres pour consoler, chérir  
Un cœur grand comme le monde pour aimer

Une grand-maman, c'est un trésor de souvenirs  
Un livre d'histoires remplies d'images du passé  
Un bouquet de générosité, de calme, de sérénité  
Une voix douce comme une brise d'été

Une grand-maman, c'est un cadeau pour les petits-enfants  
Un havre où ils peuvent se blottir  
Une présence qui apaise leurs doutes face à la vie  
Un coin de paradis où règnent la joie et l'harmonie

Une grand-maman, c'est un océan de prières, de demandes  
Un pont entre ses enfants et ses petits enfants  
Un lien indestructible même quand elle quitte ce monde  
Un ange qui protège toujours les siens.

## La vie comme un tricot

La vie est comme un tricot  
Dieu nous donne la laine et les aiguilles  
Il nous dit :  
« Tricote de ton mieux,  
Une maille à la fois. »  
Une maille est une journée.  
Sur l'aiguille du temps.  
Dans un mois, 30 ou 31 mailles.  
Dans dix ans : 3650 mailles.  
Quelques-unes sont à l'endroit,  
D'autres sont à l'envers.  
Il y a aussi des mailles échappées  
Mais on peut les reprendre.  
Que de mailles manquées.  
La laine que Dieu m'a donnée  
Pour tricoter ma vie  
Est de toutes les couleurs  
Rose comme mes joies  
Noire comme mes peines  
Grise comme mes doutes  
Verte comme mes espérances  
Rouge comme mes affections  
Bleue comme mes désirs  
Blanches comme mon don total  
À celui que j'aime.  
Seigneur, donne-moi le courage  
De terminer mon tricot,  
Afin que tu le trouves digne  
De l'exposition éternelle  
Des travaux des hommes



# Table des matières

<i>Préface</i> .....	6
<i>Prologue</i> .....	8
<i>Mon enfance et ma famille</i> .....	10
Mes frères et mes sœurs .....	11
Mon père .....	20
Ma mère .....	22
Les vacances d'été chez nous .....	25
Le temps de Fêtes .....	27
Ma vie d'adolescente et de jeune fille .....	32
Distractions et sorties quand j'étais jeune fille.....	36
<i>La famille Belzile</i> .....	40
<i>Nos débuts</i> .....	46
Et les enfants arrivent... ..	49
<i>Anecdotes</i> .....	52
Les carrés aux dattes... ..	52
J'ai déjà chanté pour de l'argent; ne riez pas, c'est vrai ! .....	53
J'ai été réalisatrice de théâtre .....	53
Mon frère Alexandre.....	54
Une triste anecdote .....	54
Un bon tour .....	55
<i>Souvenirs à oublier</i> .....	58
Agression .....	58

Ma peur des taureaux.....	58
Un accident malheureux .....	60
Je tombe dans l'escalier .....	61
La taure maligne.....	61
Un pépin inoubliable.....	62
Accidents en face de chez nous .....	64
<b><i>Place aux enfants .....</i></b>	<b>66</b>
La naissance des enfants .....	66
Bernard se casse une jambe .....	71
Des incidents de parcours .....	73
Croyez-vous aux miracles? .....	74
Louise est opérée pour le cœur .....	75
Du changement qui nous surprend.....	76
Louise retrouve ses parents .....	78
Le divorce d'Yves .....	79
<b><i>Nos voyages .....</i></b>	<b>82</b>
L'Expo 67 .....	82
Les Maritimes.....	83
L'Ouest canadien .....	84
Voyage en France .....	86
La Floride.....	87
Les Îles de La Madeleine .....	88
La Manic.....	89
<b><i>Notre vie sociale.....</i></b>	<b>92</b>
Les Amis .....	92

Nos cours de danse .....	94
Implication sociale .....	95
Nos amis et voisins vivent une grosse peine .....	100
<b>36 métiers, 36 misères .....</b>	<b>102</b>
L'enseignement .....	102
Secrétaire du C.A.B (Cercle d'Amélioration du Bétail).....	107
Le bureau d'enregistrement .....	107
Le restaurant Bon Voyage .....	108
Un terrain de Camping .....	109
Les abeilles .....	110
La laine des moutons .....	112
<b>La retraite .....</b>	<b>114</b>
<b>Courtepointe .....</b>	<b>118</b>
La Belle-Mère .....	118
Je m'achète une auto.....	120
Mes séjours à l'hôpital .....	121
Berthold Côté .....	123
La vieille maison .....	124
<b>Mes passions .....</b>	<b>137</b>
La lecture .....	137
Les mots croisés.....	138
La nature, l'environnement.....	138
La Mer de Saint-Fabien .....	139
Le Cap à l'Original .....	141
L'actualité, la politique.....	142

Le ski de fond .....	146
<b><i>Coutumes de ma génération disparues, ou à peu près .....</i></b>	<b>147</b>
La prière en famille, matin et soir .....	147
La messe du dimanche .....	148
La confession .....	148
La visite du curé.....	149
Les quarante heures .....	149
La procession de la Fête-Dieu .....	149
L'exposition des morts dans les maisons.....	150
Les mariages.....	151
Les grosses familles.....	151
La lampe à l'huile.....	152
Le vin maison.....	153
Les veillées folkloriques .....	153
Le pain de ménage.....	154
Le beurre maison .....	155
Les fours à pain.....	156
Le fer à repasser .....	157
Les soirées d'autrefois .....	158
La bénédiction paternelle.....	160
Le deuil.....	162
Les Corvées.....	162
Le carême.....	164
L'écémage du lait .....	165
Le téléphone à écouteurs.....	166

Les navets.....	167
<b><i>Place à la fête.....</i></b>	<b>169</b>
La fête des Voyer .....	169
Les enfants nous fêtent à notre 25 <sup>e</sup> .....	170
Le 40 <sup>e</sup> anniversaire.....	174
Notre 45 <sup>e</sup> anniversaire .....	178
Notre 50 <sup>e</sup> .....	178
On me fête .....	181
<b><i>Des maladies qui dérangent .....</i></b>	<b>183</b>
Crise de coeur.....	183
L'arthrite .....	183
Emphysème asthmatique.....	184
La fin .....	186
L'après .....	188
L'année 2010-2011.....	189
<b><i>Ma famille aujourd'hui .....</i></b>	<b>191</b>
Bernard .....	191
Robert .....	192
Yves .....	193
Régis .....	194
Gilles .....	194
Louise.....	195
Être une Belle-mère .....	198
<b><i>Et finalement.....</i></b>	<b>201</b>
La vieillesse .....	201

<b><i>Conclusion</i></b> .....	<b>203</b>
<b><i>Annexes</i></b> .....	<b>205</b>
Des expressions bien à nous.....	205
Grand-maman .....	207
Grand-maman .....	210
La vie comme un tricot.....	211
<b><i>Table des matières</i></b> .....	<b>213</b>